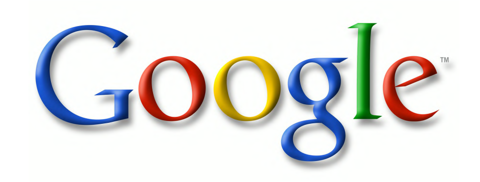



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08156585 9


ARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT

Bill
Carraguel

SOUVENIRS ET AVENTURES

D'UN

VOLONTAIRE GARIBALDIEN

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

CLÉMENT CARAGUEL

SOUVENIRS ET AVENTURES

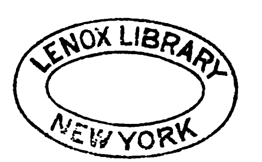
D'UN

VOLONTAIRE GARIBALDIEN

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C[e], ÉDITEURS

1861


LENOX LIBRARY
NEW YORK

Les notes qui ont servi à la rédaction de ce livre ont été fournies par un volontaire de l'armée de l'indépendance ; notre tâche s'est bornée à un travail de remaniement purement littéraire.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici une relation complète et d'ensemble de la glorieuse expédition de Garibaldi. On n'a pas eu la prétention de faire de l'histoire, on a voulu seulement recueillir et fixer des impressions et des souve-

nirs personnels. Ces notes, prises au jour le jour, ne contiennent donc que la partie anecdotique de l'expédition; mais tel qu'il est, on a pensé que ce récit pouvait offrir plus d'un genre d'intérêt au lecteur.

CLÉMENT CARAGUEL.

SOUVENIRS ET AVENTURES

D'UN

VOLONTAIRE GARIBALDIEN

CHAPITRE Ier

Départ de Paris. — Un volontaire de l'armée pontificale. — Une jeune femme. — Le *Médéah*. — Les pêcheurs de Nice. — Le comité d'enrôlement. — M. Baldiserotti. — Mon ami B... — Les chevaux marins. — Un enlèvement. — Lord H.

Ce fut au mois de mai que je quittai Paris pour aller m'enrôler à Gênes parmi les volontaires qui se réunissaient sous le drapeau de Garibaldi. Les brillantes qualités de ce grand homme exerçaient sur moi une véritable fascination, et mon seul regret était de n'avoir pu faire partie de la première expédition qui, sous le commandement de ce chef illustre, avait débarqué à Marsala.

Plusieurs personnes très-raisonnables et très-bien posées dans le monde m'assuraient que j'étais fou. Je les laissai dire, et j'allai au guichet du chemin de fer de Marseille prendre un billet de folie. Les buralistes du chemin de fer ont cela de bon qu'ils professent le plus complet éclectisme et qu'ils distribuent des billets indifféremment aux fous et aux sages. Un quart après, l'express m'emportait à toute vapeur.

Le hasard se plaît quelquefois à de singuliers rapprochements. En face de moi était assis un homme d'une trentaine d'années, qui avait auprès de lui une jeune femme et un enfant de deux ans environ. La conversation s'engagea entre nous, et mon voisin m'apprit qu'il allait à Rome servir sous les drapeaux du général Lamoricière. C'était un homme très-poli et d'une figure on ne peut plus avenante. Je crus devoir, pour éviter tout malentendu, lui dire que j'allais rejoindre Garibaldi. Nous nous trouvions ainsi aux deux pôles opposés.

Il fit un geste de surprise et me regarda fixement.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il d'un ton pénétré,

une telle résolution, à votre âge! Car vous avez vingt ans tout au plus...

— C'est la vérité.

— Mais s'il allait vous arriver malheur, que dirait votre famille? Quel ne serait pas le chagrin de votre mère! Ah! monsieur, avez-vous pu penser à tout cela sans frémir?

Ces paroles me rappelèrent l'apologue de l'homme qui voyait une paille dans l'œil de son ami, sans s'apercevoir de la poutre qu'il avait dans le sien. J'avais, il est vrai, une famille, mais non pas une femme et un enfant à qui mon existence pouvait être nécessaire; mais les convenances ne me permettaient pas de faire tout haut cette réflexion, et pour toute réponse je tournai les yeux vers la jeune femme du volontaire romain, dont le visage exprimait une amère tristesse.

Mon homme remarqua cette pantomime, et se tut en mordant ses lèvres. Il y eut un silence de quelques minutes; après quoi me tendant la main:

— Allons, reprit-il, vous êtes un bon garçon; touchez là, et quittons-nous bons amis. Mais si

nous nous rencontrons jamais sur quelque champ de bataille d'Italie, comme cela peut arriver, tirerons-nous l'un sur l'autre?

Je ne sais plus ce que je répondis, mais la conversation changea de terrain, et il ne fut plus question du général Lamoricière ni de Garibaldi jusqu'à Marseille où nous nous séparâmes après avoir cérémonieusement échangé nos cartes.

On m'a appris depuis que mon compagnon de voyage avait été tué à Castelfidardo.

A Marseille, j'eus assez de peine à faire viser mon passe-port. Enfin, après trois jours d'attente et d'ennui, je pus m'embarquer sur le *Medeah*. J'avais déjà fait deux voyages au long cours à bord d'un navire marchand, j'aimais la mer avec passion, aussi me sentis-je revivre en mettant le pied sur le pont du vaisseau. Cette belle mer bleue que nous fendions rapidement, et la brise du large que j'aspirais à pleins poumons, me donnaient une sorte d'ivresse. Le soir venu, Marseille n'apparaissait plus que comme un point à l'extrême horison; nous distinguions encore les îles de Pomègue et le phare, dont les feux brillaient déjà dans le crépuscule, puis la nuit tomba,

une de ces nuits étoilées et sereines du Midi.

Nous filions dix nœuds par un bon vent qui nous permettait d'aller à la fois à la voile et à la vapeur, si bien que vers minuit nous étions par le travers de Nice. L'air était pur, la lune, dans son plein, répandait une lumière éclatante sur l'immensité des vagues qui se brisaient contre les flancs du navire en écume d'argent. Nous longions la côte de si près, que nous pûmes apercevoir des lumières qui scintillaient çà et là sur la grève. Il y avait là sans doute de pauvres cabanes de pêcheurs ; des bruits de voix portés par les flots venaient même jusqu'à nous par intervalles. Appuyé sur le bastingage, je regardais avec émotion ce spectacle grandiose, en songeant que Garibaldi était né sur cette terre aujourd'hui française. Mais bientôt les lumières s'éteignirent dans l'éloignement, tous les bruits cessèrent, et nous retombâmes dans le majestueux isolement de la pleine mer.

Le lendemain nous arrivions à Gênes.

Vue de la mer, Gênes présente un panorama splendide, avec ses palais qui s'élèvent en amphithéâtre au milieu d'une riche verdure. De

près, on est obligé de rabattre beaucoup de cette première admiration. A notre arrivée, la ville était dans une agitation extraordinaire : la nouvelle de la victoire de Calatafimi venait d'y parvenir, et le bruit courait même de la prise de Palerme; le nom de Garibaldi était dans toutes les bouches; on en parlait comme d'un dieu, et tous les Italiens que je rencontrais, les femmes comme les hommes, avaient des flammes dans le regard. Je courus me présenter au comité d'enrôlement.

Une foule immense assiégeait les portes. C'était, au milieu d'une rumeur confuse, un va-et-vient continuel de gens qui entraient et sortaient, les uns portant des plis cachetés à la main, les autres conduisant des convois d'armes et de munitions. Après avoir fendu les groupes à grand'-peine, je parvins à obtenir une audience du commandant en chef des navires de l'expédition. C'était un capitaine de corvette de la marine sarde, M. Baldiserotti, qui avait été promu à ce poste important.

Je le trouvai debout devant une table, les yeux fixés sur une carte de Sicile étalée toute grande

devant lui. Il me fit l'accueil le plus cordial, et me demanda ce que l'on pensait en France du mouvement italien, et en particulier de Garibaldi. En voyant l'extrême attention qu'il portait à mes paroles, montrant par là quelle importance il attachait à l'opinion du peuple français, j'éprouvai un vif sentiment d'orgueil national qu'on ne taxera pas, j'espère, de chauvinisme. Après un entretien d'une demi-heure, M. Baldiserotti me serra la main et m'adressa à son secrétaire, qui me donna un ordre d'embarquement à bord de l'*Utile*, en qualité de garde marine (*guardia marina*), ce qui équivaut à peu près au titre d'élève dans la marine française.

L'*Utile* devait partir dans la nuit. J'allai rejoindre un de mes amis, Louis B..., arrivé quelques jours avant moi, et qui devait faire partie de la prochaine expédition. Nous voilà tous deux parcourant, bras dessus, bras dessous, les rues étroites de Gênes, légers d'argent, mais riches d'enthousiasme et d'espérance. Comment tuer le temps jusqu'à l'heure du départ? B... était un garçon d'esprit et d'imagination, plein de fantaisies, et qui s'amusait à bâtir des théories à

tout propos. Il me racontait l'histoire de Gênes, qu'il ne savait pas trop bien, et m'expliquait la différence qui existe entre l'architecture des palais de cette ville et celle des palais de Florence, qu'il n'avait jamais vus; tout cela assaisonné des paradoxes les plus amusants.

La chaleur était accablante, et nous n'étions pas loin de la mer. Je proposai d'aller prendre un bain, ne me doutant guère des conséquences que ce bain devait avoir pour nous deux.

Une demi-heure après, nous nous plongions dans les flots bleus de la Méditerranée.

Pendant que nous barbottions comme des phoques sur la plage, survint un valet d'écurie menant à la longe deux magnifiques chevaux anglais. Ces deux nobles bêtes aspiraient l'air salé à pleins naseaux et se cabraient au bruit des vagues, dans les attitudes les plus pittoresques.

— Ce sont évidemment des chevaux marins, dit B... en les regardant avec admiration; il n'y a qu'à voir combien ils diffèrent des rosses vulgaires de la terre ferme. Alors s'approchant du

domestique, qui paraissait fort embarrassé de ses bêtes rétives :

— Attendez, lui dit-il, vous allez voir comment on manœuvre un cheval de mer.

Aussitôt, et sans attendre sa réponse, il saisit le plus fougueux des deux chevaux par la crinière et saute sur son dos.

— Regarde bien, criait-il, je dois ressembler au dieu Neptune ; passe-moi un trident.

Mais l'animal effaré soufflait, se cabrait, se défendait avec rage. Tout à coup il tourne sur ses pieds de derrière, bondit hors de l'eau et s'élance d'une course impétueuse vers la campagne, emportant son malencontreux cavalier.

Ce qui rendait la position de celui-ci encore plus critique, c'est qu'il était dans le plus simple appareil du baigneur.

Je m'élançai à mon tour et m'habillai en un tour de main. Le groom m'avait suivi :

— Oh ! fit-il avec beaucoup de flegme et un accent anglais des plus prononcés, nous le retrouverons bien ; le cheval sera retourné à son écurie. Mais que va dire milord ? que va dire

milady quand ils verront arriver ce pauvre Fly avec un gentleman si peu vêtu sur son dos? *Oh! schoking!*

Fly (puisque c'est ainsi que s'appelait ce maudit animal) avait complétement disparu. Nous hâtâmes le pas et nous arrivâmes à la maison de campagne de milord, juste au moment où l'on s'occupait de ramasser mon malheureux ami, que son cheval avait étalé sur une touffe moelleuse de buissons épineux devant la porte.

B... était évanoui et tout sanglant. Pendant qu'on lui donnait les premiers soins, j'expliquai à nos hôtes cette singulière et fantastique apparition, en leur faisant toutes les excuses que commandait la circonstance. Milord, sachant que nous étions des volontaires de Garibaldi, montrait les dispositions les plus hospitalières. On envoya chercher un médecin, qui assura que le blessé n'avait que des écorchures et ne courait aucun danger. Toutefois, dans l'état où il était, je ne pouvais l'abandonner; je passai donc la nuit auprès de son lit, et cet incident fut cause que je ne me trouvai pas à mon poste au moment du départ de l'*Utile*.

Quelques jours après, on apprit que ce vapeur avait été capturé par la marine napolitaine.

C'est ainsi pourtant, comme dirait un philosophe, que les événements s'enchaînent et que les petites causes produisent quelquefois de grands effets.

CHAPITRE II

Le *Washington* et l'*Utile*. — Le colonel Medici. — Saint-Pierre d'Arena. — Embarquement. — Le séminariste en faction. — La pêche miraculeuse. — John Pear. — La jeune Crémonaise. — Miss W... — Les parties d'échecs. — Caprera. — Les blouses rouges. — La *Sémillante*.

Le lendemain, parfaitement tranquille sur le sort de mon ami, qui ne pouvait pas encore quitter le lit, mais que je laissais en bonnes mains, j'allai rendre visite à M. Baldiserotti, un peu inquiet sur l'accueil qui m'attendait. Il me reçut en effet très-froidement, et me demanda d'un ton sévère pourquoi je n'étais pas à mon poste.

Je lui racontai notre accident en peu de mots.

Il parut fort mécontent et m'invita, après un moment de réflexion, à repasser dans l'après-midi. Je sortis assez alarmé de la tournure que prenait mon affaire, mais quand je le revis, quelques heures plus tard, ce n'était plus le même homme; sa belle physionomie avait une expression de bonté et d'indulgence.

— Monsieur, me dit-il, j'ai pris en considération vos excuses. Après tout, vous êtes jeune, vous venez de loin pour vous dévouer à notre cause, et vous êtes Français. Je ferai donc pour vous ce que je ne ferais pas pour un Italien qui aurait ainsi manqué à ses devoirs. Passez au secrétariat.

Je le remerciai vivement et je sortis. Au secrétariat, on me remit un ordre d'embarquement qui m'enjoignait de me rendre tout de suite à bord du *Washington*, commandé par M. Baldiserotti en personne.

Je courus en toute hâte à mon poste.

Quatre navires, y compris l'*Utile*, qui avait déjà pris la mer, devaient faire partie de cette seconde expédition. C'étaient le *Washington*, l'*Orégon* et le *Franklin*.

Le *Washington* était un navire à hélice de la compagnie Marc Frayssinet de Marseille, construit pour faire les traversées de Rouen à Odessa. Étroit, d'une longueur démesurée, taillé en clipper, il n'était pas très-propre à des transports de troupes, mais il fallait se servir de ce qu'on avait sous la main. Appelé primitivement l'*Helvétie*, on lui avait retiré ce nom pour lui donner celui de l'illustre fondateur de la liberté américaine. C'est de la même manière qu'avaient été débaptisés le *Franklin* et l'*Orégon*.

Toute la journée se passa à embarquer des caisses de fusils, des barils d'eau et des provisions de toute nature; mais le soir, quand nous nous disposions à prendre la mer, l'ordre arriva d'éteindre les feux. Le départ était remis au lendemain pour attendre les volontaires de Milan et de Turin qui n'étaient pas encore arrivés. Dans la soirée, vers neuf heures, un grand canot se détacha de terre conduisant à bord l'état-major du colonel Medici, commandant de l'expédition. Un peu plus tard, le colonel arriva lui-même.

J'avais enfin devant les yeux un des chefs de la révolution italienne, et le cœur me battait

d'émotion à sa vue. Le colonel Medici, qui s'était déjà illustré à Venise en 1849 et dans la dernière guerre, où il commandait un corps de volontaires, est un homme de quarante-cinq ans environ, de haute stature; un beau soldat dans toute l'acception du mot. Son mâle visage respire le courage et le sang-froid, et c'est un de ces rares généraux qui exercent une sorte de fascination sur leurs troupes et qui ont le pouvoir de les enlever d'un mot ou d'un geste. Je ne le connaissais alors que par les récits des volontaires, mais je le vis plus tard à Melazzo, au milieu d'un feu d'enfer et d'une grêle de balles qui aveuglaient les plus braves, diriger le combat et donner ses ordres sans quitter un seul instant le cigare qu'il avait à sa bouche, avec autant de calme que s'il se fût promené dans les rues de Gênes, et je compris l'influence qu'un pareil chef devait avoir sur ses soldats.

Nous levâmes l'ancre pour aller mouiller près du phare où l'*Orégon* et le *Franklin* ne tardèrent pas à nous rejoindre. Les commandants de ces deux navires étaient venus à notre bord, où se tenait un conseil de guerre. Vers minuit, nous

longeâmes la côte jusqu'à Saint-Pierre d'Arena ; c'était là que les volontaires nous attendaient ; malheureusement il n'y eut pas de place pour tout le monde, et bon nombre d'entre eux durent se résigner à retarder leur départ. L'*Orégon* et le *Franklin* terminèrent leur chargement avant nous, et firent route les premiers pour Cagliari, qui était le point de ralliement. Bientôt après, nous gagnions le large à notre tour, sous pavillon américain.

Il commençait alors à faire jour. Le premier volontaire que j'aperçus en remontant sur le pont fut un jeune séminariste qui avait jeté le froc aux orties pour aller se battre en Sicile. Quand je dis qu'il avait jeté le froc, ce n'est qu'une façon de parler, car il le portait encore, et je ne pus m'empêcher de rire sous cape de l'air gauche de ce pauvre garçon, qui se promenait à l'avant du vapeur en soutane noire et le mousquet sous le bras.

J'eus la cruauté d'abuser un peu de sa situation :

— Mon ami, lui dis-je, il vous manque encore quelques parties essentielles de l'équipement militaire ; vous n'avez ni sabre ni giberne.

— Ma, signor, fit-il douloureusement, avec ma soutane?

Un mousse que j'avais envoyé chercher une giberne et un sabre parut avec ces deux objets, dont j'affublai le malheureux volontaire tant bien que mal. Ainsi accoutré, il fit quelques pas en se regardant lui-même d'un air consterné, puis revenant à moi :

— Ah, signor lieutenant, vi savez-vous à quoi ze ressemble?

— Non.

— Eh bien, avec ma ziberne et mon sabre par-dessus ma soutane, ze souis tout le portrait du pouvoir temporel.

Ce pauvre garçon se prêtait à la plaisanterie de si bonne grâce que j'eus du regret de m'être moqué de lui. Je le relevai de faction et l'envoyai au magasin d'habillement. Peu après, il reparut convenablement équipé, avec sa soutane sous le bras.

— Ah çà! lui dis-je, que voulez-vous faire de votre robe noire? Est-ce que vous avez envie de rentrer au séminaire?

— Oh! no, fit-il, ma vi allez voir.

Et, sans plus de façon, il jeta son paquet par-dessus le bastingage.

Un pêcheur, qui venait sur nous à contre-bord, se dirigea avec empressement vers cette masse noire qui flottait sur l'eau, et fut assez heureux pour l'atteindre avec une gaffe. C'est ainsi que, parti le matin pour pêcher de la sardine ou du rouget, la Providence lui envoya une soutane presque neuve, qu'il ne devait guère s'attendre à rencontrer parmi les produits de la mer. Plein d'enthousiasme à la vue de cette riche capture, le pêcheur agita son bonnet pour nous souhaiter bon voyage, en criant de toute la force de ses poumons : *Evviva, evviva l'Italia!*

La terre disparut bientôt à nos yeux.

Parmi les figures les plus originales du bord, et il n'en manquait pas, je citerai un bel Anglais, orné d'une magnifique barbe blanche qui flottait en éventail sur sa poitrine. Ce gentleman, qu'on appelait sir John Pear, s'était montré pour la première fois à Varèse, dans les rangs des volontaires, où il ne tarda pas à acquérir une réputation de tireur hors ligne. Autant qu'il m'en sou-

vient, les correspondants des journaux parlèrent alors de ce singulier personnage et de ses exploits.

John Pear, excellent homme, mais par caractère le plus indépendant des mortels, n'était attaché particulièrement à aucun corps de l'armée ; il la suivait pour son plaisir, ayant inventé pour son usage personnel la profession de touriste militaire.

Il y avait trois choses qui ne le quittaient jamais :

Sa carabine de précision,

Une excellente lorgnette en buffle,

Un carnet relié en maroquin.

Voici l'usage qu'il faisait de ces trois fidèles compagnons :

Au moyen de sa lorgnette, John Pear commençait par promener ses regards dans la campagne, à la recherche des tirailleurs ennemis. Il en voulait surtout aux tirailleurs.

Son homme une fois choisi, il remettait tranquillement sa lorgnette dans sa poche, prenait sa carabine et faisait feu.

C'est alors que le carnet jouait son rôle.

John Pear l'ouvrait et inscrivait dessus avec une exactitude scrupuleuse le lieu et l'heure de ce nouvel exploit, sans oublier d'évaluer approximativement la distance à laquelle il avait été accompli. A cet égard, son coup d'œil le trompait rarement.

Le combat fini, le grand souci de John Pear était d'aller vérifier par lui-même, son carnet à la main; les résultats de son tir. S'il s'était trompé dans ses calculs, si, chose qui n'arrivait pas souvent, sa balle n'avait pas frappé l'ennemi juste à l'endroit prévu, il inscrivait modestement un *erratum* sur son carnet. Un Italien qui l'avait vu faire m'assurait de très-bonne foi que ce diable d'Anglais était invulnérable et qu'il se servait de balles enchantées. Le fait est que si le colonel Pear eût jugé à propos de se présenter dernièrement à notre tir national de Vincennes, ses concurrents auraient eu quelque peine à lui enlever le prix.

Lorsque j'aperçus pour la première fois le colonel sur le pont, son regard était fixé avec un sourire doux et presque paternel sur une jeune femme assise à l'arrière. C'était une Crémonaise.

de vingt ans au plus, et d'une extrême beauté, qui avait voulu suivre son mari à la croisade. Pensive et silencieuse, elle s'appuyait au bastingage avec l'immobilité d'une statue; la mer était houleuse: la vague se brisait sur les flancs du navire et rejaillissait en écume jusqu'à la hauteur de sa tête, de sorte que par moment cette gracieuse figure semblait, comme la Vénus marine, sortir du milieu de l'écume argentée.

Il y avait encore à bord une autre femme moins jeune, et, si je puis le dire sans manquer aux lois de la galanterie, d'un aspect moins séduisant. C'était une dame anglaise, aux grands cheveux couleur d'or, miss W... Cette dame venait avec nous dans le généreux projet de se dévouer à sa façon pour l'indépendance italienne, c'est-à-dire d'organiser des ambulances dans l'armée nationale. A cet effet, elle s'adjoignit un ancien pharmacien de Turin, le docteur Ripari, qu'elle rencontra à Palerme et qui fut nommé médecin en chef de l'expédition.

Miss W..., avec toutes ses vertus, nourrissait deux passions irrésistibles, l'une pour la liberté italienne, l'autre pour le jeu d'échecs, et autant

on lui savait gré de la première, autant on la redoutait à cause de la seconde. Peu d'heures après notre départ, un officier du bord crut devoir s'informer si le tangage du navire ne l'incommodait pas.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle ; je suis si peu indisposée que nous pourrons faire, si vous le voulez, une partie d'échecs.

Un seul espoir restait à l'officier, c'était qu'il n'y eût eu pas de jeu d'échecs sur le navire. Il n'était guère probable, en effet, qu'on eût songé à en embarquer, non plus que des cartes ou des dominos ; le *Washington* portait une cargaison plus sérieuse ; mais miss W... était une femme de précaution ; au milieu de la charpie, des trousses, des onguents de toute sorte qui bourraient ses bagages, elle n'avait pas négligé de glisser un échiquier.

L'officier se gratta l'oreille : il était pris.

Une fois sorti de son étui, ce petit meuble n'y rentra plus, et de Gênes à la côte de Sicile le voyage de miss W... ne fut qu'une longue partie d'échecs, qui ne finissait jamais parce qu'elle recommençait toujours, et à laquelle on pouvait

assigner pour emblème le serpent de l'éternité qui se mord la queue.

Pendant que miss W... joue aux échecs, nous faisons route à toute vapeur.

Voici d'abord l'île d'Elbe, puis Monte-Cristo, illustrée par un roman d'Alexandre Dumas, et, à l'entrée du golfe de Sardaigne, l'îlot de Caprera, où s'est retiré à cette heure le Washington de l'Italie. Rocher nu, aride, qui sera un jour un lieu de pèlerinage pour les Italiens régénérés.

Nous traversâmes le détroit de Bonifacio, où la frégate française la *Sémillante* se perdit corps et biens pendant la guerre de Crimée, et nous longeâmes la côte ouest de la Sardaigne, qui développait à nos yeux le panorama le plus pittoresque : ce furent tantôt des falaises à pic contre lesquelles la vague se brisait avec fureur ; tantôt des grèves désertes, couvertes d'oiseaux de mer, ou des montagnes revêtues d'une sombre verdure.

Au point du jour, nous arrivâmes à Cagliari, où nous comptions rallier l'*Utile*, que nous fûmes fort surpris de n'y pas trouver. On profita de ce moment de relâche pour habiller les vo-

lontaires, dont l'uniforme était d'ailleurs des plus simples; il se composait d'une blouse grise à carreaux noirs et blancs, avec un col rouge et un liséré de même couleur, le tout complété par un pantalon de coutil gris et des guêtres de la même étoffe. On forma aussi une compagnie d'officiers auxquels on donna des blouses rouges et pour armes des carabines revolvers à cinq coups. Du reste, de peur d'accidents, les armes restèrent encore en magasin. Ainsi parés, et après nous être munis de bateaux plats pour le débarquement, nous reprîmes la mer.

Le soir, première alerte. L'homme de bossoir signala un grand navire à voiles qui, vérification faite, se trouva n'être autre chose qu'un bâtiment marchand français qui allait paisiblement à ses affaires.

Dans la matinée du lendemain, autre navire en vue. Toutes les lunettes furent braquées dans sa direction, et bientôt il n'y eut plus à en douter c'était une corvette de guerre à vapeur qui nous arrivait à contre-bord avec l'intention manifeste de nous aborder. Le commandant ordonna le branle-bas de combat, et l'on distribua les armes.

Notre intention était de prendre la corvette à l'abordage, malgré ses huit canons qui n'auraient pas eu le temps de nous faire grand mal; mais ce bâtiment pouvait n'être qu'un éclaireur de la flotte napolitaine, et là était le véritable danger.

Pendant que nous faisions ces réflexions, la corvette hissa le pavillon sarde et mit une embarcation à la mer. Le *Washigton* pendant ce temps stoppait sa machine. Le commandant monta à bord et eut une conférence d'une heure environ avec le colonel Medici. Il venait nous annoncer que la route était libre et que nous pouvions continuer notre voyage en toute sûreté.

La flottille impatiente reprit sa course à toute vitesse. Bientôt la vigie cria : Terre ! Ce n'étaient encore que les îles Lipari. Cependant tout s'organisait à bord pour le débarquement, et l'on divisait les volontaires en quinze compagnies. Le colonel Medici venait de publier un ordre du jour qu'il est inutile de reproduire ici et qui appartient à l'histoire. Enfin nous aperçûmes à l'horizon une côte montagneuse et couverte d'oliviers, et au pied des montagnes une petite ville noncha-

lemment assise au bord d'une mer bleue comme le ciel et calme comme un lac.

Cette ville c'était Castellamare.

Cette terre c'était la côte de Sicile.

Toutes les têtes se découvrirent par un mouvement spontané, et une immense acclamation de joie et d'enthousiasme retentit à bord des trois navires : Vive l'Italie ! Vive Garibaldi !

CHAPITRE III

Un débarquement aux flambeaux. — Une nuit à la belle étoile. — Trapani. — Une sérénade et une harangue. — Un cuisinier et trois moines. — Irruption dans les cuisines. — L'escorte d'une omelette. — Maître Antoine. — Une illumination. — L'inconnu à la chemise rouge. — Calatafimi. — Les pieds de fer.

La nuit était tout à fait tombée, et il pouvait être neuf heures du soir. On distinguait sur le rivage des lumières qui brillaient et s'éteignaient presque aussitôt, comme pour donner un signal. Les officiers de l'état-major devaient débarquer les premiers. Je reçus l'ordre de les conduire à terre. Nous partîmes, nous dirigeant vers ces lumières vagabondes et capricieuses.

Bientôt on nous héla dans l'obscurité.

— Qui vive?

— Garibaldi.

— *Va bene*, répondit une voix.

Aussitôt des felouques se détachent de terre, portant de grandes torches, dont la lumière rougeâtre se projetait au loin sur la mer avec un effet des plus pittoresques. Ces felouques venaient aider au débarquement, de concert avec nos grands bateaux plats. Toute la population de Castellamare était accourue sur la plage, criant : *Viva Garibaldi! Viva l'Italia una!* Ces braves gens nous embrassaient avec toutes sortes de démonstrations et de discours passionnés. Un pêcheur m'enleva comme une plume et m'emporta sur son dos pour m'empêcher de prendre un bain de pieds. En route et tout en m'éclaboussant, il me disait : *Siamo tutti fratelli; tutti, tutti!*

Le débarquement prit une grande partie de la nuit, et ce fut une rude besogne pour nos matelots. Un maigre gîte, du reste, que cette pauvre ville de Castellamare. Rien à manger ni à boire. A mesure que les volontaires touchaient terre, ils se

répandaient dans les rues et se couchaient sur le pavé, et ce fut bientôt un étrange spectacle que ce bivouac improvisé de trois mille hommes, étendus pêle-mêle avec leurs armes, à la lumière des torches. Le ciel, qui ne se montra pas trop clément cette nuit-là, se mit en frais vers le matin d'une bonne averse, dont nous l'aurions volontiers tenu quitte; mais la pluie est si rare en Sicile que cela pouvait passer pour une curiosité dont on nous régalait pour nous faire fête.

Au point du jour, ont battit la diane et les volontaires se mirent en route pour Palerme, pendant que de mon côté je ralliais le *Washington* qui devait se rendre à Trapani.

L'*Orégon* et le *Franklin* nous y avaient précédés, et nous allâmes mouiller à côté d'eux, près du phare. A peine arrivés, nous vîmes se détacher de terre trois embarcations qui se dirigèrent vers le navire.

La première contenait une cinquantaine de musiciens.

Dans la seconde se trouvait le syndic de Trapani en grande tenue, escorté des notabilités de la ville,

Dans la troisième étaient entassés une foule de

Trapaniens de tout âge et de tout sexe qui poussaient des acclamations enthousiastes : *Viva Garibaldi! a basso Francesco.*

Les trois canots accostèrent. Les musiciens montèrent les premiers à bord et allèrent se ranger sur la dunette. Puis parut le syndic entouré d'ecclésiastiques et de moines de toutes les couleurs ; il y en avait de verts, de noirs, de gris et de blancs. Ce syndic était un gros bonhomme à face épanouie; il nous présenta les autorités de la ville, à commencer par le R. P. Bartholomeo, supérieur du couvent des capucins, et qui exerçait en outre à la ville les fonctions de maire. La présentation terminée, le syndic prononça un petit discours de circonstance, après quoi la musique joua l'ouverture de *Guillaume Tell.*

Malheureusement, cette harmonie ne tarda pas à être troublée par un horrible concert d'imprécations et de jurons moitié en italien, moitié en français, qui partait de la cuisine. Nous nous élançâmes dans cette direction, et nous aperçûmes trois moines en lutte avec notre maître coq, au sujet d'une épaule de mouton que ces bons pères prétendaient emporter sous leurs robes.

Le cuisinier était justement un Picard nommé Antoine, têtu comme un mulet, et dont l'importance n'avait plus de bornes depuis un petit incident qui avait signalé notre entrée en campagne. C'était le matin même de notre départ de Gênes. Dans la confusion inséparable d'un pareil moment, on avait un peu négligé les premières distributions de vivres, de sorte que maître Antoine, qui nous apportait notre déjeuner, se vit intercepté en route par quelques volontaires affamés qui le débarrassèrent de l'omelette dont se composait le menu.

A la suite de cette grave atteinte au droit des gens, il fut décidé que maître Antoine serait désormais accompagné de quatre hommes dans le court trajet qui séparait la cuisine du poste. Il va sans dire que cette mesure de précaution devint bientôt inutile ; le soir même nos omelettes ne couraient plus aucun danger, mais nous maintînmes l'escorte pour jouir du coup d'œil que nous offrait Antoine s'avançant d'un pas solennel et la tête haute au milieu de ses quatre fusillers. Je doute que l'écuyer tranchant de Louis XIV ait

jamais fonctionné avec plus de pompe et de majesté dans le palais de Versailles.

A présent que l'on connaît maître Antoine, on peut se faire une idée de l'indignation qu'il dut ressentir en voyant son sanctuaire si audacieusement envahi. Se faisant une arme du premier ustensile de sa profession qui lui tomba sous la main, il chargea vigoureusement les trois moines qui, s'ils avaient le robuste appétit du célèbre frère Jean des Entomeurs, n'en avaient pas la vaillance homérique. C'était un tapage infernal, et je ne sais pas comment les choses se seraient terminées sans notre intervention, car maître Antoine était homme à passer les trois ravisseurs au fil de sa broche.

Ils furent naturellement condamnés à restituer l'épaule de mouton, ce qu'ils firent sans fausse honte, et ils remontèrent sur le pont, le sourire aux lèvres :

— Qu'est ce que c'est? Qu'y a-t-il? leur demandait-on de tous côtés.

— Ce n'est rien, répondit un des bons pères avec un accent plein de mansuétude, *queste genti*

vogliono scherzare. Ces gens-là ont voulu un peu rire.

Si quelqu'un se trouve scandalisé de cette anecdote, je répondrai, une fois pour toutes, que je n'invente rien, et que je me borne à raconter fidèlement mes souvenirs. Je ne fais ni de l'histoire, ni du pamphlet, mais seulement de la photographie.

Il va sans dire que Trapani était dans l'enthousiasme, que l'hymne de Garibaldi retentissait partout, et que le soir la ville, splendidement illuminée, offrait l'aspect d'un vaste incendie. Nous étions venus à Trapani débarquer des munitions qui devaient être dirigées par terre sur Palerme. Cette opération terminée, je demandai mon congé au commandant pour aller rejoindre l'armée active. Mon petit paquet était fait, et j'allais descendre à terre, quand tout à coup je me trouvai nez à nez, à l'échelle, avec un homme en chemise rouge et coiffé d'un petit chapeau de feutre noir avec des plumes de coq. Son regard et sa figure romaine, dans le sens antique du mot, me firent une telle impression que je me rangeai avec empressement, en saluant

jusqu'à terre. Cet inconnu nous demanda en italien où était le commandant. Je lui répondis en français qu'il était dans sa cabine et le conduisis à l'écoutille. Il me remercia d'un geste plein d'affabilité et de grâce, et descendit. Je demandai aux matelots qui était cet homme; mais personne ne le connaissait; on l'avait seulement vu arriver de terre dans un petit canot qu'il conduisait lui-même. Cette légère embarcation, très-simple et sans aucune espèce d'ornement, flottait sur la mer, amarrée à l'échelle en attendant son maître; je n'y vis qu'un mouchoir et quelques figues posées sur une planche.

Une chose remarquable, c'est que nous avions tous éprouvé la même impression. Pendant que nous causions de cette étrange visite, l'inconnu reparut sur le pont, suivi du commandant, tête nue, et lui parlant à demi-voix avec beaucoup de vivacité. Le commandant reconduisit son visiteur jusqu'au bas de l'échelle, où ils se séparèrent en se serrant la main. L'inconnu se dirigea vers la terre dans son canot et le commandant remonta sur le pont.

Nous l'interrogions tous du regard. Il nous dit

en souriant : Messieurs, vous venez de voir Garibaldi.

Le convoi de munitions partit le lendemain à huit heures pour Palerme. Le commandant du *Washington* eut la bonté de faire quelques efforts pour me retenir, mais le besoin d'aventures et le désir très-vif d'assister au grand drame qui allait se dérouler me poussaient à quitter la mer pour la terre.

Notre convoi, composé de cinquante à soixante voitures, quitta Trapani au milieu des acclamations de la foule; nous le suivions, un autre officier du *Washington* et moi, montés sur des chevaux que nous avions eu beaucoup de peine à nous procurer. Vers midi nous arrivions à Calatafimi tout rempli encore du souvenir de la première bataille qu'y avait livrée Garibaldi. Un bon bourgeois nous emmena dîner chez lui, mon compagnon et moi; il nous dit que les habitants tremblaient de voir revenir les royaux, qui mettraient certainement tout à feu et à sang pour venger leur défaite. Telle est la confiance des Siciliens dans le gouvernement des Bourbons, qui ne leur rappelle que de lon-

gues années d'oppression et de souffrances, et ne leur inspire que des sentiments d'horreur et de crainte.

Une douzaine de volontaires de Calatafimi, armés de fusils de chasse, se joignirent à nous, à notre départ pour Alcamo. La route serpentait parmi les oliviers et les cactus, à travers un pays désert et sauvage. Çà et là se montraient des touffes de rosiers, de jasmins, de fleurs de toutes sortes, venus sans culture, et qui semblaient, de loin, des massifs d'arbres, tant la végétation est vigoureuse et luxuriante dans ce pays abandonné si longtemps à la paresse et à la misère par une administration tyrannique et incapable.

La petite armée des volontaires débarqués à Castellamare, et que nous comptions retrouver à Alcamo, y était déjà passée, et naturellement elle avait fait place nette; de sorte que les provisions étaient fort rares. Trop heureux ceux qui purent trouver pour leur souper un oignon et quelques olives.

Le lendemain nous rejoignîmes enfin l'armée à Parthenico, où Garibaldi avait livré son second

combat avant d'entrer à Palerme. On nous donna la chemise rouge, et je fus incorporé dans la compagnie du major hongrois Ordodi, commandée en second par le capitaine Costa. Après deux jours de repos, nous repartions pour Palerme, dont nous n'étions plus séparés que par une étape de neuf lieues, emmenant avec nous une centaine de volontaires de Parthenico.

La route n'est qu'un étroit sentier dans un pays de montagnes, au milieu des sites les plus pittoresques. De temps en temps, des paysans montés sur des mules passaient auprès de nous et nous saluaient au cri de : Vive l'Italie! Bientôt le sentier devint un véritable défilé où nous dûmes marcher à la file, à la façon des sauvages, parmi les cactus dont les épines perçaient le cuir de nos bottes.

Nos Siciliens trouvèrent un moyen ingénieux de sauver leurs chaussures d'une destruction complète; ils les ôtèrent, les mirent dans leur sac et s'élancèrent en avant, pieds nus, d'une course tellement rapide, que nous ne pûmes les rejoindre qu'à Mont-Réal. J'en suis encore à m'expliquer ce tour de force; la plante de leurs

pieds devait être, comme le cœur de l'homme intrépide d'Horace, garni de chêne et d'un triple airain: *Robur et æs triplex.*

A Mont-Réal, nous vîmes reparaître nos Siciliens conduisant à notre rencontre la population de la ville qui se compose bien pour moitié de religieux des deux sexes. La chaleur était accablante. Nous étions une vingtaine de volontaires, assis à l'ombre d'un couvent de franciscains, admirable par son architecture. Les bons pères nous firent un excellent accueil, et se mirent avec une curiosité naïve de sauvages, à examiner nos carabines qu'ils voulaient absolument nous acheter. Il y en eut un qui m'offrit vingt piastres de la mienne; il m'amusa longtemps par les ruses enfantines auxquelles il eut recours pour me décider à conclure ce marché. Après une halte de deux heures, nous quittions ce pays, le plus délicieux du monde et qui fait rêver aux idyles de Théocrite; mais il était déjà tard et nous étions attendus à Palerme.

CHAPITRE IV

Palerme. — Pluies de fleurs et de cigares. — La rue Maqueda. — Les bataillons de moines. — La généalogie de Garibaldi. — Les sbires. — Maniscalco. — La mère et le sbire. — Le fort de Castellamare. — Le mannequin de Bombicella. — Les paysans siciliens. — Les nonnes de Termini. — Un bal improvisé. — Cefalù. — Le cheval fantastique. — Une bonne fortune. — L'image de saint Girolamo. — Un gros homme, un âne et des éperons. — Don Seraphino et ses mystères. — Le *Tuckery*. — Deux tomates crues. — Le radeau de la *Méduse*.

De Mont-Réal à Palerme, il n'y a tout au plus que deux lieues, mesure de France. Nous fîmes ce trajet d'un pas allègre, en chantant l'hymne de Garibaldi. A six heures du soir, nous mettions le pied dans la capitale de la Sicile, au milieu d'une foule tellement compacte, qu'il

fallut envoyer quelques hommes en avant pour nous frayer le passage. Ce fut une entrée triomphale, au bruit des acclamations, au son des cloches, et sous une pluie de fleurs mêlée de cigares qui tombaient des fenêtres.

La rue Maqueda, que nous suivions, était celle-là même par où Garibaldi était arrivé quelque temps auparavant, à la tête de six cents volontaires. Elle offrait encore les traces récentes de la guerre, et l'on y voyait dans les mêmes niches la statue de la madone et le portrait de Garibaldi derrière une rangée de cierges allumés. A mesure que nous avancions, l'enthousiasme gagnait et s'étendait comme une flamme. Les femmes faisaient le signe de la croix, pleuraient et nous serraient les mains en criant : *A basso i Borboni!* Le clergé, l'archevêque et les hauts dignitaires en tête, portant des croix, des ciboires et des cierges, nous précédait processionnellement aux cris de : *Viva Dio, viva Christo! viva Garibaldi e la libertà!* Depuis l'entrée de la rue Maqueda jusqu'à la place del Palazzo, la haie était formée par trois rangs de moines, et sur la place ces bons pères étaient

rangés en carré, armés de sabres, de pistolets, de vieux tromblons, de bêches, de pieux, de marteaux, de bâtons, en un mot de tout ce qui leur était tombé sous la main. On peut juger par là de l'innombrable quantité de moines que renferme Palerme. Le peuple en délire criait : Vive l'armée de Dieu ! Et cette immense clameur passait sur la ville comme un ouragan.

A défaut de casernes pour nous recevoir, nous fûmes logés chez des particuliers. Nos billets de logement semblaient être un armorial de la noblesse palermitaine : on n'y lisait que des noms de comtes, de ducs et de princes ; il est vrai qu'un bon tiers de la population de Palerme possède des parchemins d'une date plus ou moins ancienne, et je crois même qu'elle a plus de parchemins que d'argent. Nous ne fûmes pas embarrassés de trouver des gens de bonne volonté pour nous conduire chez nos hôtes ; c'était à qui nous prendrait sous le bras pour nous accompagner. Chemin faisant, nos guides examinaient curieusement nos revolvers, n'ayant jamais rien vu de semblable : « *Oh! bella cosa!* » murmuraient-ils avec admiration.

Palerme offrait alors un étrange spectacle ; on était au lendemain du bombardement, et l'on peut dire que ses ruines fumaient encore. La plupart de ses palais n'étaient plus qu'un monceau de décombres; la rue de Tolède, où Garibaldi avait établi son quartier général, avait servi pour cette raison de cible aux projectiles ennemis, qui l'avaient particulièrement maltraitée; elle ne présentait plus, sur bien des points, qu'un amas de ruines sous lesquelles étaient ensevelis des cadavres qu'on n'avait pas encore eu le temps de retirer. Mais le départ des royaux, la joie de la victoire, et par-dessus tout la présence de Garibaldi et de ses volontaires, avaient fait oublier aux Palermitains toutes leurs misères. La popularité de l'illustre chef de l'armée nationale avait atteint des proportions inouïes dans l'histoire des enthousiasmes humains. Il n'était pas un coin de rue où l'on ne vît son portrait entre la madone, un petit Jésus et l'image de sainte Rosalie, patronne de la Sicile. Un moine publia même une brochure pour établir, au moyen d'un arbre généalogique des plus bizarres, que Garibaldi descendait en droite ligne de sainte Rosalie. Pour qui connaît

la dévotion des Siciliens à leur patronne, ce fait dit tout. Rien n'eût été plus facile à Garibaldi que de se faire proclammer roi de Sicile ; il eût même voulu se faire proclamer dieu que pas un Sicilien n'y eût mis obstacle.

Il existait pourtant dans le cœur des Palermitains un autre sentiment aussi fort que l'amour pour leur libérateur : c'était leur haine pour les sbires. Ce nom seul les rendait fous de colère, et il y avait pour cela de bonnes raisons.

On connaît les hauts faits de Maniscalco et de ses agents. Le meurtre, le pillage, le viol étaient les exploits ordinaires de cette bande féroce qui représentait la police bourbonienne, et c'était surtout dans les derniers jours qui avaient précédé l'insurrection qu'elle avait commis les plus grands excès. Le souvenir de ces horreurs était encore dans l'air, et il suffisait d'un mot qui y fît allusion pour chauffer à blanc la fureur populaire. Il y avait en effet tant d'injures à venger, tant de crimes à punir ! On a parlé de représailles cruelles exercées contre les sbires ; ce qui m'étonne, vu l'état des esprits, c'est qu'il n'y en ait pas eu davantage. Naturellement Maniscalco avait levé le

pied à la première apparence de danger ; mais plusieurs de ses complices furent arrêtés, et il y eut des exécutions sommaires, des applications de la loi de Lynch qu'aucune force humaine n'aurait pu empêcher.

Un jour, par exemple, un sbire était conduit en prison au milieu des cris de fureur du peuple qui lui faisait cortége. Une femme s'approche et s'écrie :

— Je le reconnais ! c'est celui-là qui a tué mon enfant sur mes genoux !

Elle veut s'élancer, un homme en costume de matelot la retient et lui dit :

— Femme, es-tu bien sûre de ce que tu dis ?

— Regarde, répond la femme, s'il ne me reconnaît pas !

Le sbire, pâle comme la mort, tremblait en effet de tous ses membres, en balbutiant :

— C'était par ordre, on m'avait dit que c'était mon devoir.

Le matelot lâcha la femme et lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, venge-toi !

Le cortége qui conduisait le prisonnier avait fait halte, cerné de tous côtés par le flot popu-

laire. La femme se précipite ; les uns cherchaient à la retenir, les autres criaient au contraire :

— Non, non, laissez-la ! qu'elle se venge !

Le sbire fut traîné jusqu'au rivage et jeté à la mer.

D'après la haine que montraient les Palermitains pour les agents des Bourbons, on peut juger des sentiments qu'ils professaient pour un gouvernement qui avait toléré, sinon ordonné, tout un passé d'atrocités et d'infamies. Aussi étaient-ce chaque jour de nouvelles manifestations ; tantôt des processions de moines pour remercier le Ciel de les avoir délivrés du roi Bombicella, tantôt un mannequin de François II que l'on promenait en triomphe dans les rues au milieu des injures et des clameurs furieuses du peuple. Cette grande cité de Palerme en ébullition se montrait à chaque instant sous un aspect nouveau, et les plus exigeants auraient trouvé difficilement à se plaindre de la monotonie du spectacle.

Un jour, quelques têtes chaudes proposèrent de détruire le fort de Castellamare, particulièrement odieux au peuple pour avoir servi de base d'opération aux royaux. Cette idée se répandit

avec une rapidité électrique, et fut adoptée avec enthousiasme.

Il ne s'agissait plus que de savoir qui serait chargé de la démolition du fort, et c'était une question grave, car tout le monde voulait y contribuer.

Le clergé et les moines réclamaient, en leur qualité de chefs spirituels du peuple, l'honneur de donner le premier coup de pioche.

Le peuple, de son côté, alléguait ses droits de citoyen.

Les femmes aussi voulaient mettre la main à l'œuvre.

On disputa là-dessus pendant trois jours. Enfin il fut décidé que toutes les classes de la société prendraient part à la démolition du fort, selon un cérémonial convenu d'avance.

Au jour dit, le cortége se mit en marche, précédé par une avant-garde de femmes portant des drapeaux et des bannières où se voyaient les images de Garibaldi et de sainte Rosalie.

Venait ensuite la garde nationale de Palerme assez mal armée.

Derrière on portait un mannequin du roi Bombicella.

Enfin, à l'arrière-garde, marchaient les moines portant des pioches, des pelles, des râteaux, des fourches. Quelques Français, parmi les volontaires, se moquaient tout bas de cette fantaisie contre laquelle ils avaient plus d'une bonne raison à donner. Pour moi, avant de la condamner, je songeais au bonheur qu'avaient eu nos pères à démolir la Bastille.

Cependant nous commencions à nous ennuyer à Palerme; l'oisiveté nous pesait, et il nous tardait d'entrer en campagne, aussi reçûmes-nous avec joie l'ordre de départ. La colonne Medici, dont je faisais partie, allait marcher sur Messine, et nous aurions enfin l'occasion de voir les royaux de près. Les Palermitains s'étaient pris pour nous d'une vive affection, et ils nous firent des ovations d'adieu qui ne ressemblaient pas entièrement aux cris d'enthousiasme du jour de l'arrivée. Ils savaient que nous allions nous battre pour eux, que plusieurs d'entre nous mourraient sur le champ de bataille, et cette idée communiquait à leurs acclamations quelque chose de

tendre, si je puis ainsi parler, qui se traduisait par ces nuances dont le peuple italien, si impressionnable et si artiste, a le secret par instinct.

Nous partîmes par un beau soir d'été, en suivant une route parallèle à la mer et bordée de tous côtés de riches maisons de campagne. C'était moins une marche militaire qu'une promenade délicieuse parmi des orangers et des citronniers qui embaumaient l'air de leurs suaves émanations. Il faut avoir parcouru la Sicile pour comprendre tous les enchantements de cette terre bénie du Ciel. A Bagarria, où nous arrivâmes à la tombée de la nuit, on s'occupa d'organiser le service des ambulances. C'était peu de chose, il est vrai, mais on ne pouvait avoir mieux pour le moment. Quelques carrioles attelées de chevaux étiques et portant des caisses de linge et de charpie, c'était tout, avec un personnel de trois ou quatre médecins ou pharmaciens, volontaires comme nous, et dont il fallait surtout louer la bonne volonté et le dévouement.

Deux jours après, nous étions à Termini, une des villes les plus considérables de la Sicile. Tout le long de la route, nous eûmes à nous dé-

fendre des obsessions des paysans, qui tenaient absolument à s'emparer de nos cartouches et de nos armes, objet de leur admiration. Les fusils sont très-rares en Sicile, et ce peuple a été soigneusement maintenu par le gouvernement des Bourbons dans un tel état d'enfance, que tout ce qui brille l'attire et devient l'objet de sa convoitise, sans qu'il sache au juste pourquoi. Ces naïfs paysans me rappelaient les sauvages de l'Océanie qui se jetaient à la nage pour aller dérober les clous et les cuivres des vaisseaux du capitaine Cook.

A Termini, il y a un couvent de nonnes. Or, les couvents, surtout en Sicile, ressemblent assez généralement à des prisons. Pendant que nous regardions cet édifice hérissé de grilles, nous vîmes apparaître aux fenêtres de jolies recluses qui frappaient dans leurs petites mains en criant de leurs voix flûtées : Vivent les volontaires! Quelques-uns des nôtres s'approchèrent, et bientôt s'engagea entre le dedans et le dehors un feu roulant de marivaudages, dans un bizarre jargon moitié italien, moitié français, entremêlé d'éclats

de rire argentins. Quant à pénétrer dans le couvent, il ne fallait pas y songer.

Les nonnes, à l'abri de leurs grilles, se moquaient de nous, et disaient, en nous jetant des fleurs et des bonbons : *Francesi! Francesi!* Bientôt même quelques petits billets, contenant des vers, des maximes dévotes ou des couplets de chansons, tombèrent à terre au milieu de nous. A qui étaient-ils adressés? Je crois bien que personne ne le savait, pas plus celles qui les avaient écrits que ceux qui les avaient reçus. Les jeunes recluses les confiaient au vent du soir, avec les feuilles de roses qui tombaient à nos pieds, avec les bonbons et les joyeux éclats de rire, pour les porter au dieu inconnu qui, en dépit des grilles, parlait à leurs jeunes cœurs.

Au plus fort de cette scène, nous vîmes les nonnes se retirer brusquement des fenêtres, et l'on entendit, à l'intérieur du couvent, des voix menaçantes, des gémissements et des pleurs.

Nous rentrâmes à Termini sous cette triste impression, et sans qu'aucun de nous songeât à rompre le silence.

Mais c'est surtout dans la vie du soldat que l'on peut dire que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain, assis devant un café, nous écoutions un joueur de harpe qui chantait l'hymne de Garibaldi. Tous les volontaires firent chorus et entonnèrent à leur tour la *Marseillaise.* Une fenêtre s'ouvrit de l'autre côté de la rue, et une dame élégamment vêtue nous dit avec le plus pur accent parisien :

— Messieurs, il y a ici un piano pour vous accompagner.

On n'eut pas besoin de répéter cette invitation. Nous montâmes dans la maison, où nous trouvâmes bonne et nombreuse compagnie. C'était une famille italienne qui avait longtemps habité la France. Bientôt des amis et des voisins vinrent se joindre à cette réunion, qui finit par un bal improvisé. On dansa le quadrille des Lanciers, sans compter les polkas et les mazurkas ; c'était à se croire dans un salon de Paris. Nos hôtes parlaient de la France avec enthousiasme, et de nôtre côté nous étions heureux de retrouver sur une terre étrangère un souvenir de la patrie.

Personne ne songeait à se retirer, et je crois

bien que nous danserions encore, si le bruit du tambour n'était venu se mettre de la partie ; il était grand jour, et nous devions partir pour Cefalù.

De Termini à Cefalù, la route est à peu près impraticable; il fallait gravir des montagnes à pic, et souvent nous aider de nos baïonnettes en guise de bâtons ferrés. Du reste, le pays avait l'aspect le plus pittoresque. J'avoue toutefois que je commençais à avoir assez du pittoresque, en le jugeant à mon point de vue étroit et prosaïque de piéton. Le fait est que nous avions les pieds en sang, et, pour nous achever, nous eûmes la nuit suivante l'alerte la plus ridicule du monde.

Nous venions d'entrer dans nos casernes, et comme dit le poëte :

..... Le doux sommeil à peine
Sur nos yeux alourdis répandait ses pavots,

quand des cris abominables nous réveillent en sursaut : *I sbirri! I sbirri!* En un instant, tout le monde est sur pied, nous sautons sur nos armes. Les rues adjacentes à la caserne étaient

encombrées par une foule frémissante qui répétait : *I sbirri!* Dans ce tumulte, il n'y avait pas moyen de s'entendre. Où sont les sbires, cause de cet émoi? Personne ne pouvait répondre. Des patrouilles sont envoyées à la découverte, et l'on parvient enfin à tirer l'affaire au clair.

C'était un grand diable de cheval qui, en entrant à Cefalù, avait désarçonné son cavalier, pris le mors aux dents, et s'était mis à parcourir la ville au triple galop, avec des ruades, des hennissements, et un bruit de ferraille tel que l'on eût cru entendre une charge de cavalerie.

Tout étant ainsi expliqué à la satisfaction générale, chacun rentra chez soi.

Nous restâmes trois jours à Cefalù; un de mes amis mit ce temps à profit pour tomber amoureux d'une des plus jolies femmes de la ville. Il vint me faire la confidence de cet amour, en m'assurant que Cefalù était la plus belle ville du monde, et qu'il n'existait pas de créature comparable à l'adorable personne qu'il avait vue dans une église.

Je n'avais aucune raison de chercher à détruire cet enchantement.

Mon ami m'apprit le lendemain qu'il avait plusieurs fois aperçu la belle à sa fenêtre, et qu'il avait même trouvé le moyen de lui glisser un billet doux, auquel il espérait avoir une réponse le soir même.

Je lui dis que les maris de Cefalù étaient peut-être jaloux, et qu'il devait prendre garde de tomber dans quelque piége. Là-dessus, il me pria de l'accompagner pour monter la garde à quelque distance de la maison.

Le soir venu, nous partîmes mystérieusement, et je m'embusquai au coin d'une rue d'où je pouvais voir tout ce qui allait se passer. Mon ami était à peine à son poste sous la fenêtre de la dame, quand le rideau s'entr'ouvrit; une petite main se montra et laissa tomber un sachet dans la rue. L'amoureux se saisit avec empressement de ce précieux butin, le couvrit de baisers et se sauva.

Nous allâmes au café le plus voisin examiner le sachet. Il contenait une belle image enluminée et dorée de saint Girolamo, patron de Cefalù. Au bas de l'image étaient écrits ces mots, en pattes de mouche, que je traduis littéralement : « Fran-

» çais impie, mais d'une jeunesse intéressante,
» songe à l'enfer! Je t'envoie, pour t'aider à ra-
» cheter ton âme, cette gravure de l'illustrissime
» saint Girolamo. Je l'ai fait bénir hier à ton in-
» tention par le curé de la paroisse. »

Mon ami, d'abord atterré, se mit à rire, et moi aussi. Je crois pourtant que ce billet n'était pas fait pour ôter toute espérance; le rôle de convertisseur est plein d'embûches et de périls pour une femme. Heureusement pour la morale nous n'avions pas longtemps à rester à Cefalù.

Une partie de notre petite armée devait continuer sa marche sur Milazzo, sous le commandement du général Medici; le reste avait une mission à remplir dans l'intérieur des terres. Ce fut une promenade peu divertissante, j'en conviens : des chemins impossibles, des villages misérables et d'une malpropreté révoltante, tel était le tableau que nous eûmes constamment sous les yeux. Les habitants, quoique à demi sauvages, nous témoignaient la plus grande sympathie; les moines pullulaient partout et nous demandaient l'aumône. L'état de ce malheureux pays porte hautement témoignage con-

tre l'incurie et l'incapacité du gouvernement des Bourbons.

A Grateri, il y a un archevêque qui emmena quelques-uns d'entre nous dîner au palais archiépiscopal, un palais assez modeste, soit dit en passant. A Colossano, où nous allâmes loger dans un couvent de franciscains, les bons pères, pour nous faire fête, mirent, comme on dit, les petits plats dans les grands. Il y eut à cette occasion un festin à jamais mémorable, et comme on n'en avait pas encore vu dans le pays, quoiqu'il se composât exclusivement de sardines, d'olives, de veau bouilli et de macaroni. Seulement, après le dîner, il nous fallut assister à une grande procession qui avait lieu en notre honneur, et écouter une longue harangue du syndic, sans parler d'un feu d'artifice qui avait la prétention de rappeler les éruptions de l'Etna, dont on apercevait les cimes neigeuses à l'extrême horizon.

Après avoir traversé Palezzi, nous entrâmes à Petralia, précédée par la musique du pays, en tête de laquelle marchait le crieur public de la ville, un homme énorme portant de grands épe-

rons à ses pieds nus. Ces éperons étaient probablement à l'intention de son âne, qui le suivait paisiblement avec une fidélité digne du grison de Sancho Pança. Je ne sais trop comment notre homme pouvait s'y prendre pour chevaucher sur son âne, car ses pieds devaient alors traîner à terre.

Les paysans nous escortaient en nous prodiguant les marques de la plus vive sympathie. Il y en eut un qui, dans le court trajet de la porte de la ville à notre caserne, trouva le temps de se lier d'une étroite amitié avec un des nôtres, le sergent Santomani. Leur affection mutuelle était devenue tellement vive en quelques instants que le paysan ne voulut à aucun prix lui permettre d'aller loger ailleurs que chez lui.

— Je ne suis pas riche, disait-il, en pleurant de tendresse, mais tout ce que j'ai, je le mets de bon cœur à votre disposition. *Cosi cosa,* c'est au petit bonheur.

— Je n'en demande pas davantage, répondit Santomani avec émotion.

— Vous vous contenterez du peu que j'ai,

reprit le paysan. Je demeure avec mon bon ami don Seraphino, et nous n'avons qu'un lit. Je me coucherai d'un côté, Seraphino au milieu, et, en nous gênant un peu, nous dormirons très-bien.

Santomani n'était pas sans quelque inquiétude au sujet de ce mystérieux camarade de lit. Qui pouvait être ce don Séraphino? Sans doute le fils du bon paysan. Santomani eut un moment d'hésitation, mais son hôte le pressait avec tant de cordialité !

Ils partirent bras dessus bras dessous.

Bientôt après Santomani revint, courant à toutes jambes. Le mystérieux don Seraphino était tout simplement le pourceau favori de la maison, et cette découverte avait amené une rupture entre le volontaire et le bonhomme, qui était resté fort étonné des délicatesses de son ami.

Voilà l'églogue sicilienne sous le gouvernement des Bourbons.

Deux jours après, nous reçûmes du général Medici l'ordre d'aller en toute hâte le rejoindre

à Patti. Le même courrier nous apprit que le *Tuckery*, vapeur de la marine napolitaine, était passé à Garibaldi ; on ne saurait dire l'impression que ce fait, bien qu'il n'ajoutât pas matériellement grand'chose aux forces de l'insurrection, produisit en Sicile, et l'élan qu'il donna aux esprits.

« Quand on a vu arriver ici, m'écrivait-on de Palerme, le *Tuckery* avec le drapeau de l'indépendance, ç'a été dans toute la ville une joie et un enthousiasme aussi grands peut-être que lors de l'entrée de Garibaldi. »

Nous rebroussâmes donc chemin ; nos guides nous conduisaient par des sentiers aimés des chèvres, en chantant des airs traînants et monotones, populaires dans le pays, et dont le caractère arabe ne laissait aucun doute sur leur origine. Nous ne fîmes pour ainsi dire que traverser Cefalù, où deux mille volontaires de la troisième expédition, commandée par Cosenz, venaient d'arriver, et l'on nous dirigea par mer sur San-Stephano.

Là, pas de vivres. Le corps d'armée de Medici

qui nous précédait de quelques jours, avait épuisé les faibles ressources du pays; il ne restait littéralement rien, ou peu s'en faut. J'eus pourtant la chance, en cherchant bien, de trouver un morceau de biscuit de mer quelque peu avarié et deux tomates crues.

— Diavolo! me dit un Italien, vous n'êtes pas à plaindre, vous! Mais les Français savent toujours se tirer d'affaire. Nous ne sommes bons, nous autres, qu'à composer de la musique.

— Aussi montrez-vous Rossini avec orgueil aux étrangers. C'est quelque chose.

— Oui, mais vous pouvez montrer vos deux tomates.

Je lui en offris une en considération de Rossini; il l'accepta sans façon.

— Je souhaiterais, lui dis-je, qu'elle fût cuite pour être plus présentable.

— Moi aussi, répondit-il, et même qu'elle servît à assaisonner un macaroni.

— Saupoudré de parmesan?

— Cela va sans dire, et arrosé de vin blanc de Marsala. Si j'en parle, du reste, c'est qu'avec

du macaroni on peut se passer de pain... Mais vous avez là du biscuit bien dur. Est-ce que vous ne craignez pas de vous casser les dents ? Vous les avez fort belles, ce serait dommage.

— Eh bien ! prenez la moitié du danger pour vous.

— Volontiers ; il faut s'entr'aider. *Siamo fratelli.*

Nous partageâmes le biscuit ; après quoi mon Italien coupa en deux un cigare, le seul qu'il eût dans sa poche, et c'est ainsi que finit ce splendide festin. Voilà comment nous compensions ce qui manquait à notre menu, par beaucoup de philosophie et de bonne humeur.

La moitié de notre division continua le voyage par mer, et l'autre moitié, dont je faisais partie, prit la route de terre.

De San-Stephano à Patti, les vivres devinrent encore plus rares, et les tomates crues elles-mêmes passèrent à l'état de mythe. Heureusement nous pûmes nous refaire un peu à Patti, sans quoi nous allions léguer à l'histoire une nouvelle édition du radeau de la *Méduse*. C'était pendant

ce temps-là que les feuilles amies du gouvernement napolitain apprenaient à l'Europe que nous faisions des bombances perpétuelles et que nous scandalisions la Sicile du spectacle de nos orgies.

CHAPITRE V

Patti. — Une sentinelle perdue. — Fratello. — Le canon de Milazzo. — L'ambulance de Barcelona.— La main sanglante. — La blessure du général Cosenz. — Les buffleteries blanches. — Fusillade. — La grande route de Milazzo. — Morts et blessés.— Garibaldi et le mourant. — Les trois commères de Milazzo. — Combat dans les rues. — Une barricade. — Un coup de crosse. — Le gourbi.

Arrivés à Patti, des préoccupations autrement graves nous firent oublier toutes nos fatigues. Tout le monde sentait que de graves événements se préparaient; il y avait une odeur de poudre dans l'air, et la terre brûlait sous nos pieds.

Déjà des engagements d'avant-postes avaient

4.

eu lieu à Coriola; Medici s'était porté vers Milazzo. Les divers corps de l'armée avaient opéré leur jonction, et Garibaldi était arrivé de Palerme par mer. L'heure avait sonné d'un engagement décisif.

Notre commandant reçut l'ordre d'envoyer des patrouilles le long du rivage, et d'y placer des hommes en sentinelles perdues. Je fus un de ceux qui obtinrent ces postes d'honneur. Le mot d'ordre était *fratello*. Me voilà donc au bord de la mer, me promenant de long en large, la carabine au bras et l'oreille au guet. Je passai toute la nuit dans cette occupation assez monotone, n'entendant que le vent et le bruit des flots. Quand il fit grand jour, voyant que l'on ne venait pas me relever, je pensai qu'une faction de huit heures était bien suffisante et qu'on devait m'avoir oublié, à moins qu'on ne me crût avalé, comme le prophète Jonas, par un monstre marin. Je mis donc ma carabine en bandoulière et marchai à la découverte.

Après avoir parcouru une distance de cent mètres environ, j'aperçus tout à coup plusieurs volontaires de ma compagnie. Ils m'apprirent

qu'on avait tiré le canon au loin, pendant toute la nuit, ce que le bruit de la mer m'avait sans doute empêché d'entendre. Je leur demandai s'ils allaient en patrouille. Ils me répondirent qu'ils faisaient une patrouille de fantaisie, que la compagnie était encore à Patti, attendant l'ordre de marcher en avant; que c'était à périr d'ennui, et qu'en conséquence ils avaient pris leur volée, à l'insu de tout le monde, pour aller un peu voir ce qui se passait, et qu'ils me conseillaient d'en faire autant.

Au moment où ils achevaient de parler, nous entendîmes au loin quelque chose qui ressemblait à un roulement de tonnerre.

— C'est le canon ! s'écrièrent les volontaires, et ils partirent à toutes jambes dans la direction de Milazzo.

Je les suivis.

C'était le canon, en effet, mais beaucoup plus éloigné que notre oreille peu exercée ne l'avait cru d'abord. Nous marchâmes longtemps sans rien voir et sans rencontrer âme qui vive, sauf un paysan qui s'en allait tranquillement je ne sais où, et qui nous apprit qu'il y avait beaucoup de

chemises rouges à Falcona. Ma faction de nuit au bord de la mer m'avait épuisé, et je mourais littéralement de faim. Nous fîmes halte pendant une demi-heure au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un grand figuier, dont les fruits ne nous furent pas d'un mince secours. Un de mes camarades m'avait donné un morceau de pain; il ne m'en fallait pas davantage pour retrouver mes jambes de vingt ans.

Nous n'entendions plus le canon depuis longtemps. La campagne était déserte et silencieuse, mais, en approchant de Falcona, ce bruit lointain, semblable au roulement du tonnerre, se fit entendre de nouveau. Du reste, pas la moindre chemise rouge à Falcona, que les habitants avaient abandonné; il n'y avait personne dans ce village, que nous traversâmes sans nous y arrêter.

Nous nous dirigeâmes rapidement sur Barcelona. A l'entrée, nous vîmes des blessés que l'on transportait dans un grand bâtiment long, mais très-étroit, qui servait d'ambulance. Miss W..., dont j'ai déjà parlé, et qui avait fait la traversée de Gênes à Trapani sur le *Washington*, y était

installée en compagnie du docteur Ripari, et la bonne dame paraissait avoir complétement oublié pour le moment son éternel jeu d'échecs.

Là, nous pûmes enfin avoir des nouvelles de la bataille. On nous apprit que les Napolitains, délogés de leurs avant-postes, se repliaient sur Milazzo en faisant une résistance désespérée. Nos troupes, de leur côté, quoique composées en grande partie d'hommes qui voyaient le feu pour la première fois, montraient un élan incomparable. Mais, comme elles n'avaient pas encore la solidité et la discipline que peut seule donner une longue pratique de la guerre, et que chaque homme, dans son ardeur, voulait se précipiter le premier en avant, il y avait un peu de désordre.

Plusieurs corps de l'armée s'étaient mêlés ; un grand nombre de volontaires avaient perdu leurs compagnies et s'étaient groupés, sous le feu et au hasard de la bataille, en compagnies nouvelles. Ces renseignements nous étaient donnés au milieu d'un grand tumulte ; chacun parlait à la fois. Les noms de Garibaldi, de Medici, de Cosenz et du colonel Dunn étaient dans toutes les bouches.

Plusieurs de ceux qui nous parlaient avaient leurs habits déchirés et noirs de poudre. Il y en eut un qui voulut essuyer avec sa main son visage couvert de sueur, et y laissa une large empreinte de sang ; il avait reçu une blessure probablement sans s'en apercevoir.

D'autres soldats arrivèrent en ce moment, portant des blessés. Ils criaient : Vive Cosenz ! Ce général venait d'être atteint d'une balle morte au-dessous de l'oreille, et avait eu son cheval tué sous lui, à l'attaque d'une batterie de quatre canons. Un des soldats qui se trouvait à ses côtés pendant l'action nous apprit comment les choses s'étaient passées.

La batterie qu'il s'agissait de prendre vomissait un feu terrible de mitraille sur la division. Cosenz s'était porté en avant ; c'est alors que son cheval fut tué. Il se relève, se retourne, et voit que ses soldats hésitent et semblent faiblir. Il tire son sabre et court tout seul en avant ; quelques hommes le suivent pour le retenir en lui criant : « Général, vous allez vous faire tuer ! — Fichez-moi la paix ! dit Cosenz, il faut prendre la batterie. » Il fait quelques pas de plus, reçoit une

balle au cou, et tombe. Toute la division s'élance, traverse comme un ouragan les buissons et les haies de cactus, et se jette sur les canons, qui sont bientôt tournés contre les Napolitains.

Nous quittâmes aussitôt Barcelona, guidés par le bruit de la canonnade et de la fusillade, que l'on entendait très-distinctement. Quelques-uns des soldats qui avaient transporté les blessés revinrent avec nous. Le pays était couvert de figuiers d'Inde et de champs de joncs qui masquaient la vue. Parfois il nous fallait franchir de petits parapets en terre, construits par les Napolitains pour leurs premiers avant-postes, et d'où ils avaient été successivement délogés. De temps en temps, nous rencontrions des cadavres étendus au pied des parapets : c'étaient des Napolitains; je les reconnus à leurs buffleteries blanches qui se croisaient sur la poitrine. Après avoir franchi un de ces murs en terre, nous nous trouvâmes dans une grande vigne, bordée à l'autre extrémité de cactus épineux.

Plusieurs coups de feu partirent, et un de mes camarades eut sa carabine enlevée de ses mains par une balle; en même temps de légers flocons

de fumée blanche, qui s'élevèrent au-dessus des cactus nous révélèrent la situation de l'ennemi.

Nous répondîmes à cette fusillade au juger, à travers les buissons, car on ne voyait personne, et en nous jetant en tirailleurs dans la vigne. Les Napolitains faisaient feu de leur côté au hasard, cherchant à nous deviner au mouvement des feuilles ; mais comme la vigne était agitée par un vent assez fort, notre marche leur échappait, et nous pûmes ainsi arriver assez près de leur embuscade sans avoir été aperçus. Le plus difficile pourtant restait à faire : il fallait pénétrer dans cette haie très-épaisse et défendue par des épines aiguës et dures comme le fer. En ce moment arrivèrent d'un autre côté une vingtaine de Siciliens criant : *Avanti! avanti!* Ils se jetèrent dans les cactus, comme des sangliers. Les Napolitains firent une dernière décharge qui n'atteignit personne et s'enfuirent précipitamment en abandonnant leurs armes.

Je n'ai jamais compris comment ces diables incarnés pouvaient être ainsi à l'épreuve de ces terribles épines qui nous mettaient le corps et les pieds en sang.

Nous continuâmes d'avancer, entendant toujours la fusillade et le canon très-rapprochés, mais sans voir personne. Pendant quelque temps, nous suivîmes un petit chemin jonché de cadavres qui baignaient dans le sang. A gauche s'étendait un champ de joncs derrière lequel on entendait des voix d'hommes et des coups de fusil. Nous traversâmes le champ à la course, et au delà nous nous trouvâmes sur la grande route de Milazzo, que les nôtres venaient de déblayer sous le commandement de Garibaldi en personne. Tout le monde connaît les détails de cette brillante charge, dans laquelle notre illustre chef, enveloppé par les Napolitains, tua deux ennemis de sa propre main. Ce fait d'armes venait de s'accomplir quand nous arrivâmes sur la route. Il y avait là beaucoup de morts et de blessés que l'on s'occupait d'enlever.

Tout à coup il se fit un grand mouvement dans les groupes, il y eut comme une commotion électrique, et j'entendis crier de tous côtés avec des frémissements d'enthousiasme : « Vive Garibaldi! » Je me retournai et je vis le grand Italien au milieu de nous, à cheval avec quelques officiers;

je ne l'avais ni vu ni entendu venir; il se trouvait là comme une apparition. C'était bien le même homme, noble et simple, qui m'avait adressé la parole à bord du *Washington*, à Trapani, et dont l'aspect m'avait produit une si vive impression, quoique j'ignorasse alors qui il était. Il y avait toujours en lui, même sur le champ de bataille, quelque chose qui tenait du citoyen encore plus que du soldat; mais en ce moment ses yeux brillaient d'un éclat singulier, et sa figure avait une expression idéale, qui tenait sans doute à la conscience qu'il avait de la grandeur de sa mission.

Il s'était arrêté au milieu de la route et regardait autour de lui. Quelques volontaires s'étaient rangés respectueusement en faisant le salut militaire; d'autres coururent à lui et l'entourèrent, quelques-uns caressaient son cheval. Il nous dit avec un sourire : « Amis, victoire! » Une explosion de joie accueillit ces paroles, et les blessés eux-mêmes y prirent part. Un de ces derniers, presque un enfant, s'était redressé péniblement, et, appuyé sur le coude, il tendait l'autre bras vers Garibaldi! Un coup de sabre lui avait

emporté tout un côté de sa chemise rouge, en faisant une large entaille dans les chairs, d'où le sang coulait à flots sur sa poitrine nue. Il avait l'œil singulièrement ouvert et la pâleur de la mort sur le visage; en regardant Garibaldi, il ré pétait, le bras tendu : *Italia! Italia!* Le général, ému de pitié, mit pied à terre, courut vers cet enfant, dont le regard s'illumina de bonheur, et l'embrassa tendrement. Puis le laissant aux mains de deux volontaires qui se disposaient à l'emporter, il remonta à cheval et piqua des deux dans la direction de Milazzo.

De ce côté la lutte durait encore et semblait même reprendre avec plus de vigueur. Nous y courûmes; il y avait aux abords de la ville beaucoup de cadavres qui portaient l'uniforme des carabiniers génois; c'était le corps qui avait le plus souffert. En entrant à Milazzo, j'aperçus tout d'abord ce fut trois bonnes femmes groupées devant une porte entr'ouverte, et qui parlaient toutes trois à la fois avec beaucoup d'animation, sans paraître prendre garde aux balles qui sifflaient et ricochaient contre les murs.

— « Que diable faites-vous donc là? » leur

dis-je en italien; « vous allez vous faire tuer. »

La curiosité l'emportait chez elles sur la crainte car elles tremblaient de tous leurs membres. Cependant elles tinrent compte de mon conseil et rentrèrent après m'avoir indiqué une rue transversale qu'il fallait suivre pour arriver au centre de la ville.

J'étais seul, ne sachant ce qu'étaient devenus mes compagnons. Au bout de la rue, je vis des soldats passer en courant, et je m'élançai pour les rejoindre. Bientôt la fumée devint épaisse comme un brouillard; je butai contre un cadavre et tombai sur le nez. En me relevant je vis plusieurs jets de flammes briller dans l'obscurité, et, à la faveur de cette éclaircie je distinguai des buffleteries blanches à cinquante pas de moi: c'étaient les Napolitains. Je fis feu plusieurs fois; puis, la fumée s'étant un peu dissipée, il me fut possible de voir assez distinctement ce qui se passait sur la place. Elle était occupée en partie par des blouses rouges et grises et par quelques volontaires du bataillon Dunn qui allaient et venaient en tiraillant et en poussant des cris. Je courus les rejoindre.

Les Napolitains se retiraient en bon ordre le long d'une rue. Nous les poursuivîmes ; ils rompirent leurs rangs et s'espacèrent en tirailleurs pour répondre à notre feu, tout en continuant de battre en retraite. En ce moment, le canon commença à tonner de nouveau, et si près de nous qu'il faisait éclater les vitres des maisons.

Au bout de la rue, les Napolitains ayant reçu des renforts, firent volte-face. C'était à notre tour de rétrograder ; mais en revenant sur nos pas, nous trouvâmes une barricade improvisée par quelques chasseurs de la mort qui étaient accourus au bruit de la fusillade. En tout, nous étions au plus une vingtaine, mais derrière la barricade nous pouvions tenir tête aux Napolitains. Ils essayèrent plusieurs fois d'emporter notre retranchement à la baïonnette, et finirent par s'éloigner au pas de course.

Cependant le canon grondait toujours, et la fusillade reprenait avec beaucoup de vivacité, lorsqu'un nouveau régiment napolitain déboucha tout à coup sur la place. Nous n'eûmes que la peine de sauter de l'autre côté de la barricade en emportant nos blessés au nombre de trois ou

quatre, et sans attendre d'être attaqués, nous prîmes aussitôt l'offensive. En même temps le feu s'engageait des autres rues qui aboutissaient à la place, et ce fut pendant quelque temps un tapage de mousqueterie à en devenir sourd. Au bout d'un quart d'hure, les Napolitains, qui perdaient beaucoup de monde, parurent faiblir; alors une de nos blouses grises franchit la barricade en criant : *Avanti!* Nous le suivîmes, et ce mouvement fut imité sur tous les points. Les Napolitains, craignant d'être enveloppés, gagnèrent une rue voisine où ils tentèrent de se retrancher à leur tour, mais on ne leur en laissa pas le temps. Ils étaient poursuivis et chargés sans relâche au milieu d'une épaisse fumée qui remplissait la rue.

En ce moment, je reçus un coup dans les reins tellement violent qu'il me sembla que j'étais coupé en deux. Je tombai; deux de mes camarades me relevèrent aussitôt, et nous n'eûmes que le temps de nous élancer dans une maison dont la porte était entr'ouverte. Un groupe de Napolitains revenait sur nous en criant : « *A morte!* » Condamner la porte en dedans au

moyen d'une petite barre de bois qui sert de verrou dans le pays, et courir à la fenêtre pour repousser les assaillants, ce fut l'affaire d'un instant. Mais le siége ne fut pas long; les nôtres refoulèrent à leur tour les Napolitains, qui, cette fois, lâchèrent pied pour tout de bon.

En sortant de la maison nous vîmes une grosse carabine de munition à terre dans l'allée; c'était sa crosse, selon toute apparence, qui avait si rudement caressé mes reins. Quant au propriétaire de la carabine, que personne n'avait aperçu, il devait s'être échappé par le jardin, ou peut-être était-il caché dans la maison; nous avions autre chose à faire que de le chercher.

Le feu avait cessé partout; à peine entendait-on de loin en loin quelques détonations isolées. La ville était définitivement évacuée par les Napolitains, et l'on s'occupait d'enlever les blessés dans les rues pour les transporter à Barcelona. Nous sortîmes de Milazzo, mes camarades et moi; à peu de distance de la porte par où nous étions entrés, nous improvisâmes des gourbis avec des joncs et du feuillage. Excédé de fatigue, je m'étendis à terre et tombai

dans un profond sommeil d'où je fus bientôt tiré par une sensation assez désagréable, c'étaient le toit et les murs de mon gourbi qui dégringolaient sur ma tête. Je poussai un cri énergique; alors j'entendis une voix qui disait en italien : — Qu'est-ce que c'est? Il y a donc quelqu'un là-dessous?

— Parbleu! vous le voyez bien.

C'était un homme à cheval qui avait manqué de me passer sur le corps dans l'obscurité.

— Ah çà! reprit-il, que diable faites-vous là, mon ami?

— Et vous-même, qu'avez-vous à venir faire de la haute école par ici? Seriez-vous un écuyer du Cirque?

— Non, mais je cherche mon chemin.

— Eh bien! vous avez Milazzo devant vous, et l'armée campée dans la ville et tout autour. Quant aux Napolitains, je ne sais pas où ils sont. Bon voyage et bonne nuit!

Je n'eus pas la force de relever mon gourbi; je restai endormi sous les décombres, qui me servirent de couverture.

CHAPITRE VI

Le spécifique d'un ancien zouave. — Le tabac et la poudre à canon. — La brigade Medici. — Départ en charrette. — Le savon et les manchettes. — Les factionnaires de Gerso. — — Partie d'ânes. — Arrivée à Messine. — Deux volontaires abandonnés. — Quatre sous de macaroni. — L'hospitalité messinoise. — Un homme qui avait la tête dure. — La citadelle et la ville. — Alertes nocturnes. — La caisse mystérieuse.

Le lendemain j'étais tellement moulu qu'il me fut impossible de me lever. Grâce au coup de crosse reçu la veille dans les reins, je *jouissais* d'une des plus belles courbatures qu'il soit possibles d'imaginer; cependant je ne voulus pas me faire transporter à l'ambulance de Barcelona

qui devait être bien assez encombrée, et d'ailleurs ce n'était pas la peine de déranger cette excellente miss Wheit pour une simple contusion.

Un volontaire français, ancien zouave d'Afrique et qui ne se trouvait jamais embarrassé dans les circonstances les plus difficiles, visita mon dos qu'il déclara être du plus beau noir, et se mit à me frictionner énergiquement avec un monstrueux mélange de tabac et de poudre à canon. Cette opération me fit jeter les hauts cris, mais le zouave m'assura qu'il n'y avait rien d'aussi efficace que sa drogue et qu'elle était capable de rendre la vie à un mort.

Je le crus volontiers, mais c'était bien assez d'en avoir essayé une fois.

La brigade Medici partit dans la soirée pour Messine; nous étions cinq à six blessés, comme moi assez légèrement, qui ne pûmes la suivre. Quelques jours après, on nous installa sur des charrettes chargées de munitions et traînées par des bœufs au pas tranquille et lent. Nous avions l'air là-dessus de nos anciens rois fainéants. Pendant la marche, j'eus l'occasion de recon-

naître que ces malheureux rois avaient été un peu légèrement accusés de mollesse par les historiens, car il n'y a rien de moins voluptueux que d'aller en charrette. Nous étions horriblement cahotés, par des chemins bons tout au plus pour des chèvres; aussi à la fin de la seconde journée, nous fut-il absolument impossible d'aller plus loin.

Les charrettes continuèrent donc leur route sans nous.

Nous étions malgré cela pleins de gaieté et d'entrain. Ce qui ne contribuait pas peu à nous entretenir dans cet état, c'était la promesse qu'on nous avait faite de nous équiper à neuf une fois arrivés à Messine.

On m'excusera d'entrer dans des détails aussi vulgaires, mais la vie du soldat en campagne, si elle a son côté poétique, a bien aussi son côté matériel et terre à terre qui, au point de vue pratique, n'est pas sans importance. Je l'avoue donc en toute humilité, la perspective d'être bientôt équipés à neuf nous remplissait de joie, car nos vêtements étaient en loques, et par-dessus tout je savourais d'avance la volupté de mettre

enfin du linge blanc, volupté depuis trop longtemps inconnue. A Termini j'avais perdu mon petit bagage, et pour parer aux conséquences désastreuses de cet événement, j'avais deux ou trois fois lavé moi-même mon unique chemise aux clairs ruisseaux des champs siciliens. Je n'ose pas dire que je fusse tout à coup passé maître dans cet exercice, surtout avec les ressources incomplètes que je possédais, mais j'y faisais mon possible, et la bonne volonté tenait lieu de savon. La dernière nuit que nous passâmes à la belle étoile avant d'arriver à Messine, je me demandai quel pouvait être le plus grand bonheur de l'homme sur la terre, et je conclus que c'était de porter des manchettes en dentelle, comme M. de Buffon.

Après nous être un peu reposés, nous reprîmes notre marche. Au Gerso, distant de huit milles de Messine, on nous apprit que l'armée était entrée dans cette ville sans coup férir. Après avoir quitté Gerso, nous trouvâmes la route coupée par des factionnaires qui refusèrent de nous laisser passer, sous prétexte que nous n'avions pas de papiers. Il fallut prendre à travers

champs et descendre dans un ravin qui nous ramena sur la route, au delà du cordon des sentinelles. Un peu plus loin, une vaste écurie se présenta tout à point pour nous offrir un abri contre la chaleur et nous permettre de faire un peu la sieste.

Une si grande écurie devait, d'après les lois de la logique, contenir beaucoup de chevaux, et nous comptions en louer quelques-uns pour faire une entrée convenable à Messine.

Malheureusement elle ne contenait que des ânes ; mais il y en avait un si grand nombre, que je puis dire n'avoir jamais vu tant d'ânes concentrés sur un seul point. Cette découverte contraria un peu nos projets.

— Ah bah ! fit l'ancien zouave, le même qui m'avait si vigoureusement frictionné les reins, âne ou cheval, qu'importe ? On va bien à âne à Montmorency !

Cette réflexion éminemment philosophique fit cesser nos incertitudes. Ce fut alors au tour d'un gros bonhomme, propriétaire de l'écurie, à pousser des cris et à se lamenter d'une façon qui nous rappelait la douleur de Sancho lorsqu'il se

vit séparé de son grison. Il fut pourtant consolé bien vite quand on lui offrit deux taris, environ vingt sous, pour chacun de ses pensionnaires. Le marché fait, nous enfourchons bravement nos montures, escortés de trois ou quatre vigoureux gaillards qui ne cessaient de les exciter en les pinçant, et en leur tirant la queue avec des cris aigus. Les paysans qui voyaient des chemises rouges trotter ainsi sur des ânes, couraient au-devant de nous et se retournaient de temps en temps pour mieux nous regarder.

C'est ainsi que nous arrivâmes à Messine.

La division Medici y était entrée le matin même au milieu des vivats et des acclamations de la foule. Les fenêtres étaient pavoisées de drapeaux aux trois couleurs italiennes et de banderoles avec cette inscription : *Viva l'Italia! Viva Garibaldi!*

Il y avait trop d'animation dans cette ville pour que l'on prît garde à nous. Nous allâmes donc toujours de l'avant, sans nous arrêter, jusqu'à une grande place bordée d'oliviers et plantée, au milieu, de bouquets d'orangers et de citronniers du plus charmant aspect. Nous enfilâmes ensuite le Corso, et nous arrivâmes sur la piazza del Teatro,

où nous congédiâmes nos conducteurs avec leurs ânes.

Là il fallut nous séparer ; chacun tira de son côté, et je restai seul avec un de mes amis qui appartenait à la même compagnie que moi. Il s'agissait de retrouver cette fantastique compagnie que nous n'avions pas revue depuis Patti, et ce n'était pas chose facile dans une ville aussi bouleversée et encombrée que l'était Messine en ce moment. Notre premier soin fut donc d'aller à la découverte ; mais nous eûmes beau parcourir successivement les casernes et les couvents où étaient logées les troupes, personne ne put nous renseigner utilement. Enfin un officier nous apprit que cette introuvable compagnie devait être pour l'instant à Milazzo.

Juste retour des choses d'ici-bas ! nous l'avions abandonnée, et elle prenait ce jour-là sa revanche.

Avec tout cela, nous mourions de faim. La location des ânes avait épuisé toutes nos ressources, de sorte qu'en retournant nos poches et en additionnant nos fonds nous avions bien à nous deux quelque chose comme sept sous en monnaie du pays.

— Voilà ce que c'est, dit judicieusement mon ami, que de se passer des fantaisies de grand seigneur ! Qu'avions-nous besoin de monter à âne ?

Cependant il fallait prendre un parti. L'heure de la distribution des vivres dans les casernes était passée, et il n'y avait pas d'apparence qu'on eût laissé la nappe mise à notre intention.

Heureusement s'il y a à Paris les marchandes de pommes de terre frites qui sont la ressource du pauvre, on trouve dans les villes italiennes les marchandes de macaroni, dont l'industrie a été évidemment inspirée par la Providence. Nous entrâmes donc dans une petite boutique en plein vent, où se tenait une bonne femme assise à côté d'une chaudière qui paraissait plus grande que la boutique et dans laquelle bouillait le fameux mets national, assaisonné de tomates et de fromage.

— Oh ! s'écria mon ami, encore des tomates ! Je crois bien que nous n'avons pas mangé autre chose depuis Patti.

Cette exclamation parut scandaliser deux gamins messinois qui tendaient en ce moment leur écuelle à la marchande ; ils se poussèrent l'un l'autre du coude en se disant à demi-voix :

— *Francesi!*

— Bon, pensai-je, il paraît que dans l'opinion des gens de Messine, le caractère distinctif des Français est de ne pas aimer les tomates.

Moins riches que nos gamins, nous n'avions même pas d'écuelles; la marchande nous servit pour quatre sous de macaroni dans un cornet de papier; deux sous de pain complétèrent ce déjeuner modeste, et nous jugeâmes prudent de réserver le sou qui restait pour les dépenses imprévues.

Mais ce n'était pas tout: il y avait encore à se mettre en quête d'une salle à manger. La rue où nous étions aboutissait à la campagne, et l'on apercevait des arbres au loin. Un grand marronnier nous prêta son ombre épaisse, et, après avoir protégé notre déjeuner, protégea ensuite notre sommeil, car nous avions un tel besoin de repos que nous tombâmes endormis à la dernière bouchée.

Quand nous rouvrîmes les yeux, il faisait nuit, Messine illuminée resplendissait comme un vaste incendie, et toute sa population courait les rues comme en un jour de fête. Un nouveau problème

se posait devant nous : Où trouver à souper? où trouver un gîte?

— Il faut procéder par élimination, dit mon ami, afin d'arriver à une solution plus facilement. Commençons donc par écarter la question du souper.

— Soit; d'ailleurs quand on est lesté de deux sous de macaroni...

— C'est plus qu'il n'en faut. « L'homme vise à la force; il mange trop, » a dit Michelet dans un de ses livres. Mais il reste la question du coucher. Eh bien! entrons dans la première caserne venue, et ce sera bien le diable si nous ne trouvons pas un matelas, ou tout au moins une marche d'escalier pour reposer notre tête jusqu'à demain.

La sagesse parlait évidemment par la bouche de mon ami, mais nous avions compté sans la Providence, qui nous voulait du bien ce soir-là. Un bon bourgeois et sa femme étaient à prendre le frais devant leur porte ; nous leur demandâmes s'il y avait une caserne dans le voisinage; au lieu de nous répondre tout simplement, comme c'était leur droit: « Prenez la première rue à gauche,

puis la première à droite, etc., « ils s'informèrent de nos aventures et finirent par nous offrir une hospitalité cordiale. Nous eûmes donc, au moment où nous y songions le moins, le plaisir de nous asseoir devant une table couverte d'une nappe blanche, de boire du vin, et de nous étendre dans un véritable lit, toutes choses, qui étaient passées pour nous depuis longtemps à l'état de rêve fantastique.

La maison de ces braves gens était située tout près de la cathédrale, j'allai la visiter pendant que tout le monde dormait encore. Ce monument, bâti presque tout entier en marbre, est très-beau vu du dehors; à l'intérieur c'est une masure malpropre et repoussante, avec une espèce de voûte en bois peint, supportée par des colonnes également en bois, ce qui n'empêchait pas le sacristain qui me servait de cicérone de manifester son admiration à chaque pas. Le fait est qu'on y voyait partout des images de saints et de saintes devant lesquelles brûlaient des cierges et de l'encens.

Après m'avoir tout montré en détail, le sacristain me conduisit dans la sacristie, où il me

montra d'un air solennel un tableau éclairé par une grosse lampe qui brûlait continuellement.

— Voyez-vous ce tableau? me dit-il.

— Oui.

— Eh bien! il est là, en ex-voto, pour éterniser le souvenir d'un des plus grands miracles qui se soient accomplis à Messine.

Naturellement je fus curieux de connaître le miracle.

— Comment! fit le sacristain, vous n'en avez jamais entendu parler?

— Je l'aurai oublié, lui dis-je; ainsi faites comme si je ne le connaissais pas.

Mon homme me raconta alors comme quoi, pendant la révolution de 1848, un Messinois, renommé dans la ville pour sa piété, passait un jour sous la grande porte d'entrée de Messine, qui est en fer et d'une hauteur de 17 mètres, lorsque cette porte jugea à propos de sortir toute seule de ses gonds et de lui tomber sur la tête. — Que pensez-vous qu'il arriva?

— Le Messinois eut la tête cassée.

— Non, ce fut au contraire la porte qui se fendit.

— Eh bien! les Messinois peuvent se vanter d'avoir la tête dure.

— Quant à l'homme ainsi sauvé miraculeusement, il se retira dans un couvent, après avoir donné tous ses biens à l'Église, et voilà le tableau destiné à consacrer le souvenir du prodige.

Je regardai le sacristain pour voir s'il se moquait de moi. Il paraissait parfaitement convaincu et s'agenouilla devant le tableau; je le laissai à ses dévotions et sortis de l'église.

Dans la journée, nous fûmes incorporés dans une nouvelle compagnie, nos infortunes cessèrent, et nous reprîmes la vie régulière du soldat en garnison.

Messine présentait alors un curieux spectacle. La ville était au pouvoir de Garibaldi, mais la citadelle appartenait encore aux Napolitains. Cette citadelle, dont on connaît la force, pourrait en très-peu de temps convertir la ville en un monceau de cendres; aussi est-elle la terreur de Messine, qui se rappelle toujours le bombardement de 1848 et les affreuses tueries qui suivirent. Le *Descartes* était

alors dans le port, et la présence du drapeau français rassurait la population, mais cela n'empêchait pas qu'il n'y eût des alèrtes chaque nuit. En avant de la citadelle, du côté de la ville, s'étendaient d'immenses glacis, et au bas de ces glacis, sur un espace d'environ mille mètres, étaient posés de dix pas en dix pas des factionnaires napolitains, le sac au dos et l'arme au bras. Exactement en face de chaque factionnaire, se trouvait une sentinelle garibaldienne. Un intervalle d'une quinzaine de pas seulement les séparait. Le garibaldien, beaucoup moins raide dans sa tenue que l'autre, fumait tranquillement sa pipe, chantait ou s'occupait de faire de la propagande à son vis-à-vis, qui d'ordinaire gardait un profond silence.

Il y eut pourtant des désertions assez nombreuses.

Le soir, le cordon napolitain se resserrait jusqu'au sommet des glacis; les nôtres rétrogradaient vers la ville, et chacun s'épiait dans l'ombre, l'oreille au guet, le doigt sur la détente du fusil. Un bruit, un souffle, un rien, c'était assez pour faire

partir l'arme; d'autres détonations répondaient immédiatement à celle-là, et la fusillade s'engageait sur toute la ligne.

Au premier coup de feu toutes les fenêtres de la ville s'ouvraient précipitamment et s'illuminaient. C'était une mesure de précaution ordonnée par Garibaldi. Dans une ville ainsi éclairée il n'y avait pas de surprise possible et encore moins de désordre à craindre. Si par exemple une boutique eût été enfoncée, on eût vu tout de suite par qui, et de quoi il s'agissait, et sur cet article les garibaldiens ne plaisantaient pas.

Un soir, au plus fort d'une de ces alertes auxquelles, du reste, les gens raisonnables ne faisaient plus aucune attention, je me promenais avec deux autres volontaires dans une des petites rues qui avoisinaient la citadelle. Un bruit sourd nous fit tout à coup dresser l'oreille.

— C'est un canon qui roule dans la rue, dit un de mes compagnons.

— On dirait d'une charrette lourdement chargée, dit l'autre.

Quoi que ce pût être, à cette heure et dans ce quartier de la ville, il y avait là quelque chose

de suspect qu'il fallait éclaircir. Nous courons donc dans la direction du bruit, et nous ne tardons pas à voir un lourd camion qui se dirigeait vers la citadelle. A notre aspect, le conducteur fouette vivement son cheval et détale le plus vite possible, ayant à ses trousses trois grands gaillards décidés à le prendre mort ou vif. Se voyant serré de trop près, il plante là son équipage et s'enfuit lestement.

C'était tout ce que nous demandions. Le camion portait une grande caisse soigneusement ficelée, et dont les cordes furent vite coupées en quelques coups de sabre ; mais, dans la caisse, au lieu des engins de guerre que nous comptions y trouver, nous ne découvrîmes que des bouteilles de liqueurs à l'adresse du commandant napolitain. Ce bel exploit nous avait mis en nage, aussi fallait-il au moins profiter du butin. Le camion fut traîné au quartier, et les volontaires en corps burent à la santé du commandant de la citadelle.

Cette aventure se répandit dans Messine, et, comme les Italiens ne manquent pas d'imagination, elle fut bientôt brodée, commentée et amplifiée de mille façons.

On commença par raconter que nous avions découvert une machine infernale qui devait faire sauter la ville.

On dit ensuite que ce n'était pas une machine infernale, mais une caisse de liqueurs qui était tombée entre nos mains; seulement ces liqueurs étaient empoisonnées, et le charretier avait fait exprès de se faire prendre afin de jouer un mauvais tour aux volontaires.

A l'heure qu'il est, je suis sûr que beaucoup d'habitants de Messine croient encore à cette version, et qu'elle est passée à l'état de légende dans le peuple.

CHAPITRE VII

Les bonbons en plâtre et les couvents de Messine. — Le Faro. — Paul de Flotte. — La tribu des Béni-Croq'-Poules. — Les prouesses de Framboisy. — Un cheval pour quarante-cinq sous. — Une moustache perdue. — La légende de Dalila. — Bruit de débarquement. — Missori dans les Calabres. — Le *City of Aberdeen* et Garibaldi. — Paul de Flotte envoyé en reconnaissance dans le détroit. — Expédition périlleuse. — Les forts napolitains et la corvette. — L'art de faire du vin. — Garibaldi au camp. — Le canon de Reggio. — Le *Borbone*. — Débarquement en Calabre. — *Italia!*

Le temps s'écoulait assez doucement, dans un repos bien nécessaire après tant de fatigues. Nous faisions tous les jours l'exercice sur le champ de manœuvres, en face de la cathédrale; nous nous réunissions sur le quai, au café Grec, ren-

dez-vous des volontaires français ; c'était là qu'on venait apprendre et raconter les nouvelles, et, tout en prenant des glaces, nous apercevions très-distinctement de l'autre côté du détroit la ville de Reggio et les Calabres, en attendant l'heure du débarquement, qu'on annonçait tous les jours et qui n'arrivait jamais. Nous nous promenions vers minuit sous les balcons grillés des couvents, où les nonnes venaient respirer l'air frais, en nous jetant à travers les barreaux des bombons en plâtre, espièglerie qui les amusait beaucoup et provoquait des éclats de rire argentins semblables à des gazouillements d'oiseaux.

Cette vie de garnison ne tarda pas à m'ennuyer. On m'apprit un jour, au café Grec, que M. Paul de Flotte était au Faro où il s'occupait d'équiper un corsaire. Je n'ai pas besoin de dire ici ce que c'était que M. de Flotte, personne n'a représenté avec plus d'éclat que lui l'élément français dans la guerre de l'indépendance italienne et il n'y avait pas dans l'armée de nom plus aimé et plus honoré que le sien.

Je courus demander mon congé, je me procurai des lettres de recommandation et je partis

pour le Faro. La route de Messine au Faro est des plus pittoresques; à gauche, elle est bordée de vignes; à droite, elle longe la mer, et l'œil aperçoit au delà du détroit les montagnes escarpées de la Calabre, dont les sommets se confondent avec les nuages.

Paul de Flotte demeurait au Faro chez son ami M. Bordonne, officier d'artillerie. Je sonnai chez lui; il m'ouvrit sa porte lui-même, et je vis une belle tête, de l'aspect le plus noble et le plus imposant. Paul de Flotte avait une grande barbe blanche qui lui tombait jusqu'au milieu de la poitrine, et sa tête chauve était couverte d'une sorte de coiffure blanche qui donnait à sa physionomie quelque chose de bizarre et de sévère à la fois. C'était un des hommes que Garibaldi aimait le plus pour son caractère et ses talents.

Il m'accueillit avec une bonté tout à fait paternelle et me dit que le dictateur n'avait pas approuvé l'idée d'armer un corsaire; qu'il y avait donc renoncé pour former une compagnie française placée immédiatement sous ses ordres et dans laquelle je pouvais entrer si le cœur m'en disait. Du reste, ajouta-t-il, vous n'y perdrez rien, car

nous aurons plus d'une chaude affaire avant peu.

Cette compagnie, qui prit plus tard le nom de Compagnie de Flotte, après la mort de notre illustre compatriote, s'appelait alors la compagnie des *Beni-Croq'-Poules* : elle s'était ainsi baptisée elle-même par une fantaisie assez pittoresque, sur la proposition d'un ancien zouave qui en faisait partie. On l'avait casernée provisoirement dans une petite auberge du Faro, bien assez grande néanmoins pour la loger, car elle ne se composait encore que de quinze hommes. Je fis le seizième.

Les cadres des Beni-Croq'-Poules ne tardèrent pas à se remplir ; en attendant, si ceux-ci n'étaient pas nombreux, ils compensaient avantageusement la quantité par la qualité. C'étaient pour la plupart d'anciens soldats d'Afrique, d'une bravoure incomparable, et professant une admiration passionnée pour leur chef, qu'ils auraient suivi au bout du monde. Quant à l'industrie, à l'esprit d'aventure, à la ruse, au savoir-faire, il n'en faut pas parler. Un zouave, ce mot dit tout sous ce rapport. Il faudrait les nommer tous et raconter leurs exploits, mais ce serait trop long. Le plus

fort, le plus étonnant, *primus inter pares*, c'é-
un certain Framboisy, ainsi surnommé, je n'ai jamais su pourquoi. Framboisy aurait rendu des points à un Indien peau-rouge des prairies d'Amérique. Quand il y avait gala au quartier, lorsqu'il s'agissait de célébrer quelque anniversaire ou de fêter des camarades, nous vidions nos poches entre les mains de Framboisy, qui, par un vote spontané et unanime de confiance, était promu aux fonctions de maître d'hôtel. Framboisy se mettait aussitôt en campagne, et lorsqu'on lui avait donné de quoi acheter un œuf, il ne manquait jamais de rapporter un bœuf.

Tout ce que promettait Framboisy, il le tenait scrupuleusement, et nous étions tellement convaincus qu'il n'y avait rien pour lui d'impossible, que s'il se fût engagé à rapporter un morceau de la lune en guise de fromage, nous aurions pleinement compté là-dessus pour notre dessert.

Je ne me rappelle qu'une seule circonstance où l'on vit Framboisy rester au-dessous de lui-même.

C'était un matin à déjeuner; j'exprimai le vœu d'avoir un cheval de promenade.

— Eh bien ! me dit Framboisy, qu'est-ce qui t'empêche d'en acheter un ?

— Ce qui m'empêche, c'est que je n'ai pas d'argent.

— Allons donc ! de l'argent, on en a toujours. Fouille un peu dans ta poche pour voir.

Je retournai toutes mes poches ; elles ne contenaient que quarante-cinq sous.

— Mais c'est une fortune, s'écria Framboisy. Donne-moi tes quarante-cinq sous, et je me fais fort de t'amener ce soir un cheval. Il y aura de trop, mais avec l'excédant, tu me payeras le café.

Après le déjeuner, Framboisy prit l'argent et partit pour Messine. Personne ne doutait qu'il ne se tirât avec succès de cette entreprise, et j'avoue que, pour ma part, je n'en doutais pas plus que les autres. Nous l'avions vu déjà accomplir tant de tours de force non moins difficiles.

Cependant Framboisy revint le soir, triste, l'oreille basse, et sans le moindre cheval. Ce coup de commerce avait raté. Il me rendit mes quarante-cinq sous, sans entrer dans aucune explication.

— Je commence à baisser, je tourne à la ganache, dit-il d'un ton convaincu.

On essaya de le consoler, mais Framboisy, semblable à Rachel, ne voulut pas de consolations.

Les sages ont bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul, et que la Roche Tarpéienne est voisine du Capitole. Framboisy sentait que son étoile l'avait abandonné.

Peu de temps après l'affaire du cheval, il lui arriva une aventure encore plus triste.

Une nuit, pendant qu'il dormait, une main ennemie, et qui resta toujours inconnue, lui coupa tout un côté de la moustache.

L'auteur de cet attentat s'était-il inspiré de la légende biblique de Dalila, et croyait-il que la puissance de Framboisy résidait dans sa moustache ? A cet égard, toutes les suppositions sont permises.

Quoi qu'il en soit, Framboisy se jugea déshonoré. Après de vaines tentatives pour découvrir le barbier improvisé et perfide qui l'avait ainsi accommodé, au mépris du droit des gens, il quitta

la compagnie des Beni-Croqs'-Poules, et nous n'en entendîmes plus parler.

Cependant les bruits d'un prochain débarquement prenaient chaque jour plus de consistance. Un camp avait été formé au Faro, et l'on élevait des batteries sur la côte. Nous avions souvent des alertes, nous passions des nuits et quelquefois des journées entières couchés sur le rivage, à observer les vaisseaux napolitains qui croisaient dans le détroit sous le canon des forts d'Altefimare et de Torre-Cavallo. De l'autre côté du détroit apparaissait, au pied des montagnes, Reggio, dont les maisons et les églises se confondaient avec la mer, et plus haut les forts où flottait encore le drapeau bourbonien. Ce spectacle surexcitait notre ardeur, et nous attendions avec impatience le moment de nous élancer sur la terre ferme.

Il y eut bientôt une tentative de débarquement, mais, autant que pouvaient le comprendre ceux qui n'étaient pas dans la pensée intime des chefs, ce ne devait être encore qu'un débarquement partiel. Garibaldi, qui était arrivé au Faro à bord du *City of Aberdeen*, voulait, assure-t-on,

jeter dans les Calabres Missori, un de ses meilleurs officiers, avec une centaine d'hommes, pour agiter et préparer la population de ces contrées sauvages.

On partit donc une nuit, sur plusieurs barques, au milieu d'une profonde obscurité. Mais il y eut des contre-temps, des retards, des mesures mal prises et les barques s'égarèrent. Le fort d'Altefimare fit feu sur nous; il fallut revenir au point de départ. M. de Flotte se rendit aussitôt à bord de l'*Aberdeen* pour rendre compte à Garibaldi de ce qui s'était passé.

L'*Aberdeen* était éclairé en plein par la lumière du phare, car il faisait encore nuit noire. Garibaldi, debout sur le couronnement, se tenait d'une main à un cordage; ses yeux étaient fixés sur la mer dans la direction des Calabres, comme s'il eût cherché à deviner à travers la nuit et le bruit du vent ce qui se passait sur le continent. L'arrivée de de Flotte l'arracha à sa méditation. Garibaldi avait pour lui une amitié passionnée qui s'expliquait par les points de ressemblance de ces deux natures également généreuses et héroïques. Dans un entretien très-court, Garibaldi lui

ordonna de prendre quelques hommes de sa compagnie pour aller faire une reconnaissance dans le détroit.

— Mes hommes sont tous Français, répondit de Flotte, et je vous remercie vivement de les avoir choisis pour cette mission délicate.

De Flotte vint nous annoncer cette nouvelle qui nous transporta de joie. Naturellement tous les Beni-Croq'-Poules voulaient être de la partie ; mais comme il n'en fallait que huit, on dut tirer au sort. J'eus le bonheur de porter un des premiers numéros. Parmi les autres qui eurent la même chance que moi, je me rappelle Paugam, Merville, Pérode, Fichet, Casel, Lefebvre et Maisonneuve. Le commandant nous adjoignit six Anglais, en tout quatorze hommes, plus dix Siciliens en qualité de rameurs.

On était toujours sans nouvelles de Missori qui avait fait partie de la première expédition du matin, et qui débarquait peut-être en ce moment sur la terre ferme.

Nous partîmes bien armés, et au milieu du plus profond silence, dans une grande chaloupe. Paugam était assis à l'avant et de Flotte se tenait

debout à la barre; Lefebvre et moi, nous avions l'honneur d'être assis à côté de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Il commençait à peine à faire jour, lorsqu'en approchant de la côte nous distinguâmes au pied des forts deux grandes masses noires qui nous parurent être des vapeurs. Telle fut du moins notre appréciation à tous, autant qu'il était possible d'en juger à l'œil nu, car la longue vue de de Flotte avait été enlevée par un coup de mer.

— Eh bien! après? dit de Flotte. Est-ce que nous allons retourner en arrière, sous les yeux de toute l'armée, parce que nous *croyons* avoir vu des vapeurs? En avant! rameurs, nagez vers le fort!

Ces braves gens, il faut leur rendre justice, n'étaient pas du tout à leur affaire; ils devinrent fort pâles en entendant ce commandement et se mirent à invoquer la madone à demi-voix.

De Flotte avait repris sa place à la barre et se tenait debout de toute sa hauteur. Le jour était venu sur ces entrefaites, et nous reconnûmes notre erreur, c'est-à-dire qu'au lieu de deux vapeurs il n'y en avait qu'un seul, ce qui était déjà

bien suffisant. Pour que la danse fût complète, les sentinelles napolitaines avaient déjà donné l'alarme, et nous voyions des soldats accourir précipitamment et s'embusquer le long de la côte. Il y avait sur le rivage une femme de pêcheur qui retirait des filets; à notre approche, elle abandonna précipitamment ses engins pour s'enfuir. Paugam, qui se trouvait en veine de galanterie, se leva et la salua avec beaucoup de grâce, en lui envoyant un baiser, ce qui vexa les soldats napolitains au point qu'ils nous envoyèrent en échange quelques coups de fusil dont les balles restèrent en route.

— Ah çà! dit Paugam, est-ce que par hasard ils ont pris le baiser pour eux?

Ces coups de feu semblèrent réveiller le vapeur, qui était une corvette de vingt canons. Elle se mit en mouvement et sembla prendre d'abord une direction contraire à la nôtre; puis, changeant de route, elle vint se placer derrière nous comme pour nous couper la retraite. Cependant ses sabords restaient fermés.

— Nagez toujours, dit de Flotte.

Le canot touche le rivage ; un profond silence

régnait parmi nous, chacun sentait que nous étions au moment critique. En effet, un nuage de fumée sortit d'une embrasure du fort de Torre-Cavallo, et un boulet passa en sifflant au-dessus de nos têtes; en même temps une fusillade très-vive éclata du côté de la terre. Deux des nôtres, Fichet et un Anglais, tombèrent grièvement blessés.

— Feu! cria de Flotte.

Je ne fais nulle difficulté d'avouer que le cœur me battait un peu fort dans ce moment; le fait est que la situation avait de quoi satisfaire les plus difficiles en fait de danger; en face de nous les forts qui nous canonnaient et les Napolitains qui nous fusillaient, et derrière la corvette attendant le moment de fondre sur sa proie. Il est certain que si nous avions eu affaire à des chasseurs de Vincennes ou à des bersaglieri, pas un de nous n'en serait revenu; heureusement les Napolitains avaient de mauvaises armes dont ils se servaient assez mal. Je me retournai instinctivement pour regarder notre commandant. Il était toujours debout à la barre, impassible et la tête couverte de cette espèce de coiffe blanche qui

fixait l'œil comme une cible. Son regard ne quittait pas la terre, qu'il examinait attentivement.

Il donna l'ordre de longer la côte en rangeant les forts au plus près pour éviter leur artillerie, et cette manœuvre eut un plein succès. Les forts, voyant que leurs boulets passaient au-dessus de nos têtes, cessèrent le feu. Les tirailleurs napolitains couraient comme des fous sur le rivage, avec de grands cris, mais en se tenant toujours à distance. Quant à nos pauvres diables de rameurs, ils étaient vraiment dans un état à faire pitié; le fait est que leur situation offrait tous les inconvénients possibles; ils étaient autant que nous exposés aux balles; mais, se trouvant sans armes, ils n'étaient pas comme nous soutenus par l'excitation du combat.

Après avoir côtoyé la terre et fait son observation tout à son aise de Flotte fit virer de bord pour retourner en Sicile, et les rameurs n'eurent pas besoin qu'on répétât cet ordre. Nous fûmes bientôt hors de la portée de la mousqueterie; quant aux forts, ils nous firent leurs adieux par quelques coups de canon bien sentis, mais pourtant sans effet, à cause de la distance,

et aussi parce qu'il n'était pas trop facile d'atteindre notre embarcation, qui dansait sur les vagues comme une coquille de noix.

Restait la corvette.

Elle était toujours au repos, nous présentant le travers. Tout à coup Casel s'écria :

— Attention! voilà le vapeur qui démasque sa batterie !

Nous vîmes en effet un des sabords s'ouvrir et une pièce de canon mettre le nez au dehors. Un petit nuage de fumée jaillit aussitôt des flancs de la corvette, et un boulet vint en ricochant s'enfoncer dans la mer à quelques mètres de nous. Tout le monde pensait que c'était le prélude d'une bordée générale, et, comme je le sus plus tard, de Flotte était décidé en ce cas à piquer droit sur la corvette pour tenter l'abordage ; mais, à notre grand étonnement, le navire nous laissa le champ libre, en se contentant de suivre de loin nos mouvements.

L'idée de de Flotte n'était pas au fond aussi désespérée qu'elle pouvait le paraître, car les Beni-Croq'-Poules qui, de la côte de Sicile, voyaient notre situation, incapables de se contenir

plus longtemps, avaient envoyé au diable ceux qui voulaient les retenir à terre, s'étaient élancés dans des canots et venaient à force de rames à notre secours.

Quand nous débarquâmes au Faro, nos deux blessés furent portés à l'ambulance au milieu des acclamations de l'armée, et de Flotte alla à bord de l'*Aberdeen* rendre compte de sa mission à Garibaldi, qui, plein d'émotion, l'embrassa les larmes aux yeux, en lui reprochant doucement d'avoir fait plus que son devoir.

Cette expédition fut célébrée par un superbe festin offert aux compagnies anglaise et française.

La compagnie française répondit à cette politesse par un autre festin non moins superbe offert à la compagnie anglaise, et dans lequel Framboisy, qui était encore des nôtres, se surpassa. Comme le vin était fort rare, il trouva le moyen d'en fabriquer une centaine de bouteilles en quelques heures, au moyen de trente livres de raisin acheté au marché. Non content de ce tour de force, Framboisy chanta au dessert une chanson de sa composition comme le vin, en l'honneur des

Beni-Croq'-Poules, et qui, je dois le dire, ne péchait point par excès de modestie.

La compagnie anglaise nous traita à son tour; mais on voyait bien, malgré leur bonne volonté, que les Anglais n'avaient point un maître d'hôtel de la force de Framboisy.

Nous apprîmes bientôt que Missori était débarqué sur le continent. Déguisés en Calabrais, lui et ses hommes, ils parcouraient le pays, faisant de la propagande et préparant l'invasion. Parfois ils étaient découverts et poursuivis dans les montagnes par les royaux; une nuit nous entendîmes la fusillade et le canon, et nous vîmes briller des feux au-dessus de Scylla.

Cependant on nous répétait à chaque instant de nous tenir prêts pour le débarquement. Tous les soirs, ou peu s'en faut, nos vapeurs chauffaient, nos embarcations évoluaient dans le détroit, et les troupes se massaient sur le rivage. C'était alors un spectacle amusant de voir les croiseurs napolitains échanger entre eux signaux sur signaux et s'apprêter à nous barrer le passage. Puis toute cette agitation cessait; nos vapeurs

éteignaient leurs feux, et nous bivouaquions tranquillement sur la plage.

Garibaldi venait tous les matins nous visiter, causant amicalement avec les soldats, et communiquant à tous le feu de son enthousiasme. Habituellement, après cette promenade au camp, i s'asseyait au bord de la mer, sur une vieille chaise de paille boiteuse que l'on conserve aujourd'hui au Pharo comme une relique. Il restait là quelquefois une heure, plongé dans une profonde méditation et regardant la côte de Calabre, d'où il attendait peut-être un signal de Missori. Son état-major se tenait immobile à quelque distance, dans un silence respectueux. Un jour se passa pourtant sans qu'il nous fît sa visite accoutumée ; le lendemain et les jours suivants nous ne le vîmes pas davantage, et l'on devine quelle fut notre inquiétude. Les uns le croyaient malade, les autres disaient qu'il était allé à Palerme. Au plus fort de cette anxiété, on apprit tout à coup qu'il avait débarqué en Calabre, et que pour fêter sa bienvenue il avait pris Reggio.

Le canon avait en effet tonné de ce côté pendant toute la journée.

Ce fut de Flotte qui vint nous annoncer lui-même cette bonne nouvelle. Nous comprîmes alors le plan de Garibaldi : il avait voulu ménager ses forces par des débarquements partiels, diviser les royaux, lasser et décourager leur surveillance par des démonstrations quotidiennes qui restaient sans effet.

Mais, cette fois, il n'y avait plus de retard possible.

Le soir même, notre petite flottille prit la mer dans un profond silence. Elle rasa quelque temps la côte de Sicile, puis tout à coup gagna le large.

Les croiseurs napolitains, habitués à nos manœuvres de chaque nuit, qui n'amenaient jamais aucun résultat, s'étaient rarement montrés plus tranquilles et plus confiants que ce soir-là ; mais lorsqu'ils virent que cette promenade maritime pouvait nous mener loin, ils commencèrent à prendre la chose au sérieux, et se mirent à chauffer et à virer leurs ancres, car ils étaient encore au mouillage.

De notre côté, nous ne perdions pas de temps ; nos rameurs nageaient avec la plus grande énergie, et bientôt nous fûmes au milieu du

détroit. Nous étions obligés de doubler la pointe de Scylla pour éviter les forts de Torre-Cavallo et d'Altefimare qui n'auraient pas eu beaucoup de peine à nous couler. Le fort de Scylla seul nous envoya quelques boulets, mais hors de portée, politesse à laquelle nous jugeâmes inutile de répondre, d'abord pour ne pas brûler notre poudre aux moineaux, et ensuite parce que ce n'était pas le moment de s'amuser à des bagatelles. Entre Scylla et Bagnara s'étend une plage favorable pour le débarquement. C'est là que nous accostâmes. Les carabiniers génois et les bersaglieri descendirent à terre les premiers, sous le commandement du général Cosenz. Ce fut ensuite le tour des Beni-Croq-'Poules et de la compagnie anglaise, réunis sous les ordres de de Flotte.

Il était temps; la frégate napolitaine *Borbone* arrivait sur nous à toute vapeur. Ce qui restait de volontaires s'élança aussitôt à terre. Quelques barques qui étaient déjà reparties pour la Sicile, purent se sauver; mais les autres furent impitoyablement coulées par les croiseurs, et leurs équipages faits prisonniers.

Le *Borbone* remit en liberté les simples matelots; les officiers moins heureux, furent envoyés à la citadelle de Messine.

Contre notre attente, il n'y avait pas un seul soldat sur la côte pour s'opposer au débarquement. Enfin nous foulions cette terre italienne que nous appelions si ardemment de tous nos vœux pendant les longues journées d'ennui passées au Faro. Nous poussâmes un cri de joie et d'enthousiasme : *Italia! Italia!*

CHAPITRE VIII

En calabre. — Le petit tambour napolitain. — Premier engagagement. — Deux Beni-Croq-'Poules. — Le Suisse. — Marche dans la montagne. — L'espion. — Solano. — Attaque des Napolitains. — Embuscade dans les maïs. — La mort de de Flotte. — L'église de Solano.

Nous avions donc le pied dans les Calabres, et l'ennemi ne se montrait pas encore. De faux rapports l'avaient sans doute induit en erreur sur le lieu de notre débarquement, mais il ne pouvait tarder à paraître. Il fallait se hâter de mettre le temps à profit.

Les carabiniers génois prirent position sur les hauteurs et nous travaillâmes à élever de petites

fortifications en terre ou en pierre sur la route de Bagnara à Scylla, car c'était naturellement de ce côté que devait venir l'attaque.

Pendant que nous étions tout à ce travail, une touffe de buissons à droite de la route s'entr'ouvrit tout à coup et donna passage à un petit bonhomme en uniforme napolitain qui portait un tambour sur son dos. Il leva ses bras au ciel, avec une baguette dans chaque main, et courut à nous en criant : Vive Garibaldi ! On l'interrogea ; il nous apprit que les Napolitains arrivaient, qu'il était tambour chez eux, mais qu'il les détestait parce que son père avait été tué par les sbires, qu'en conséquence, ayant connu le débarquement des chemises rouges, il avait pris sa course à travers la montagne pour venir nous rejoindre.

Là-dessus, il posa son tambour à terre, ôta son uniforme, le jeta dans le fossé et resta en manches de chemise.

C'était un garçon d'une quinzaine d'années, à la mine éveillée, et qui était né, nous dit-il, dans les Abruzzes.

Comme il finissait de donner ces explications,

les Napolitains débouchèrent à un tournant de la route où se trouvait un pont assez grossièrement construit.

— En avant, mes enfants, dit de Flotte; ménagez la poudre et chargez à la baïonnette !

Les Napolitains ouvrirent le feu à l'instant; mais sans y répondre nous quittâmes nos retranchements et courûmes sur eux, en profitant pour nous abriter des inégalités de terrain.

Le petit tambour lançait son képi en l'air et criait : *Avanti! avanti!* en battant la charge comme un enragé.

Nous voyant avancer constamment les Napolitains cédaient le terrain, ce qui fit soupçonner qu'on cherchait à nous tendre un piége pour nous prendre entre deux feux. De Flotte envoya donc quelques hommes en reconnaissance. Ils revinrent au bout d'un quart d'heure, annonçant que les hauteurs étaient partout occupées par nos gens, et que nous n'avions pas à craindre d'être coupés du reste de l'armée. Sur ce rapport, de Flotte, voyant qu'il était impossible d'atteindre l'ennemi à la baïonnette, donna l'ordre de répondre à son feu.

A partir de ce moment, l'affaire fut des plus chaudes, et je ne crois pas avoir jamais entendu siffler les balles avec tant d'ensemble, même à Milazzo. Nous avions en effet devant nous les Suisses, qui sont de bonnes troupes. Deux Beni-Croq'-Poules, J... et R..., se distinguaient entre tous par la précision et la rapidité de leur tir. Ils rampaient comme des serpents, profitant d'une pierre, d'un trou, d'une racine d'arbre pour se dérober aux coups de l'ennemi. Je fus témoin d'une espèce de combat singulier qui eut lieu entre R... et un Suisse très-bon tireur, car il avait déjà blessé deux des nôtres.

Embusqués l'un et l'autre derrière des tas de cailloux, ils s'observèrent mutuellement pendant une demi-minute, l'arme à l'épaule, jusqu'au moment où le Suisse se hasarda à lever un peu la tête. Le malheureux fut à l'instant foudroyé et tomba roide mort, atteint d'une balle à la tempe.

Notre petit tambour, qui n'avait eu jusque-là d'autre arme que sa peau d'âne, s'empara aussitôt de la carabine du Suisse et de ses cartouches.

Je vois encore de Flotte, au milieu de cette grêle de balles, debout sur le chemin et dédaignant de prendre les plus vulgaires précautions que commandait la prudence. Comme il était très myope, il tenait un binocle à la main, qu'il portait de temps en temps à ses yeux pour observer les mouvements des Napolitains.

Il y eut un moment où plusieurs de ses soldats l'entourèrent en lui disant :

— Mais, commandant, vous allez vous faire tuer !

— Ne craignez rien, mes enfants, répondit-il, j'en ai vu bien d'autres, et ce serait bien le diable si j'allais recevoir aujourd'hui ma première blessure !

Hélas ! qui nous eût dit que, quelques heures plus tard, ce grand cœur aurait cessé de battre.

Cependant les Napolitains pliaient toujours, et nous allions pour en finir courir sur eux à la baïonnette quand l'ordre arriva, de la part du général Cosenz, de cesser le feu et de retourner vers Scylla.

Nous revînmes donc sur nos pas. Personne, excepté notre commandant, ne savait où nous al-

lions. Le temps était lourd et à l'orage. Nous prîmes un chemin étroit et tortueux dans la montagne, qui montait en serpentant entre des hauteurs à pic et un profond ravin. Pendant les trois heures que dura cette pénible marche, on fit halte deux ou trois fois, car nous étions harassés après une nuit sans sommeil et le combat de la matinée. Une maison se présenta où l'on nous apprit que nous approchions de Solano.

Un quart de lieue plus loin, nous rencontrâmes un Calabrais qui nous dit que les Napolitains avaient quitté Solano depuis la veille. Comme on le sut plus tard, cet homme était un espion envoyé tout exprès pour nous faire un faux rapport.

Nous arrivons donc à Solano, un pauvre village avec des maisons recouvertes en chaume ; la plupart étaient abandonnées. Nous étions épuisés de fatigue et de faim ; notre premier soin fut de chercher les deux choses dont le besoin se faisait le plus vivement sentir : des vivres et de la paille pour nous coucher.

s.Quant aux vivres, il fut à peu près impossible che:en trouver, les Napolitains avaient tout pris

ou peu s'en faut. Mais pour la paille, c'était autre chose, il y en avait en abondance. Pendant que nous cherchions à nous arranger du mieux possible, de Flotte et Paugam, commandant en second de la compagnie, faisaient une reconnaissance exacte des lieux et établissaient des avant-postes. Ces mesures de précautions à peine prises, on entendit des cris aigus et une vive fusillade : c'étaient les Napolitains qui nous attaquaient.

Il est impossible d'imaginer une plus mauvaise position stratégique que ce malheureux village de Solano. Que l'on se figure un trou entouré de collines hérissées de bois et de champs de maïs : c'était sous ce couvert que l'ennemi s'était embusqué.

Au bruit de la fusillade, nous sautâmes sur nos armes. De Flotte parut le premier dehors, à moitié vêtu, son sabre sous le bras. Il posta ses soldats dans les maisons du village avec l'ordre de se replier au dermier moment sur la place de l'Église, où le général Cosenz avait concentré le reste de ses forces.

Quant à moi, je fus envoyé avec un volontaire

niçois en reconnaissance dans les champs de maïs où une douzaine de bersaglieri vinrent bientôt nous rejoindre.

L'action était vivement engagée de tous les côtés, car les Napolitains avaient poussé du premier élan jusqu'au village, où ils étaient reçus par un feu des mieux nourris. Ils cherchaient surtout à s'emparer de la place, mais tous leurs efforts venaient se briser contre une résistance acharnée ; en même temps un feu terrible qui partait de toutes les maisons arrêtait leur mouvement offensif.

Pendant que cette tempête éclatait sur Solano, les éclaireurs, dont je faisais partie, s'étaient glissés dans les maïs et inquiétaient beaucoup les Napolitains, qui les entendaient sans les voir, et ne pouvant juger ni de leur nombre ni de leur position, tiraient au hasard dans l'épaisseur du champ. Dispersés sur tous les points et invisibles, la plupart de nos coups portaient, tandis que le feu de l'ennemi ne nous faisait pas grand mal.

Généralement il tirait trop haut, car nous avancions en rampant sur le ventre, et la charge

passait en sifflant à quelques pieds au-dessus de nous. Plusieurs fois des feuilles et des tiges coupées par les balles retombèrent sur ma tête. Ces bons Napolitains se laissaient tromper naïvement par les ruses les plus vulgaires; par exemple, ils ne manquaient jamais de prendre pour un homme une tige de maïs coiffée d'un képi et tiraient dessus avec acharnement, pendant que le propriétaire du képi, posté un peu plus loin, faisait feu tranquillement et posément comme à l'exercice.

Tenus ainsi en respect et craignant sans doute d'être pris entre deux feux, les Napolitains n'osaient pas avancer vers le village, où pourtant un peu de renfort n'eût pas été de trop, car les nôtres avaient l'avantage. Au bout de deux heures de lutte, nous entendîmes battre la charge sur la grande route; c'étaient nos gens qui avaient chassé l'ennemi de Solano et le repoussaient à la baïonnette. Nous quittâmes alors nos embuscades pour rejoindre la compagnie.

En arrivant sur la place de l'Église, je vis des groupes immobiles et silencieux; la consternation était sur tous les visages. Il y avait des Beni-

Croq'-Poules qui pleuraient. Que s'était-il donc passé? Un volontaire français, Fischet, tout boulversé me dit à demi-voix :

— Notre commandant est mort !

— De Flotte ! m'écriai-je.

— Il vient d'être tué, reprit Fischet en se détournant pour essuyer une larme.

Je restai pétrifié.

— Venez, me dit Fischet.

Nous fendîmes les groupes, en nous dirigeant vers l'église. C'est là que le corps de notre ancien commandant était étendu sur une botte de paille, entouré de quelques volontaires qui montaient la garde, la crosse en l'air. On nous laissa approcher, et je pus le voir. Un côté de son visage, sa grande barbe blanche et sa chemise étaient couverts de sang ; sa figure avait toujours cette expression de douceur et de force qui frappait ceux qui le voyaient pour la première fois.

Je restai quelque temps dans une morne douleur, à regarder l'enveloppe mortelle d'une si belle âme, et je me rappelais avec une amère tristesse ce mot qu'il nous avait dit quelques

heures avant sa mort, quand nous lui reprochions de trop s'exposer: « Ne craignez rien pour moi, mes enfants! » Noble confiance d'un cœur intrépide qui devait être si tôt trahie par la destinée.

Parmi tous ceux qui entouraient ce cher mort, il n'en était pas un qui n'eût donné sa vie pour lui ; cela se lisait assez sur ces mâles visages qui exprimaient une profonde douleur. Je voulus savoir comment ce malheur était arrivé, j'interrogeai mes amis, j'appris que cette catastrophe était le dernier épisode de la lutte de la journée.

Rien de plus simple et à la fois de plus terrible.

Les Napolitains commençaient à faiblir, et de Flotte, toujours à la tête de ses hommes, comme d'habitude, les lançait sur l'ennemi, la baïonnette en avant. Au plus fort de cette charge impétueuse, de Flotte, atteint déjà d'une légère égratignure à la main, s'élança sur un gros de Napolitains, suivi de quelques hommes, entre autres son lieutenant Paugam, un Français, Girard, et un volontaire de la compagnie anglaise. Un soldat le couchait en joue; mais, saisi d'un sen-

timent de respect involontaire, il n'osa pas tirer. De Flotte écarte le fusil avec son sabre; le soldat se rend prisonnier.

Au même instant un coup de feu part à quelques pas, presque à bout portant, et notre héroïque commandant tombe mort, la face contre terre, sans pousser un cri, sans faire un mouvement. La balle lui avait traversé la tête et était allée frapper le volontaire anglais près de lui. On court, on s'empresse ; pendant que les uns s'efforcent de le relever, les autres vont à l'endroit d'où le coup était parti, mais on ne trouve qu'un fusil sur le sol; l'homme qui avait tiré s'était enfui.

Il n'en faut pas davantage pour terminer la plus noble vie.

Pendant que je recueillais ces tristes détails, le curé de Solano passa au milieu de nous. Le général Cosenz avait décidé que de Flotte serait enterré dans l'église même du village. Quatre volontaires furent désignés pour enlever le corps; je fus un des quatre; je le soulevai avec un pieux respect par la tête, et nous le déposâmes dans l'église au pied de l'autel, où l'on étendit sur lui une couverture de laine.

Le noble sang du martyr de la liberté coulait sur mes mains pendant le trajet. La compagnie française, tête nue, se rangea en bataille devant l'autel; derrière nous venaient les carabiniers génois. Nous mîmes un genou en terre, et le service funèbre commença. Le curé de Solano versa de l'eau bénite sur le mort, et, quand il eut fini, nous nous relevâmes en présentant les armes. Paugam retraça alors en quelques mots la courte existence de notre ancien commandant dont le cœur n'avait battu que pour les idées généreuses puis le corps fut enlevé pour être descendu dans les caveaux de l'église.

— Adieu, de Flotte ! dit Paugam.

Tous les assistants répétèrent:

— Adieu, de Flotte!

Nous sortîmes alors de l'église, la larme à l'œil, après avoir confié à la terre les restes de ce chef héroïque, adoré de ses soldats, simple et grand comme un homme de Plutarque, et qui, dans sa courte campagne, avait eu surtout à cœur de porter haut, parmi les soldats de l'indépendance, l'honneur du nom français.

A quelles mains plus pures que les siennes

pouvait il être confié? Nous le savions tous; aussi n'était-ce pas seulement le soldat intrépide que nous pleurions, mais encore celui qui, dans cette armée cosmopolite, personnifiait aux yeux de tous la grande France de la révolution, la France sans reproche et sans peur.

Il repose sous quelques pieds de terre, dans un coin perdu des Calabres, sans un mot, sans une inscription qui rappelle que c'est là que fut déposée l'enveloppe mortelle d'une grande âme. Un jour peut-être l'Italie devenue libre, ayant atteint ses destinées, se souviendra du soldat dévoué qui pour elle donna sa vie.

CHAPITRE IX

On regrette Framboisy. — Départ. — Une halte dans les montagnes. — Un champ de pommes de terre. — Les gourbis. — Retraite de nuit. — L'orage. — Les Napolitains à notre poursuite. — Retour à Villa-San-Giovanni. — Un spectacle militaire. — Encore le *Borbone*. — Capitulation des forts. — Cosenz à Scylla — Histoire du capucin de Scylla.

Un violent orage éclata pendant que nous regagnions nos logements, et la pluie ne cessa de tomber toute la nuit. Le général Cosenz envoya son aide de camp, M. Misky, un excellent officier qui s'était distingué dans le combat de la journée, pour voir si rien ne nous manquait et si tout était en ordre.

Rien ne nous manquait assurément de ce qu'il était possible de se procurer, c'est-à-dire que nous avions de la paille suffisamment pour nous coucher, mais c'était à peu près tout. Nous n'avions fait que marcher et nous battre depuis le matin, de sorte que nous étions harassés, encore ce mot est-il un peu faible pour rendre l'état où nous nous trouvions. Quant aux vivres, ce n'est pas la peine d'en parler. Ah! combien nous regrettâmes alors l'industrieux Framboisy! avec un tel homme, il n'y avait pas moyen de mourir de faim. Un œuf lui eût suffi pour faire une omelette capable de nourrir toute la compagnie; mais, comme je l'ai déjà dit, Framboisy, blessé dans ses plus justes susceptibilités, avait quitté les Beni-Croq'-Poules, et, au moment où nous déplorions si vivement son absence, il était tranquillement installé à Messine en qualité d'instructeur de la garde nationale.

Vers trois heures du matin on battit le rappel, et l'armée se réunit sur la place de l'église; nous n'avions plus notre petit tambour de la veille; le pauvre enfant, gravement contusionné, était resté à l'ambulance. Nous partîmes sous le com-

mandement de Paugam, qui remplaçait de Flotte à la tête de la compagnie.

Jamais marche ne fut plus pénible. La pluie avait détrempé les chemins, qui formaient de véritables bourbiers, et il fallait gravir des montagnes à pic. On ne pouvait se soutenir qu'à l'aide des baïonnettes qui remplissaient l'office de bâtons ferrés. A chaque instant il fallait s'arrêter pour reprendre haleine. Au bout de plusieurs heures de marche, on fit halte sur un plateau, près d'une source délicieuse, où nous pûmes du moins boire à long traits, car nous mourions de soif ; après avoir bu, chacun s'installa de son mieux sur la terre humide, ou plutôt dans la boue. Mais il n'y avait guère d'apparence que sans tentes ni provisions, et avec des munitions qui commençaient à s'épuiser, nous pussions rester là longtemps.

Vers midi en effet les clairons sonnèrent la marche. Un beau soleil du mois d'août avait remplacé la pluie; il fut salué par des cris de joie. Ce soleil nous brûlait ; mais, tout en nous brûlant, il séchait nos vêtements. Enfin vers les six heures du soir, après avoir franchi un torrent à grand'peine et remonté un ravin qui le bor-

dait, nous aperçûmes au détour d'un grand bois, sur un vaste plateau désert, un immense champ de pommes de terre.

Je ne sais plus combien il y avait de temps que nous n'avions mangé, le souvenir de notre dernier repas se perdait dans la nuit des âges; jugez de l'effet qu'un pareil paysage produisit sur nous. Quelques-uns disaient :

— C'est impossible, c'est un mirage; ces pommes de terre vont s'évanouir comme un rêve quand nous voudrons mettre la mains dessus !

D'autres s'écriaient :

— C'est une politesse que nous fait Framboisy, il a apporté ici ce champ de pommes de terre, et nous allons le trouver lui-même caché dans quelque sillon.

A qui appartenait ce champ? On pouvait d'autant moins le savoir qu'on n'apercevait dans le voisinage rien qui ressemblât à une habitation ; pour moi, je persiste dans cette idée que s'il n'avait pas été apporté là mystérieusement par Framboisy, il y avait été placé par la main de la Providence. Quoi qu'il en soit, si ce champ avait un propriétaire, chose après tout vraisemblable,

je lui en fais mes excuses personnellement et au nom de mes compagnons d'armes, mais ces pommes de terre furent littéralement escamotées. On coupa du bois, on alluma des feux, et il y eut une orgie de pommes de terre cuites sous la cendre, bien faite pour scandaliser tous les partisans de la légitimité, s'ils en ont jamais entendu parler.

L'ordre vint de construire des gourbis, ce qui voulait dire qu'après ce repas confortable, nous allions enfin goûter un voluptueux repos sous un toit de feuillages. La partie était ainsi complète, et nous n'avions plus rien à envier aux délices de Capoue. Malheureusement, en temps de guerre, si l'homme propose, l'ennemi dispose. Les plus fatigués commençaient à peine à fermer les yeux quand nous entendîmes crier aux armes. L'armée napolitaine, très-supérieure en nombre à notre petite troupe, arrivait sur nous.

La nuit tombait ; il fallut battre aussitôt en retraite en reprenant le même chemin que nous avions suivi dans la journée, avec cette différence qu'au lieu de monter nous descendions. Comme la veille à la même heure, le ciel ouvrit ses écluses

et nous favorisa d'une pluie torrentielle. Ce fut une nuit que je n'oublierai jamais. Nous allions pour ainsi dire au pas de course, sans le moindre temps d'arrêt, avec l'armée napolitaine sur les talons. La cavalerie, qui formait son avant-garde, était si près de nous, que par moments nous entendions hennir ses chevaux. Nos chiens et les leurs, s'agaçant mutuellement, aboyaient et se répondaient dans l'obscurité. Au plus fort de cette marche furieuse, un volontaire butta contre une racine d'arbre ; il tomba, et son fusil partit dans la chute. On crut d'abord à un commencement d'attaque, et nous fîmes aussitôt volte-face ; mais cet incident fut vite éclairci ; la balle avait traversé le pied du volontaire ; on le mit sur un brancard construit à la hâte, et la retraite continua. Cinq ou six cavaliers napolitains étaient déjà sur nous ; on fit feu sur eux ; deux tombèrent ; les autres tournèrent bride précipitamment.

Nous atteignîmes enfin un ravin très-escarpé au bas duquel coulait un torrent que nous traversâmes sans trop de difficultés ; mais le passage était impraticable pour la cavalerie napoli-

taine, qui fut forcée de s'arrêter. Il était temps, car elle gagnait sensiblement du terrain.

En ce moment il pouvait être une heure du matin, et nous allions ainsi au pas de charge depuis six heures. Des paysans que nous rencontrâmes nous apprirent que Garibaldi s'avançait à grands pas de Reggio à notre rencontre. Cette nouvelle nous ranima et nous fit oublier toutes nos souffrances, tant était puissant le prestige exercé par ce grand nom. On fit halte quelque temps dans un méchant bourg de sept à huit maisons, et chacun s'installa comme il put sur la terre humide. Au point du jour, la marche recommença, et vers midi nous touchions à Villa-San-Giovanni, c'est-à-dire, ou peu s'en faut, à notre point de débarquement.

Des hauteurs où nous prîmes position, on apercevait dans un lointain lumineux, la Sicile, le Pharo, et nous pouvions même distinguer, couchés sur le sable du rivage, ceux de nos camarades qui restés dans l'île, attendaient le moment de passer sur la terre ferme. Au bord de la mer, nous reconnaissions les forts d'Alte-

fimare et de Torre-Cavallo, qui se préparaient à la lutte, et entre les forts et nous, à mi-côte, le corps de Garibaldi, qui nous accueillit par des cris de joie. L'armée, qui venait de comprendre le plan de son général, battit des mains. On nous avait envoyés vers le nord en simulant une marche immédiate sur Naples, pour dérouter et éloigner les royaux, et le stratagème avait réussi.

Avant toutes choses, on nous distribua des vivres, dont nous avions grand besoin, et, pendant que nous dépêchions un déjeuner d'une concision toute militaire, nous jouîmes d'un spectacle assez curieux; comme on voit, nous n'étions pas à plaindre, ayant à la fois la bonne chère et la comédie, — *Panem et circenses*. — Un navire napolitain, cet éternel *Borbone* qui nous avait tant contrecarrés à notre débarquement, courait comme un furieux dans le détroit, ne sachant à qui s'en prendre, quand l'idée lui vint d'aller bombarder le Pharo, qui naturellement ne voulut pas être en reste de politesses.

Garibaldi impatienté par ce tapage inutile,

envoya un parlementaire au commandant des forts pour l'inviter à faire cesser le feu du *Borbone*, sans quoi il allait attaquer immédiatement. « Dites au commandant, ajouta-t-il, que ce qu'il a de mieux à faire lui-même, c'est de se rendre pour éviter l'effusion du sang; je lui donne une demi-heure pour faire ses réflexions. »

Tout se passa en conséquence. Des signaux furent échangés entre les forts et la frégate, qui, au bout de dix minutes, cessa son feu, et un quart d'heure après les forts se rendirent.

Les soldats napolitains sortirent sans armes. Ils vinrent se mêler à nous, en nous serrant les mains et avec mille protestations d'amitié. Il était déjà nuit quand les garibaldiens prirent possession de leur conquête, un peu tumultueusement, et comme des gens excédés de fatigue. Pour moi, j'étais tellement harassé que je ne voyais plus clair, j'avais devant les yeux un brouillard qui me produisait une sorte de mirage. Le hasard me conduisit dans une chambre où il y avait un lit; je me jetai dessus sans cérémonie, et je goûtai dans toute sa plénitude le sommeil du juste.

Mais, comme disait César, il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Il restait à prendre le fort de Scylla, pourvu d'une forte garnison, armé d'une quarantaine de pièces de canon, et que nous ne pouvions laisser derrière nous au début de la campagne.

Malheureusement, notre artillerie n'était pas encore arrivée de Sicile. Il est vrai qu'on l'attendait d'un jour à l'autre, mais était-ce bien le moment d'entreprendre les lentes opérations d'un siége quand toute l'armée frémissait d'impatience de marcher sur Naples ?

Le général Cosenz se présenta avec un parlementaire devant le fort, pour sommer le commandant de livrer la place.

Le commandant, étonné d'une telle proposition, hésita. Pendant ce temps, quelques garibaldiens, qui avaient suivi le général en curieux, et simplement pour voir ce qui allait se passer, s'étaient arrêtés sur le pont-levis, que le chef de poste avait oublié de relever. Le nombre des curieux augmentait à chaque instant, de sorte que, lorsqu'on s'avisa vouloir relever ce malheureux pont-levis, il était trop tard.

— Vous voyez, dit le parlementaire en montrant la première enceinte déjà envahie; toute résistance serait inutile.

Le commandant fut tellement abasourdi à cette vue qu'il ne se rappela plus qu'il lui restait une seconde enceinte.

Il signa la reddition de la place.

Notre artillerie débarquait en ce moment.

La petite ville de Scylla est bâtie sur la pente escarpée et presque inaccessible d'une montagne. Si j'avais à me venger d'un ennemi, je ne lui infligerais pas d'autre peine qu'une promenade de deux ou trois heures du haut en bas de ces rues impossibles. Il y a, à Scylla, un fort beau couvent de capucins bâti sur un pic des plus aigus. Ce couvent n'est à proprement parler qu'une sorte d'ermitage, car il ne contient guère qu'une douzaine de religieux. Je voulus le voir avant de quitter Scylla. Une singulière impression de froid et de tristesse vous saisit en entrant dans ce cloître triste et nu; on croirait entrer dans un tombeau. En parcourant les corridors, je vis toute grande ouverte la porte d'une cellule. J'avançai la tête. Sur un grabat d'une apparence vraiment

monastique, était étendu un vieillard d'une blancheur de cire qui tenait un journal dans ses mains.

Il me fit de la tête un salut amical en m'invitant à entrer, et en me désignant de la main un escabeau de bois, le seul siége qu'il y eût dans la cellule.

Ce pauvre homme souffrait beaucoup d'un rhumatisme aigu. Il me demanda si j'étais Français, je lui répondis que j'étais de Paris.

— Ah! s'écria-t-il, la France est la grande nation, et le Français est la langue sublime! Je sais tous vos poëtes par cœur.

Et il se mit à déclamer des vers de Victor Hugo.

La conversation prit bientôt une tournure plus intime. Ce vieux moine paraissait posséder une instruction supérieure; il parlait de tout en très-bons termes, il connaissait même plusieurs langues et entremêlait sa conversation de citations grecques et latines.

Je pensai que quelque tempête terrible avait dû briser l'existence de cet homme et le jeter au fond de ce cloître ignoré. Et comme je ne lui cachais pas cette impression :

— Vous ne vous trompez pas, me dit-il ; il y a dans ma vie une terrible histoire que personne ne connaît aujourd'hui, excepté moi. Et pourquoi ne vous la raconterais-je pas? Je suis vieux, je vais mourir ; mais vous êtes jeune, et il y aura quelqu'un qui se souviendra de moi sur la terre quand tout le monde m'aura oublié.

Le moine me raconta alors ses aventures, que je vais résumer en peu de mots.

Né d'une famille bourgeoise dans une assez belle position de fortune, il fut envoyé à Rome à dix-sept ans pour y compléter ses études ecclésiastiques. Un cardinal, visiteur assidu du séminaire, remarqua son intelligence précoce et manifesta le désir de l'avoir au nombre de ses pages. Un désir de monseigneur était un ordre. Le jeune séminariste quitta donc la soutane bleue pour l'habillement des pages de Son Éminence.

L'enfant, car on pouvait encore lui donner ce nom, fut tenu dans le palais sous une surveillance sévère et entouré de maîtres et de professeurs de toute sorte. Monseigneur annonçait hautement l'intention d'en faire une des lumières de

l'Église, et il le prit en telle affection qu'il ne l'appelait plus que son neveu.

Mais monseigneur n'avait pas seulement un neveu, il avait encore une nièce, charmante jeune fille qui habitait aussi le palais, car les neveux et les nièces foisonnaient dans la prélature romaine, il y a soixante ans. Les médisants s'exerçaient sur le compte de cette prétendue nièce à laquelle ils trouvaient une grande ressemblance avec monseigneur, qui était du reste un très-bel homme. Quoi qu'il en soit, et ce détail importe peu à la suite de l'histoire, les deux jeunes gens ne tardèrent pas à devenir amoureux l'un de l'autre, au point qu'une correspondance très-active s'établit entre eux.

Monseigneur en eut connaissance.

Ici je passe quelques détails sous silence, au risque de laisser un peu d'obscurité dans le récit. Une nuit, le cardinal étant malade d'un gros rhume, et le jeune homme étant couché dans sa chambre, car monseigneur ne voulait rien prendre que de la main de son cher neveu, on entendit tout à coup du bruit, des cris, une scène violente. Monseigneur sonna vivement, demanda

son chirurgien et lui dit quelques mots à l'oreille. Puis, il fit conduire le page dans une chambre écartée du palais qui servait de cachot.

Quand le jeune homme reparut au bout de deux mois, après une cruelle maladie, il était pâle, et se traînait péniblement. Il écrivit à la nièce de Son Éminence, elle ne lui répondit pas; il attendit patiemment l'occasion de lui parler, elle lui rit au nez.

Un beau jour le page s'enfuit, quitta Rome et disparut.

Personne ne pensait plus à lui, quand deux ans après, le cardinal et sa nièce, devenue princesse romaine, se promenant tranquillement dans la campagne, virent tout à coup leur voiture entourée de gens inconnus et masqués. Des coups de feu retentirent, les chevaux s'abattirent et les gens de Son Éminence prirent la fuite. Comme le pays était alors infesté de brigands, monseigneur préparait déjà sa bourse, pensant en être quitte pour quelques écus et une semonce adressée aux bandits pour leur remontrer l'énormité de leur conduite.

Mais alors la portière s'ouvre, l'ancien page monte sur le marchepied et dit de sa voix de fausset :

— C'est moi ; ne m'attendiez-vous pas ?

En même temps, il décharge deux pistolets à bout portant sur le cardinal et sur sa nièce.

Cet acte de vengeance accompli, il laissa sa troupe partager les dépouilles des victimes et gagna les montagnes, où il vécut errant et misérable jusqu'au jour où le hasard le conduisit dans le couvent des capucins de Scylla.

Il y avait soixante ans que ce drame s'était passé au moment où le moine m'en faisait le récit.

— Mais, lui dis-je, après un moment de silence, n'avez-vous aucun regret de vous être ainsi vengé ?

Il parut étonné.

— Du regret ? me dit-il en fixant sur moi ses yeux où brillait un feu sombre, je ne vous comprends pas. Sans l'intime satisfaction que donne la vengeance, je serais depuis longtemps mort de désespoir.

— Prenez garde, lui dis-je, c'est de l'orgueil.

— Oui, reprit-il avec un sourire amer.

Il se tut un instant et ajouta :

— L'orgueil et la douleur, c'est tout ce qui me reste de l'homme !

CHAPITRE X

Marche sur Naples. — Garibaldi en avant. — Misère et dévouement. — Le paysan de Palmi et son âne. — Le général Milbitz. — Le verre de vin. — Le dîner de Mélito. — La caserne de Monteleone. — Amulettes pieuses et instruments de torture. — Le Pizzo. — La statue du roi Ferdinand. — Un ami de la ligne grecque. — Falstaff, syndic. — Les remèdes les plus simples sont les meilleurs. — Le baptême. — Garibaldi parrain. — Les volontaires de Rogliano. — Le curé de San-Pietro. — Un confrère. — Souper au basilic. — Les bas violets. — L'aumônier de Cosenza. — La mort d'un volontaire. — La *Vittoria*. — Le steamer anglais. — Garibaldi à Naples. — Prise de Salerne.

L'armée se mit en marche pour Naples en remontant les Calabres.

Garibaldi, dévoré d'ardeur èt d'impatience, s'é-

tait élancé en avant avec une cinquantaine de cavaliers. En partant, il avait dit à ses généraux :
— « Marchez, marchez toujours ; les meilleurs soldats vous suivront, les autres sauront bien vous rejoindre ! » Notre illustre chef résumait ainsi en quelques mots un des grands secrets de l'art militaire, la rapidité et l'imprévu de l'action.

A cet égard il fut servi à souhait.

On aurait grand tort de s'imaginer que nous marchions en colonnes, chefs et musique en tête, fourgons et ambulances en arrière. Rien ne ressemblerait moins à la vérité. A part l'élite de quelques divisions dont la marche était à peu près régulière, le reste allait à la débandade dans un pays sauvage, à travers des ravins et des défilés où quelques centaines d'hommes déterminés auraient pu nous arrêter à chaque pas.

L'armée ne marchait pas, elle se précipitait comme un torrent. Figurez-vous une avalanche de quinze à vingt mille hommes obéissant à une irrésistible force d'impulsion, roulant, bondissant, franchissant tous les obstacles. Dans cette furie de marche, nous avions oublié la faim, la soif, le repos, le sommeil, tous les be-

soins de la nature. Nous allions toujours, n'ayant qu'un seul cri : « Naples ! » Les vêtements tombaient en lambeaux, la chaussure restait en route; les armes seules étaient en bon état. La plupart d'entre nous n'avaient pas même de giberne et mettaient les cartouches dans leurs chapeaux. Les plus rapides distançaient les autres et les laissaient en arrière ; ceux-ci, débandés, se reformaient au hasard par groupes, ou bien, épuisés, se couchaient le long des routes, puis se relevaient par un élan furieux, se jetaient dans la montagne, découvraient des sentiers de traverse et de la queue se retrouvaient tout à coup portés à l'avant-garde.

Quelle misère, mais aussi quel dévouement ! De solde, il n'en était pas question, et quant aux distributions de vivres, il n'en fallait pas parler. Au milieu de ces souffrances, pas une plainte ; une grande idée nous soutenait, et nous oubliions toutes nos souffrances lorsqu'en traversant un pauvre village, les paysans nous serraient les mains en nous remerciant de les avoir délivrés des Bourbons et des soldats royaux.

Quand je dis que nous manquions presque

toujours de vivres, je n'entends pas faire le procès à l'intendance de l'armée, mais c'étaient les moyens de transport qui manquaient. Nous n'avions à notre disposition que ces lourds et primitifs chariots calabrais dont le modèle exact se trouve dans le tableau de la *Bataille des Cimbres*. Ces vénérables véhicules étaient traînés par des bœufs; aussi, malgré la bonne volonté des conducteurs, les provisions étaient-elles généralement en retard de deux jours sur la colonne. Il restait bien la ressource des réquisitions sur la route, mais les royaux qui nous précédaient avaient dévasté le pays comme une nuée de sauterelles sans rien laisser après eux.

Nous traversions ainsi de gros villages et même des villes où il était littéralement impossible de trouver un morceau de viande ou un verre de vin. Dans certains cantons même, ces deux choses étaient complétement inconnues; les habitants ne se nourrissaient que de maïs grillé ou bouilli. La misère de quelques villages offrait un spectacle impossible à décrire. De méchantes huttes en terre recouvertes de chaume,

et dans ces huttes toute une famille, hommes, femmes, enfants étendus pêle-mêle sur une litière de paille de maïs, voilà ce que nous rencontrions fréquemment dans les montagnes.

Mais si la marche de notre armée n'était pas des plus régulières, ce n'est pas une raison pour que j'apporte la même irrégularité dans mon récit.

Je reviens donc à mon point de départ, à Scylla.

Une courte excursion que je fus obligé de faire à Messine me mit un peu en retard, de sorte qu'à mon retour la compagnie française, qui avait renoncé à son ancien sobriquet de tribu des Beni-Croq'-Poules pour s'appeler la compagnie de Flotte, était déjà partie. Heureusement je rencontrai un Français de mes amis, E. D., attaché à l'état-major du général Milbitz; je fis la marche des Calabres avec lui et cet état-major, sans y être attaché par aucun titre officiel.

Nous partîmes donc en repassant par Bagnara et Solano. Mon ami, qui souffrait un peu d'une jambe, rêvait de trouver un mulet; mais le

mulet est un animal presque aussi fabuleux en Calabre que la licorne ou le phénix. Au sortir de Solano, un jeune paysan de Palmi vint nous offrir un âne de fort bonne mine. A défaut de grives, dit la sagesse des nations, on prend des merles, et à défaut de mulet, il faut savoir se contenter d'un âne. C'est ce que nous fîmes.

Le marché fut bientôt conclu. Ce jeune paysan, à la mine éveillée, nous amusait infiniment par ses lazzi et ses espiègleries. Arrivés à Palmi, il nous proposa de nous accompagner encore pendant quelques marches, et peu à peu l'âne et son maître prirent tant de goût à notre société que nous devînmes inséparables. Si le maître eût parlé de nous quitter, l'âne lui eût certainement refusé obéissance, de même que le paysan se fût brouillé avec son âne plutôt que de nous fausser compagnie, de sorte que d'étape en étape nous finîmes par arriver ensemble à Naples.

La brigade Milbitz faisait partie de la division Cosenz. Dire l'histoire de ce brave général Milbitz, ce serait raconter l'agonie de la Pologne et les désastres de la France en 1815, la cam-

pagne de Varsovie en 1831, et les luttes héroïques de Garibaldi en 1848. Blessé, proscrit, le général Milbitz se réfugia en Grèce, où il vécut en donnant des leçons de mathémathiques jusqu'au jour où le premier cri d'indépendance retentit en Sicile. Il fut un des premiers qui débarquèrent à Marsala.

Le général Milbitz était un des officiers les plus capables de l'armée, et, malgré son âge (soixante-trois ans), un des plus actifs. Mais personne n'est parfait en ce monde. Avec les plus rares qualités de l'esprit et du cœur, qui lui valaient la vénération et l'affection de tous ceux qui l'approchaient, le général Milbitz avait une petite faiblesse qui tenait à son tempérament d'homme du Nord. Il lui était absolument impossible de rester plus de vingt-quatre heures sans manger, chose que l'habitude avait fini par nous rendre facile à nous autres jeunes gens qui ne savions plus depuis longtemps ce que c'était que le manger et le dormir. A la rigueur ce n'est pas trop d'un repas par jour, mais, dans les circonstances où nous nous trouvions, c'était vraiment un luxe de Sardanapale que l'on pou-

vait rarement se permettre. Condamné trop souvent à de terribles abstinences, le général jetait les hauts cris. Un soir, à l'étape, on ne trouve pour lui qu'un verre de vin et encore à grand'peine. Son aide de camp était assis auprès de lui, pâle et excédé de fatigue. Le général lui tend le verre :

— Buvez, cela vous remettra.

— Mais, général...

— Il n'y a point de mais ; vous êtes encore plus fatigué que moi. Buvez !

L'aide de camp fut obligé de boire.

Pour qui connaît le général Milbitz, ce sacrifice avait quelque chose d'héroïque.

Après une effroyable journée de marche, nous arrivâmes à Mélito ; il pouvait être huit heures du soir. Par extraordinaire, nous avions trouvé un logement convenable dans la maison de l'archidiacre du lieu. C'était devant cette même maison, en pleine rue, que peu de jours auparavant les Napolitains avaient cru devoir fusiller leur général Brigenti.

Pourquoi?

C'est ce que Brigenti n'a jamais su, et il est

probable que ses soldats n'en savaient pas davantage.

Nous avions donc un logement, et qui plus est quelque espérance de dîner. On le voit, nous étions ce soir-là en pleine féerie. Le général, brisé de fatigue, était étendu dans un fauteuil, mourant littéralement de fain. Une odeur des plus engageantes s'échappait de la cuisine; enfin on met le couvert, il n'y a plus que quelques minutes à attendre quand tout à coup un bruit d'orchestre se fait entendre dans la rue.

C'était la Société musicale de Mélito qui venait donner une aubade au général. Les musiciens de Mélito étaient loin de manquer de talent, seulement ils n'avaient pas choisi le meilleur moment pour le montrer.

Le général parut au balcon, prononça un petit speech de circonstance et revint à son fauteuil.

Le potage était sur la table. On frappe à la porte.

— Pan, pan!

— Entrez!

C'était une députation de la garde civique, avec

le discours de rigueur : — *Illustrissimo generale,* etc. Il fallut écouter et répondre. Enfin ces braves gens battent en retraite.

Nous commençons à respirer; on frappe de nouveau.

— Toc, toc !

Une vive anxiété se peint sur toutes les figures ; personne ne répond, mais l'on entre tout de même.

C'était le maire du lieu, orné de ses assesseurs. Ce nouvel orateur avait le nez tout barbouillé de tabac jaune, et un petit manuscrit à la main.

Le général pâlit et ferma les yeux ; il tombait en défaillance. Le maire parlait toujours, et il parlerait encore sans une troisième députation qui vint brusquement l'interrompre.

C'étaient les notabilités cléricales de Mélito.

Ranimé par l'excès même de la souffrance, le général promena des yeux hagards autour de lui.

Il n'y avait qu'un moyen de se tirer de là, c'était de brusquer la situation. Profitant de mon obscurité, qui ne fixait sur moi les regards

de personne, je me glissai hors de la salle, et, reparaissant bientôt avec une serviette sous le bras, je m'écriai d'une voix de tonnerre :

— Le général est servi!

Tout le monde se leva.

Le général se tourna de mon côté et m'adressa un regard qui signifiait : « Merci, vous m'avez sauvé la vie ! »

Entre Mélito et Monteleone, où nous arrivâmes le lendemain, nous comptions livrer la bataille, car on nous avait dit que nous ne pouvions manquer de rencontrer un corps de Napolitains; mais ce n'était qu'un faux rapport. La route se fit gaiement et sans encombre. En approchant de Monteleone, nous aperçûmes une grande lueur : c'était une caserne de gendarmes que la population avait attaquée et livrée aux flammes. Quant aux gendarmes, ils avaient tout naturellement décampé.

Notre premier soin fut d'éteindre le feu. La caserne était abondamment pourvue de petites médailles, d'images, de chapelets, d'amulettes de toute sorte; on eût dit un bazar religieux, et je n'ai jamais pu comprendre son existence en un

pareil endroit. Parmi toutes ces pieuses curiosités, il y avait quelques petits instruments de torture, entre autre une jolie paire de menottes de la plus ingénieuse invention ; elles se composaient d'un petit croissant en fer qui serrait les poignets au moyen d'une vis de pression ; avec un tour ou deux de plus, le fer entamait les chairs ; il pouvait même couper le bras. L'emploi de cette ingénieuse machine était laissé à la discrétion des gendarmes, comme cela devait être sous un gouvernement de police tel que celui des Bourbons. J'emportai un de ces jolis outils dans mon sac pour l'édification des amis quand même du gouvernement bourbonnien, et je le tiens à la disposition des incrédules.

Après Monteleone on trouve le Pizzo, un nom sinistre qui évoque les souvenirs de la fin tragique du roi Murat. Vis-à-vis la petite place où Murat fut fusillé s'élève la statue de Ferdinand Ier, celui-là même qui le livra à la mort. Si les Bourbons se considèrent personnellement comme sacrés, ils n'ont pas les même préjugé relativement à leurs adversaires ou à leurs compétiteurs. Ferdinand, qui tenait de la Providence un profil de

grenouille, a été représenté, par le sculpteur, drapé en Achille, avec de grandes bottes à l'écuyère pour chaussure. Pendant la nuit, un de nos volontaires, ancien élève de l'école des Beaux-Arts, eut la fantaisie bizarre de casser le bout du nez à la statue, non par haine politique, mais simplement par un amour désordonné de la ligne. Le fait est que la statue ne perdit rien à cette mutilation; au contraire, le profil y gagna beaucoup.

Personne n'ignore que cette ville du Pizzo, qui livra Murat, fut récompensée par le gouvernement napolitain. Ferdinand l'exempta à perpétuité de l'impôt du sel, impôt généralement assez lourd dans le royaume de Naples.

Le Pizzo est encore aujourd'hui ce qu'il était alors, c'est-à-dire un foyer de réaction et de bigotisme, et les fils n'ont pas dégénéré de leurs pères. A notre approche, toute la partie aristocratique et cléricale de la population avait pris la fuite. Nous pûmes remarquer, du reste, que si les moines et le clergé des Calabres se distinguaient par leur esprit libéral et patriotique, il n'en était pas de même dans la Basilicate, dans

la Terre de Labour et surtout à Naples, où sont encore vivaces dans toute leur force les souvenirs du cardinal Ruffo. La population calabraise fut admirable. Tout ce qui était jeune se fit soldat et partit avec l'armée de l'indépendance. Les mères, à l'exemple des femmes de Sparte, armaient elles-mêmes leurs enfants et les envoyaient combattre le Bourbon. Ces jeunes soldats, avec leur costume pittoresque, nous émerveillaient par leur agilité prodigieuse, et comptèrent bientôt parmi les meilleures recrues de l'armée.

Le Pizzo avait alors pour syndic un gros bonhomme entouré d'autres fonctionnaires du même acabit, et qui étaient loin de nous vouloir du bien. Dans la soirée, le général Milbitz fit appeler mon ami D..., qui, outre sa qualité d'officier d'artillerie, était encore un peu médecin, pour donner des soins à un sous-officier gravement malade.

D... alla trouver le syndic pour lui demander où était l'hôpital.

— Il n'y a pas d'hôpital, répondit le syndic.

— Pourtant les colonnes qui nous précèdent ont dû laisser quelques malades; où sont-ils?

— Je n'en sais rien ; j'ignore ce que vous voulez dire ; je n'ai entendu parler de rien de semblable.

D... comprit qu'il fallait avoir recours aux grands moyens. Il sortit et revint au bout d'un instant avec une petite escorte de soldats qui avaient la baïonnette au bout du fusil.

Le syndict était attablé dans un cabaret avec ses adjoints.

— Où sont les malades ?

— Je n'en sais rien.

— Bien vrai ?

— Bien vrai ; il n'y en a pas un seul au Pizzo.

— Alors c'est que vous les avez tués. En ce cas, je vais vous faire fusiller comme un chien... Soldats, apprêtez vos armes !

Les accolytes du syndic s'empressèrent de fuir, qui par la porte, qui par les fenêtres. Le gros bonhomme tremblait de tous ses membres.

— Attendez, dit-il, je ne sais pas... mais nous allons chercher... je vais voir...

— Oui, voyez et dépêchez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.

Le syndic, retrouvant alors tous ses souvenirs

comme par miracle, conduisit mon ami tout droit à l'ambulance. C'était une misérable maison, ou plutôt un bouge infect où quelques-uns des nôtres dévorés par la fièvre étaient couchés sur la paille. C'est tout au plus s'ils avaient de l'eau à boire.

D... demanda des matelas. Le gardien répondit assez insolemment qu'il n'en avait pas.

Cette réponse et le ton dont elle fut prononcée furent la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

D... fit un signe, et montrant le syndic et l'homme de l'ambulance :

— Emmenez et fusillez ces deux coquins.

Ce fut le mot magique qui devait vaincre toutes les résistances. En un instant on trouva des matelas, de l'eau fraîche, du sucre et des citrons.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que nos malades fussent bien traités, nous partîmes pour Maïda.

Nous avions de temps en temps des nouvelles de Garibaldi. Il courait devant nous, impatient d'atteindre les Napolitains, et nous courions après lui. Le souffle de Dieu semblait l'emporter. Il

allait toujours presque seul, répandant partout, comme une flamme, sur son passage, l'esprit de la révolution. Les populations frémissantes l'acclamaient, et répétaient comme un mot d'ordre ce cri de rédemption : « Dieu et Garibaldi ! » A chaque pas nous retrouvions sa trace lumineuse dans ces montagnes sauvages et inaccessibles.

C'est ainsi qu'un jour, en arrivant dans un village de très-pauvre apparence, nous trouvâmes toute la population en fête ; le nom de Garibaldi était dans toutes les bouches. On nous raconta que l'avant-veille il avait traversé le pays ; la femme d'un paysan venait d'accoucher d'une petite fille, et l'on avait prié Garibaldi d'en être le parrain. Tout le village avait assisté à ce baptême, dans une petite église presque en ruines. Le vaillant soldat, nous dit un témoin de la scène, étendit sa large main sur la tête de l'enfant. Le prêtre officiant, un vieillard, tremblait d'émotion en faisant les questions d'usages auxquelles Garibaldi répondait de cette voix douce et sonore qu'après l'avoir entendue on n'oublie jamais.

La cérémonie terminée, il embrassa l'enfant,

prit congé des villageois par quelques mots d'une affabilité charmante et remonta à cheval.

Rogliano, où nous arrivâmes le lendemain, avait un aspect tout militaire ; on y avait organisé deux compagnies que nous trouvâmes en train de faire l'exercice, l'une d'étudiants, l'autre de moines. Leur uniforme était tout en velours noir, blouse et pantalon ; les étudiants portaient le chapeau garibaldien, les moines une toque de velours avec une plume ; sur la toque était brodée une croix blanche en laine pour les soldats, en argent pour les officiers. Cet uniforme n'était pas le moins original dans une armée où il y en avait tant d'originaux et de pittoresques.

L'artillerie arriva à Rogliano peu de temps après nous, mais, hélas ! dans quel état ! Les mules auraient pu figurer avec succès dans un musée d'ostéologie ; quant aux chevaux, on peut s'en faire une idée d'après l'état des mules ; c'étaient des chevaux fantômes. Plus d'une fois les artilleurs avaient été obligés de s'atteler eux-mêmes aux pièces pour se tirer des mauvais passages. Toute la division Medici arriva à Rogliano au moment où nous partions. Je n'eus que le

temps de serrer la main à de bons et vieux camarades, et nous nous remîmes en route, car le général Milbitz, malgré ses soixante-trois ans, était toujours en avant.

Au sortir de Rogliano on entre dans un véritable désert; il fallut, pour trouver à vivre, quitter la grande route. Les anciens Beni-Croq'-Poules eux-mêmes se débandèrent; et pour qu'un Béni-Croq'-Poule en vînt à cette extrémité, il fallait que la famine fût terrible. Elle l'était en effet. Cinq d'entre eux s'attachèrent à notre fortune; mon ami et moi nous faisions sept, et le Calabrais Luigi, le jeune homme à l'âne, faisait le huitième. En cherchant une route à travers les montagnes, nous arrivâmes à un village nommé San-Pietro, dont les habitants n'avaient encore aperçu ni Garibaldiens ni Napolitains.

C'était une rare fortune.

On nous fit l'accueil le plus cordial. Mon ami et moi nous fûmes logés chez le curé, qui était venu nous offrir ses services avec le plus grand empressement, et des rations furent distribuées au reste de la troupe qui s'établit dans le village. Au moment où nous achevions de déjeuner, le

médecin du pays vint nous rendre visite, et en apprenant que mon ami était, non pas seulement officier d'artillerie mais encore docteur en médecine, il voulut absolument nous emmener dîner chez lui. De là une contestation entre le curé et le frater qui décidément l'emporta.

Ce brave homme nous emmena triomphalement dans sa maison, où arrivèrent bientôt quelques notables du lieu, avec leurs femmes. Vers les huit heures du soir nous pensions qu'on allait dîner, mais notre hôte proposa de faire de la musique. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais d'idée plus malheureuse. Une dame saisit une guitare, une autre se mit à chanter, et le terrible docteur s'arma d'une flûte; ce fut pendant près de deux heures un déplorable salmigondis de polkas, de mazurkas, de redowas et de vocalises; tout y passa, jusqu'à l'air des *Filles de marbre* et au quadrille des *Lanciers*. Cela me paraissait au fond assez original d'entendre retentir ces airs éminemment parisiens dans ces montagnes sauvages, mais nos estomacs criaient famine.

Enfin on annonça le souper.

La compagnie traversa une grande pièce peu-

plée de lapins domestiques et de volailles, à l'extrémité de laquelle se trouvait une sorte d'échelle.

Il fallut gravir cette échelle, d'une solidité douteuse.

Elle nous conduisit dans une sorte de galetas rempli de paille, de fourneaux, de couchettes et, le dirai-je? d'ustensiles nocturnes assez peu dissimulés. Au milieu se trouvait une large table.

On s'assied, et le festin commence.

Premier service. — Des œufs durs bouillis au basilic. (Les Calabrais adorent le basilic comme les Provençaux raffolent de l'ail.)

Deuxième service. — Du lait caillé frit au beurre, et toujours assaisonné au basilic.

Troisième service. — Des tripes de poulet à la sauce avec un assaisonnement de plus en plus marqué de basilic.

Légumes. — Des piments rouges et verts à la sauce au basilic.

Quatrième service. — Une salade composée d'oignons, d'œufs durs, de tomates crues, de concombres et de feuilles de basilic.

Dessert. — Du maïs grillé, des noix vertes, des poires et une marmelade de fruits. On n'avait pu

mettre du basilic dans le maïs, dans les noix et les poires, mais il y en avait en abondance dans la marmelade.

J'ai médité longtemps sur ce dîner extraordinaire, et je me suis souvent demandé si notre hôte avait été de bonne foi, ou si, animé de quelque rancune scientifique, il avait voulu mystifier un confrère. Mais comment sonder cet abîme ? Ce sera toujours un secret entre le médecin de San-Pietro et Dieu.

Quand nous partîmes, le lendemain, le curé voulut absolument me faire cadeau d'une paire de bas de soie violets et d'un grand chapeau à cornes assez semblable au chapeau de Basile dans le *Barbier de Séville*. Avec ma chemise rouge, tout cela faisait un équipement des plus bizarres, mais ce grand diable de chapeau avait du moins l'avantage de me garantir des rayons du soleil beaucoup mieux que ma casquette ne l'aurait pu faire. Quand je passais avec cette coiffure et mes bas de soie violets, chevauchant sur notre âne, les paysans que nous rencontrions me prenaient pour un monsignor et me saluaient jusqu'à terre.

Je dois dire pourtant à ma louange que je n'en étais pas plus fier.

Mes compagnons avaient mis la journée à profit pour se fabriquer des chaussures ; nous aurions humilié Robinson lui-même par notre industrie.

Cosenza, où nous arrivâmes quelques jours plus tard, est une des villes les plus considérables de la Calabre ; elle en serait même la plus belle, si les tremblements de terre voulaient bien le lui permettre. Tous les douze ou quinze ans en moyenne un de ses quartiers est jeté bas, et comme les maçons de ce pays suivent le précepte de Boileau : « Hâtez-vous lentement ! » le dernier quartier détruit est à peine relevé qu'un autre quartier s'écroule. C'est quelque chose qui rappelle le fameux tonneau de Danaïdes.

A Cosenza, nous fûmes logés chez l'aumônier des prisons, un excellent homme, M. Luigi Valentini, dont la famille a payé un large tribut à la cause de la liberté. Ses deux frères, chauds patriotes, furent en effet pendus sous Ferdinand Ier, sans parler d'un oncle et d'un neveu morts dans les prisons de François II, présente-

ment ex-roi de Gaëte. Tout cela naturellement suivi des confiscations de rigueur.

M. Valentini a néanmoins sauvé du naufrage quelques débris de la fortune de sa famille. Comme tous les hommes distingués de son pays, il professe un culte pour la France, aussi nous fit-il l'accueil le plus cordial. En sa qualité de grand aumônier des prisons, il avait la mémoire remplie d'histoires de brigands, car en Calabre le banditisme n'est pas une fiction des romanciers. Du balcon où nous étions assis et qui dominait toute la campagne, notre hôte nous montra sur les hauteurs des montagnes voisines des villages dont la population tout entière ne connaît d'autre industrie que le brigandage ; ce qui n'empêche pas ces braves gens de vivre en bons pères de famille. De temps en temps, plusieurs villages ou, pour mieux dire, plusieurs bandes se réunissaient pour tenter un coup d'importance, c'est-à-dire lorsqu'il y avait quelque ville à rançonner. Cosenza elle-même avait plus d'une fois reçu leur visite. La gendarmerie bourbonienne laissait faire « la politique étant étrangère à l'événement, » comme dit Bilboquet. Ah ! nous disait M. Valen-

tini, le gouvernement intelligent et honnête qui succédera aux Bourbons aura fort à faire pour rétablir un peu d'ordre et de sens moral dans ces malheureuses campagnes, dépravées par de longues années de misère et d'oppression!

Nous trouvâmes à Marmanno un volontaire de la compagnie française qui était resté en arrière, malade et dévoré par la fièvre. C'était un des huit qui avaient accompagé de Flotte lors de son audacieuse exploration dans le détroit de Messine. Je le reconnus et l'embrassai avec une vive émotion. Le pauvre garçon quoique brisé de fatigue, voulut à toute force nous suivre; son idée fixe était d'entrer un des premiers à Naples. Nous le fîmes monter sur notre âne; mais en route, brûlé d'une soif ardente, il s'élança à terre comme fasciné par une source limpide qui jaillissait du creux d'un rocher, et but à longs traits avec délices. Nous arrivâmes trop tard pour le retenir, et se fut son coup de grâce. La fièvre augmenta et notre malheureux ami expira en arrivant à l'étape suivante.

Le curé du lieu prononça sur sa tombe quelques paroles pleines de cœur et d'élévation.

« N'oubliez jamais, dit-il à ses paroissiens, que ce mort était un Français, que la France est une grande et généreuse nation, et que l'on retrouve ses enfants partout où il y a une noble cause à soutenir et un peuple à délivrer de l'esclavage. »

Ce sont de ces choses qu'il n'est pas de bon goût de se dire à soi-même, mais qui vont à l'âme quand on les entend dire par des étrangers, dans un pays sauvage, à trois cents lieues de la patrie.

On quitte les Calabres à Rotondo pour entrer dans la Basilicate. Un vapeur, la *Vittoria*, nous attendait à Sapri pour nous transporter à Salerne; il avait déjà à bord la division Sacchi. Entassés pêle-mêle sur le pont, nous pûmes du moins laisser reposer nos jambes et dormir à la belle étoile, car la nuit était magnifique. Au point du jour, on signala un steamer sous pavillon anglais qui venait sur nous à contre-bord. Parvenu à une demi-encâblure par notre travers, le capitaine nous jeta ces mots avec son porte-voix :

— Hé! les chemises rouges! Garibaldi est entré à Naples hier matin.

A ces mots il y eut comme une commotion électrique sur tout le navire. Les dormeurs les plus obstinés bondirent sur leurs jambes et un immense tonnerre d'applaudissement et de hourras accueillit cette nouvelle. L'équipage anglais répondit par le cri de Vive Garibaldi ! Le steamer hissa par trois fois ses couleurs et s'éloigna rapidement.

Dans l'après-midi nous touchions à Salerne, mais l'ordre était venu de continuer notre route sur Naples, sans nous arrêter ; personne ne put descendre à terre.

Salerne avait été prise peu de jour auparavant par le colonel Pear, sans coup férir ; tout s'était passé le plus galamment du monde.

Voici comment :

Pear, qui avait devancé sa troupe de quelques heures, arriva devant Salerne avec deux de ses officiers. Il portait une blouse noire et ceux-ci des blouses rouges. Ce détail n'est pas indifférent.

Que faire devant une place ennemie à moins qu'on ne la prenne ?

Pear envoya un de ses compagnons en parlementaire à Salerne pour sommer la garnison de se rendre, faute de quoi on donnerait l'assaut, avec une armée de dix mille hommes. La marche prodigieuse de Garibaldi avait tourné toutes les têtes, et celle du gouverneur n'était pas plus solide que les autres. Dans son embarras, il demanda des ordres à Naples par le télégraphe. On lui répondit de prendre conseil des circonstances et de se rendre s'il ne croyait pas pouvoir tenir.

La situation était encore plus critique après cette réponse.

Le gouverneur, avant de prendre un parti envoya quelques gendarmes dans la campagne en éclaireurs. Peu charmés apparemment de cette commission, les gendarmes firent quelques pas et aperçurent de loin Pear et ses compagnons en chemises rouges, assis à l'ombre, sur la lisière d'un petit bois, et attendant. Ils n'en demandèrent pas davantage et revinrent à toute bride annoncer que les chemises rouges tenaient en effet la campagne.

Sur cette nouvelle, le gouverneur capitula. Heureusement pour le colonel Pear, son petit corps d'armée le rejoignait en ce moment, sans quoi il se fût trouvé fort embarrassé pour prendre possession de sa conquête.

CHAPITRE XI

Naples. — Ma mule. — Le 1er octobre. — Maddaloni. — Attaque des Napolitains. — Un aide de camp et son cheval. — Bixio. — Une nuit en faction. — Le chasseur sarde. — — Santa-Maria. — La ferme à la paille. — La compagnie de Flotte. — La garde royale napolitaine. — Le capitaine Paugam. — Les tirailleurs siciliens. — Les enfants et la cantinière. — L'officier napolitain. — Un obus et un tonneau de rhum. — Les carabiniers de la garde. — Trop beaux pour rien faire. — Visite du général Turr. — Le général Dunn. — San-Angelo. — L'infanterie hongroise. — Audace de Garibaldi. — Le capitaine Lefebvre. — Victoire.

Enfin, nous entrons dans cette admirable baie de Naples, la plus belle du monde. Les bâtiments de guerre napolitains alors sur rade font à la *Vittoria* les honneurs d'une salve de vingt et un coups

de canon; une foule d'embarcations se détachent de terre et viennent, avec de joyeuses acclamations, nous apporter des fruits, des fleurs et des cigares.

Comme nous l'avait appris le steamer anglais, Garibaldi était en effet arrivé à Naples et François II s'était retiré avec son armée sur le Volturne, entre Capoue et Gaëte. Personne n'ignore ce grand fait historique de l'entrée de Garibaldi à la tête d'une trentaine d'hommes. Peu à peu ses soldats venaient le rejoindre, et lors de notre arrivée, il y avait à Naples de quatre à cinq cents garibaldiens.

La *Vittoria* apportait un renfort considérable.

De nouveaux corps de troupes arrivaient tous les jours et bientôt on ne vit plus à Naples que des chemises rouges. La ville avait pris un air de fête, la population était dans l'enthousiasme; c'étaient à chaque instant des manifestations nouvelles en l'honneur de Garibaldi et des garibaldiens. En passant auprès d'une chemise rouge, les plus grandes dames souriaient et saluaient en levant le medium de la main droite. C'était un geste convenu, une sorte de signe

maçonnique qui faisait allusion à l'unité de l'Italie.

Cependant l'on s'occupait activement d'organiser l'armée, car l'ennemi était pour ainsi dire aux portes de Naples, et il ne fallait pas lui laisser prendre l'offensive. Le général Cosenz, ministre de la guerre, secondé par son aide de camp, M. Wolsky, déployait une activité prodigieuse ; et comme les munitions ne manquaient pas, on fut bientôt prêt à entrer en campagne.

Tous les jours des corps de troupes prenaient le chemin de fer de Naples à Caserte, et l'on ne peut se faire une idée du singulier spectacle qu'offraient ces départs. C'était un pêle-mêle de toutes sortes d'uniformes, une cohue de volontaires remplissant les vagons, étendus sur l'impériale, ceux-ci accrochés aux portières, ceux-là à cheval sur les tampons, accroupis sur le tender ou mêlés aux chauffeurs. Le train se mettait en marche au bruit des chants de guerre, des cris de joie, des vivats et des acclamations.

Après un repos d'une quinzaine de jours à Naples, je m'étais fait incorporer dans la divi-

sion Bixio. Je dois dire pourtant que j'avais d'abord essayé de la cavalerie; malheureusement il ne nous manquait qu'une toute petite chose : des chevaux. On me donna une mule, et je fus encore un des plus favorisés. Mais c'était une bête endiablée qui était loin de jouir de toute ma confiance; aussi n'hésitai-je pas au bout d'une semaine, à abdiquer toutes mes prétentions de centaure pour rentrer dans l'infanterie, comptant beaucoup plus sur mes jambes que sur celle de ma mule. Le fait est que la seule cavalerie sérieuse était alors celle du général Turr, composée de Hongrois, excellents et infatigables cavaliers qui rendirent de grands services, et qui avaient l'aspect le plus pittoresque avec leur uniforme vert et rouge et leurs grandes bottes à l'écuyère.

Je passe sous silence les engagements et les petits combats partiels qui eurent lieu vers la fin de septembre et auxquels je n'assistai pas, pour arriver tout de suite au fameux combat du 1er octobre, autrement dit du Volturne.

Capoue était la base d'opération des Napolitains; elle était défendue par le Volturne et par

des glacis couverts d'une artillerie formidable. La ligne des garibaldiens, s'étendait de Maddaloni à San-Angelo, mais c'était surtout Maddaloni qui était la clef de leur position, car, cette place une fois prise, les Napolitains nous coupaient la route de Naples, nous rejetaient sur Capoue, et nous mettaient entre deux feux. Maddaloni était sous la garde du général Bixio, un des plus jeunes et des plus brillants officiers de l'armée.

La plus grande partie des troupes concentrées sur ce point campaient hors de la ville sur une hauteur. En tête du camp était établi un avant-poste, à peu de distance d'un vieil aqueduc romain. C'était là que je me trouvais le matin du 1er octobre, vers les cinq heures. Le factionnaire se promenait de long en large, l'arme au bras, en sifflant un air populaire des Calabres, et nous étions assis ou couchés par terre à quelque distance, auprès de nos fusils en faisceau. Tout à coup nous entendons crier : Vive le roi ! En même temps une grêle de balles sifflent autour de nous, et j'entends un bruit sourd : c'était le

factionnaire qui tombait, atteint d'une balle à la tête.

Les Napolitains arrivaient au pas de charge.

Nous ne fûmes pas longtemps à prendre nos armes et à riposter. Il fallut cependant se replier sur les postes les plus voisins, car nous étions trop inférieurs en nombre. Là nous tînmes pied. Presque aussitôt arriva le général Bixio qui venait savoir ce que signifiait cette fusillade. Pendant qu'il examinait la position, le canon retentit avec force dans la direction de Santa-Maria et de San-Angelo. Il n'y avait pas à en douter, ce n'était pas une simple escarmouche, c'était une bataille générale qui commençait sur toute la ligne.

L'action s'engageait en même temps sur notre droite à Saint-Michel, où se trouvaient les chasseurs sardes. Le corps d'attaque napolitain avait à sa disposition sept ou pièces de canon, et nous n'en avions que trois ; encore étaient-elles servies par des artilleurs peu expérimentés.

Un renfort de deux cents hommes nous était arrivé, et pendant une demi-heure nous gagnâmes

peu à peu du terrain. Les Napolitains démasquèrent deux pieces de canon qui ne nous firent pas grand mal, parce que nous étions disséminés en tirailleurs. Ils essayèrent alors d'une charge à la baïonnette, on les laissa arriver à une distance de dix pas; reçus par un feu roulant qui leur fit éprouver de grandes pertes, ils reculèrent en désordre; mais derrière eux venaient des troupes fraîches qui chargèrent impétueusement au cri de : Vive le roi! Nous allions être coupés et enveloppés, il fallut regagner le camp.

J'ai déjà dit que ce camp était situé sur une hauteur assez escarpée; nous avions beaucoup de difficulté à grimper, et plusieurs des nôtres furent blessés aux pieds ou aux jambes par les balles ennemies.

A mi-côte, un détachement de la brigade Eberrach nous rejoignit, ce qui permit de faire volte-face. Les Napolitains essayaient de monter pour emporter la position. Nous redescendîmes sur eux avec fureur en criant : Garibaldi! Ils s'arrêtèrent; quelques-uns avaient mis le genou en terre et nous ajustaient tout à leur aise. Deux de nos officiers tombèrent roides morts. Exaspérés à cette vue,

les nôtres s'élancèrent sans faire feu, ou plutôt roulèrent si impétueusement sur les Napolitains, qu'ils eurent à peine le temps de recharger leurs armes.

Ce fut une horrible tuerie; on tira à bout portant, puis le combat s'engagea à coups de baïonnettes et de crosses de fusil. Cette charge furieuse les fit reculer en désordre jusqu'au premier avant-poste où ils avaient, le matin, commencé l'action.

D'après le dire des prisonniers, ils comptaient trouver là du renfort, mais les troupes qu'ils y avaient laissées s'étaient portées sur Saint-Michel pour secourir la colonne d'attaque envoyée contre les Sardes et qui commençait à faiblir. De ce côté, les Napolitains n'avaient pas été plus heureux; ils battaient en retraite, poursuivis par les chasseurs sardes, si bien qu'ils se trouvèrent un moment entre deux feux.

Les deux troupes se rejoignirent, se rallièrent et firent tête, mais l'impulsion était donnée; après quelques instants d'une fusillade acharnée, les Napolitains repassèrent l'aqueduc en bon ordre, c'est-à-dire qu'ils reprirent leur position du matin, et le feu cessa peu à peu.

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire observer que ce mot de Napolitains dont je me sers est tout à fait impropre, car l'armée que nous avions devant nous était presque entièrement composée de mercenaires suisses, bavarois ou autrichiens.

Il pouvait être alors huit heures du matin; l'action avait duré trois heures, et l'on pensait généralement que c'était fini. Les blessés furent enlevés et transportés à l'ambulance, qui se composait de trois ou quatre maisons isolées, situées au centre de la ligne. On distribua des vivres aux hommes, et nous gardâmes nos précédentes positions.

Je dormais depuis deux heures d'un profond sommeil, lorsqu'un tapage effroyable me réveilla en sursaut.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? m'écriai-je.

— Rien du tout, répondit un volontaire, c'est le quadrille des Lanciers qui recommence. La main aux dames!

Je sautai sur mon fusil.

C'étaient en effet les Napolitains qui revenaient à la charge. Mais, cette fois, au lieu d'engager

l'attaque sur toute la ligne, comme le matin, ils se portaient en masse sur nous par la route, tandis que leur artillerie tonnait avec fureur du côté de Saint-Michel.

Ils tenaient évidemment à s'emparer de Maddaloni.

Ce fut pendant quelque temps la répétition de l'engagement précédent. Écrasés par la supériorité du nombre, nous reculâmes en bon ordre et en faisant un feu bien nourri, dans la direction de l'ambulance, placée, comme je l'ai dit, au centre de notre position. Là se trouvaient trois de nos canons qui ouvrirent leur tir pour appuyer une charge à la baïonnette qui fit rétrograder les Napolitains.

Ils reprirent bientôt l'offensive, soutenus par leur artillerie, qui, lasse de canonner Saint-Michel en pure perte, tourna son feu dans notre direction. Si l'on se rappelle notre position telle que je l'ai décrite au commencement de ce chapitre, nous étions sur une hauteur, de sorte que les balles et les boulets napolitains venant d'en bas atteignaient nos hommes aux jambes et les fau-

chaient cruellement. Nous perdions ainsi beaucoup de monde.

Je crus un moment être au terme de mes aventures. Un officier d'ordonnance qui passait à cheval fut frappé d'un coup de mitraille qui le tua roide. Le cheval, atteint aussi, se cabra, fit un bond en arrière, et vint rouler sur moi, entraînant son cavalier mort qui avait le pied pris dans l'étrier. Mes camarades me crurent tué, car sans être blessé j'étais couvert de sang. Le fait est que j'étouffais ; heureusement, dans une dernière convulsion du cheval, mes jambes se trouvèrent libres, ce qui me permit de me dégager. Je ramassai mon fusil et rejoignis en courant ma compagnie ; il était temps, les Napolitains n'étaient plus qu'à une trentaine de pas.

Cependant l'ennemi avançait toujours. On évacua les blessés sur Saint-Michel pendant qu'une partie des nôtres faisaient une résistance désespérée en avant des ambulances. Le feu de notre artillerie était éteint ; la cavalerie napolitaine avait sabré nos malheureux artilleurs sur leurs pièces. La lutte devenait impossible sur ce point, et les divers corps se concentrèrent à Saint-Michel.

Mais c'était assez battre en retraite; encore un peu et Maddaloni allait être pris.

Le général Bixio rallia et rassembla toutes ses forces, se mit à leur tête, et l'on revint à la charge avec un élan irrésistible.

Ce ne fut pas long.

On eût dit d'un torrent furieux qui se précipitait sur les Napolitains. Nos Hongrois sabrèrent leur cavalerie qui se débanda ; on n'avait pas le temps de charger les armes, c'était à coups de crosses et de baïonnettes qu'on faisait des trouées dans les rangs ennemis. Nous avions repris nos pièces, qui n'étaient pas encore enclouées, et dont le service fut confié à des volontaires qui prétendaient connaître le maniement du canon. Bientôt les Napolitains, culbutés sur tous les points, abandonnèrent les positions conquises avec tant de peine, et se retranchèrent sur la route où ils cessèrent leur feu.

Mais il était évident que l'affaire ne pouvait en rester là; les deux armées étaient trop rapprochées l'une de l'autre. Il y eut un moment de répit après lequel l'action recommença.

C'était le troisième engagement de la journée.

Ce fut nous cette fois qui prîmes l'offensive. Les Napolitains, attaqués sur la route, reculèrent au delà de l'acqueduc, et tinrent quelque temps auprès d'un moulin abandonné qui leur offrait une assez bonne position. Délogés de là, ils n'essayèrent plus de résister, et abandonnèrent décidément le champ de bataille, laissant sur le terrain leurs morts et leurs blessés.

Ce dernier combat avait duré une heure.

Il pouvait être alors trois heures de l'après-midi. Nous avions perdu beaucoup de monde; mais si la lutte avait cessé à Maddaloni, elle durait encore sur les autres points de la ligne, et l'on entendait une vive canonnade vers San-Angelo et Santa-Maria, où se trouvaient Cosenz, Medici et Garibaldi en personne. De ce côté, l'action était des plus chaudes, et le canon ne cessa de gronder jusqu'au soir. Nous étions, comme on le pense bien, impatients d'avoir des nouvelles de cette seconde bataille, mais il fut impossible d'en rien apprendre de positif avant le lendemain.

Une nuit très-fraîche avait succédé à une journée d'une chaleur étouffante. Tout était retombé

dans le silence, et l'on n'entendait plus au loin dans la campagne, éclairée par une lune magnifique, que des coups de fusil isolés qui éclataient de temps en temps. Des groupes de paysans et de soldats parcouraient le champ de bataille à la recherche des blessés. On m'avait mis en faction sur les hauteurs de Saint-Michel. Harassé de fatigue, trempé de rosée, car je n'avais que ma chemise rouge, ne sachant ce qu'était devenue ma capote perdue pendant l'action, je me promenais sur un espace de quelques pas pour combattre le sommeil. A mes pieds, j'aperçus un chasseur sarde tué par un boulet qui lui avait emporté les deux jambes ; il était étendu sur le dos et les rayons de la lune frappaient en plein sur son visage. Je passais et repassais sans cesse auprès de lui, regardant toujours malgré moi cette face pâle tournée vers le ciel. Mes compagnons dormaient, couchés sur l'herbe à quelque distance. De temps en temps j'entendais le sifflet et le roulement lointain du chemin de fer qui emportait à Naples des convois de blessés.

Au jour, nous apprîmes comment les Napolitains avaient été repoussés sur les autres points

de notre ligne, après plusieurs engagements des plus vifs. N'étant pas de service, je partis avec quelques camarades pour aller aux renseignements.

Notre première visite fut pour la ferme de la Paille, située un peu en avant de Santa-Maria, et occupée par la compagnie française. En approchant, on voyait partout les traces de la lutte meurtrière de la veille. Les morts avaient été enlevés, mais on rencontrait à chaque pas des chevaux étendus par terre, des sacs, des casques, des armes brisées, des mares de sang, des arbres coupés par les boulets ; le sol était jonché de ces funèbres débris.

La ferme de la Paille, ainsi nommée à cause des nombreuses meules de paille qui l'entouraient, était un point stratégique des plus importants entre Santa-Maria et Capoue. Pour cette raison, la défense en avait été confiée à la compagnie française, autrement dite compagnie de Flotte, qui faisait partie de la brigade Milbitz, comprise elle-même dans la division du général Cosenz. Cette ferme se composait d'un vaste corps de bâtiment avec une grande cour carrée à l'entrée.

Derrière la cour se trouvait le jardin, immense rectangle entouré de murs. La compagnie française installée en ce lieu était commandée par Paugam, et parmi ses officiers on remarquait particulièrement un autre Français, M. Martigny, et le capitaine hongrois Scheider.

Dès leur arrivée à la ferme, nos hommes, qui craignaient avec raison que ces meules de paille ne servissent un beau jour à les enfumer dans leur retraite, prirent le parti le plus sage, qui consistait à faire eux-mêmes la part du feu, c'est-à-dire à transporter cette paille aussi loin que possible de l'habitation et à la brûler. C'était autant de peine épargnée aux Napolitains.

Cela fait, on s'occupa de fortifier la ferme.

Tout ce qu'il y avait à l'intérieur de charrues, de pelles, de fourches, de tables, de chaises, de lits, de gros meubles, servit à barricader les portes.

On perça ensuite les murs avec des pieux pour établir des meurtrières.

Il restait à fortifier les abords de la ferme. Des fossés de dix pieds de large furent creusés tout autour, et en arrière de ces fossés s'élevaient

des murs en terre pour protéger les tirailleurs. Tout cela ne demanda que quelques heures. On a dit, un peu légèrement peut-être, que chacun de nos soldats avait un bâton de maréchal dans son sac ; ce qu'il a de certain, c'est qu'il y porte un brevet d'ingénieur.

Ces préparatifs terminés, on attendit. .

On n'eut pas l'ennui d'attendre longtemps.

Le 1er octobre, de bon matin, à l'heure même où nous étions attaqués à Maddaloni, des coups de feu tirés par les sentinelles avancées avertirent la ferme de l'approche de l'ennemi. C'était un régiment de grenadiers de la garde royale qui s'en allait tranquillement prendre Santa-Maria. Une vive fusillade partie de la ferme les avertit qu'il y avait là quelque chose à faire avant d'aller plus loin.

Seulement ce quelque chose à faire occupa les Napolitains toute la journée, et si bien que le soir ils n'en étaient pas encore venus à bout.

Il faut dire d'abord que ce poste de la ferme, qui ne demandait pas moins de deux cents hommes pour être défendu rationnellement selon les règles de l'art militaire, n'était guère occupé

que par une cinquantaine d'hommes, dont une quinzaine d'Italiens, d'Anglais et de Hongrois. Le reste se composait de Français.

Arrêtés court dans leur marche, les Napolitains s'étaient donc retournés sur la ferme pour l'emporter en passant.

Il va sans dire que la petite garnison était prête au combat; les volontaires s'étaient établis derrière les meurtrières du jardin, sur les toits, partout où l'on pouvait faire face à l'ennemi :

— Laissez-les arriver dit Paugam.

Ils arrivèrent en effet à une distance de trente pas. Alors éclata un feu roulant qui les décima; ils reculèrent, foudroyés en même temps par une batterie établie auprès d'un ancien arc de triomphe sur la gauche de la position.

Bientôt les Napolitains ralliés reviennent au combat, soutenus par un second régiment de la garde composé de vieux soldats, d'hommes d'élite. Cette force imposante s'avançait silencieusement, formant un large et majestueux front de bataille. Le premier rang marchait la baïonnette croisée; le second rang se tenait prêt à tirer, le fusil à l'épaule. Derrière étincelait au

soleil un front de baïonnettes drues et serrées comme les épis dans un champ. Terrible spectacle que ces soldats de haute taille, à l'air martial, développés en un long ruban brun coupé par les raies blanches des buffleteries, et marchant au pas de charge dans un sombre silence précurseur de l'orage.

Les tirailleurs siciliens, postés à la droite de la ferme, auprès d'un amphithéâtre en ruines, s'étaient élancés en avant. C'étaient des enfants pour la plupart; beaucoup n'avaient pas plus de quinze à seize ans; le courage ne leur manquait certes pas, mais ils ne savaient pas bien encore leur métier de tirailleurs. Ils allèrent se briser contre cette muraille de fer, et reculèrent; puis revenant à la charge et devinant par instinct la tactique commandée par la circonstance, ils luttèrent intrépidement, se glissant dans les fossés, s'abritant derrière les arbres, mais pourtant perdant du terrain et toujours repoussés vers l'amphithéâtre.

Cette fois encore les royaux ne purent dépasser la redoute française, ils furent arrêtés court.

Les Napolitains exaspérés concentrent de nou-

veau leurs efforts sur ce poste inébranlable qui leur barrait si obstinément le passage.

Les volontaires attendaient; ils n'avaient qu'un cri de guerre : de Flotte et Garibaldi! La mémoire de leur chef héroïque tué à Solano était présente à la pensée de tous, et sa grande âme semblait inspirer et diriger le combat. En un instant, la ferme est entourée et assaillie avec fureur par les royaux. Une douzaine d'excellents tireurs, parmi lesquels il faut citer deux braves ouvriers parisiens, Polaise et Casel, s'embusquent aux meurtrières du jardin, passent rapidement de l'une à l'autre pour faire croire qu'elles sont toutes occupées, et ne perdent pas un coup de carabine. Derrière eux, quelques enfants italiens et la cantinière de la compagnie leur passent les armes toutes chargées. Ces tireurs intrépides se multiplient, font feu par toutes les meurtrières, et tout ce qui approche tombe foudroyé.

Pendant ce temps une fusillade générale part de la terrasse, des fenêtres, de tous les points fortifiés, tandis que le capitaine Paugam, établi sur le toit à demi effrondé de la ferme comme un capitaine de vaisseau sur son banc de quart,

suit le combat d'un œil attentif et envoie ses ordres de tout côtés.

Cette lutte acharnée dura près de deux heures. La ferme, complétement débordée., s'émiettait sous un ouragan de fer. Les royaux se consumaient en efforts désespérés sur ces murs de terre qui vomissaient des flammes. Un officier napolitain, qui se faisait remarquer par son intrépidité, saisit un de ses soldats au collet, le pousse en avant, et de l'autre main agitant son sabre, s'élance entraînant à sa suite toute une compagnie électrisée par son exemple. Arrivés dans le courant des balles, ils sont décimés, rompus, rejetés violemment en arrière. L'officier les rallie, les enlève de nouveau, et cette fois l'attaque est si rapide qu'une trentaine d'hommes parviennent à escalader le mur. Ils n'ont pas touché terre qu'une douzaine de volontaires tombent sur eux à la baïonnette au cri de : — De Flotte, en avant! et les culbutent dans le fossé. L'officier désespéré, brise son sabre et se jette sur les baïonnette pour se faire tuer.

— Non, lui dit un volontaire en abaissant son

arme, vous êtes trop crâne, vous! allez rejoindre vos hommes, et au revoir!

— Un des vaillants qui assistaient à cette scène me disait :

— Pour rien au monde, nous ne lui aurions fait de mal: par son courage il nous avait rappelé de Flotte.

Ce fut le dernier effort de cette lutte terrible. Un épais nuage de fumée enveloppait la ferme, et l'on ne voyait pas à vingt pas devant soi. Les tirailleurs siciliens revenaient à la charge sur la droite, et bientôt cette belle ligne de gardes royaux n'offrit plus que des tronçons brisés et dispersés dans le plus grand désordre.

Il y eut alors un moment de trêve dont on profita pour enlever les blessés des deux partis, non-seulement à la ferme, mais sur tout l'espace du champ de bataille, et particulièrement dans la direction de l'amphithéâtre, où ils étaient le plus nombreux. Un baril de cartouches fut apporté et défoncé dans la cour de la ferme, chacun remplit sa giberne, et l'on mangea un morceau de pain arrosé de larges rasades d'un petit vin blanc

italien qui ne poussait pas à la mélancolie. Il y avait aussi un tonneau de rhum venu on ne sait d'où, mais qui fut certainement le bienvenu. Cette légère collation n'était pas encore terminée, que les Napolitains revenaient à la charge.

La garde royale était cette fois escortée de plusieurs pièces de canon qui ne venaient pas toutes pour faire honneur à la ferme. Leur feu était dirigé impartialement sur les diverses positions de notre armée; il faut dire cependant que la ferme en eut sa bonne part.

La compagnie française n'avait pas jugé néanmoins à propos d'interrompre son déjeuner. Le premier boulet qui porta pulvérisa un pan de mur et fit voler un nuage de plâtre qui poudra à blanc trois ou quatre volontaires. Ce furent des éclats de rire et des plaisanteries à n'en plus finir. On riait encore quand un obus arrive avec un bruit formidable, crève le toit, éclate dans une chambre du premier étage, et jette partout une grêle de débris.

Les volontaires applaudissent vigoureusement

un coup si bien réussi, mais une voix s'écrie au milieu du tumulte :

— Ah, mon Dieu! pourvu que cet animal d'obus ne nous ait pas défoncé notre tonneau de rhum!

On court aussitôt, on se précipite; le tonneau avait été préservé miraculeusement, car un énorme volet était tombé à deux pas de lui. Jamais plus belle occasion de rendre grâces au Dieu des armées.

Seulement ces actions de grâces ne furent pas longues, car les Napolitains s'avançaient et chacun courut à son poste. Trois nouveaux régiments de la garde appuyaient l'artillerie, dont le tir était gêné et masqué par les arbres qui couvraient la campagne en grand nombre. Sur la droite et sur la gauche de la ferme nos tirailleurs se multipliaient, tantôt gagnant et tantôt perdant du terrain; les positions étaient alternativement abandonnées et reprises; trois fois la ferme fut enveloppée et attaquée avec furie, et trois fois l'armée napolitaine, coupée en deux, recula sans pouvoir passer outre.

Il y eut une nouvelle trêve, pendant laquelle

la ferme reçut un renfort d'une trentaine d'hommes. Quelques volontaires, épuisés de fatigues, profitèrent de ce moment de calme pour s'étendre sur la paille. Ils dormaient depuis une demi-heure, quand ils furent réveillés par un bruit formidable.

C'était le régiment des carabiniers de la garde qui exécutait une charge à fond de train sur les positions des Siciliens retranchés à l'amphithéâtre.

Les dilettanti de l'art militaire ne sauraient rêver un spectacle plus imposant.

Ce régiment de carabiniers, l'élite de l'armée, équipé avec un soin et un luxe dont le bel escadron de nos cent-gardes peut à peine donner une idée, était le corps favori et le dernier espoir de François II, qui risquait ainsi son enjeu suprême. Lancés au galop sur leurs chevaux noirs pleins de feu, le corps penché en avant, le sabre au poing, les crinières des casques flottant aux vent, ces beaux cavaliers aux armes éclatantes passèrent comme un tourbillon étincelant d'éclairs, avec un cliquetis de fer et d'acier.

Les défenseurs de la ferme restèrent un instant immobiles d'admiration à cette vue. Puis, avec

cette courtoisie chevaleresque si naturelle au caractère français, ils éclatèrent en applaudissements enthousiastes. Cet hommage rendu à la fière allure de leurs ennemis, ils prirent leurs carabines et les saluèrent au passage d'une décharge générale.

En même temps notre artillerie leur envoyait en flanc une volée de mitraille, pendant que les Siciliens les fusillaient de front.

Au milieu de ces feux croisés, ce beau régiment, aveuglé, étourdi par les balles, hésita, perdit la tête, tourna bride après avoir déchargé ses pistolets au hasard.

Cette fois un hourra ironique les accueillit au moment où ils repassaient au galop sous le feu de la ferme. Un petit Parisien de seize ans, debout sur le mur du jardin, battait des mains et s'écriait en rappelant le titre d'une pièce jouée sur le théâtre du Vaudeville :

— Trop beau pour rien faire !

Cette saillie provoqua une éclat de rire universel. Ce n'était pourtant pas fini. Un second régiment de cavalerie s'ébranla pour soutenir les carabiniers royaux, et il y eut encore deux autres charges qui n'eurent pas plus de succès que

la première, et furent repoussées à peu près de la même façon avec l'aide des Hongrois.

Cependant les débris de l'armée napolitaine se ralliaient dans la plaine pour tenter un dernier effort. En même temps le bruit courut que Garibaldi venait d'entrer à Capoue. Le capitaine Paugam fit alors une sortie à la tête de la garnison de la ferme. Ce mouvement, appuyé par l'artillerie et par les Siciliens, eut un plein succès et força les Napolitains à abandonner définitivement le champ de bataille.

Il était alors environ six heures du soir et la nuit était venue.

Tout était fini de ce côté.

Le lendemain, la compagnie française enterra ses morts, parmi lesquels on regrettait surtout un ouvrier ébéniste parisien, nommé Laroche, excellent homme, adoré de tous ses camarades. Un éclat d'obus lui avait fracassé la tête. Ces glorieux martyrs de la liberté furent inhumés dans le jardin de la ferme. Au moment où l'on achevait de leur rendre les honneurs militaires, un brillant personnage, suivi de quelques officiers à cheval, apparut tout à coup.

C'était le général Turr.

On le reconnut tout de suite à sa haute taille, à sa grande moustache blonde, à cet œil plein de feu qui donne à sa belle physionomie une expression de loyauté et de courage.

A son aspect, le tambour bat au champs, les rangs se forment et la compagnie présente les armes.

Le général s'arrêta un moment à examiner cette poignée d'hommes tout noirs de poudre, rangés autour d'un drapeau déchiré par les balles, et où l'on voyait auprès du type énergique de l'ancien zouave d'Afrique, d'imberbes visages d'adolescents, à peine échappés du collége, et qu'on eût pris pour de jeunes filles.

— Où sont les autres? dit le général Turr; faites-les venir aussi.

— Les autres! répondit Paugam, mais les voilà tous.

Turr, étonné, semblait croire à une mystification.

Paugam ajouta, en montrant d'un geste les croix de bois plantées sur les fosses récemment recouvertes :

— Si ce sont ceux là que vous demandez, ils ne peuvent venir, non plus que les blessés.

— Est-il possible, s'écria Turr, que cette position ait pu être ainsi défendue avec si peu de monde ?

Il causa alors familièrement avec les volontaires qui l'entouraient, puis il adressa à toute la compagnie cette allocution :

« Je viens, au nom du général Garibaldi, vous féliciter de votre belle conduite d'hier. En faisant si bien votre devoir, vous avez noblement représenté votre glorieuse patrie parmi nous, et vous vous êtes montrés dignes de ce pauvre de Flotte, l'homme intrépide qui vous a donné son nom. Toute la France saura ce que vous avez fait pour l'humanité et la liberté de l'Italie. »

Ces simples paroles furent accueillies par de vives acclamations en l'honneur de la liberté, de la France, de l'Italie, de la Hongrie et du général Turr.

Il me reste à raconter ce qui se passa à l'extrémité de notre ligne, c'est-à-dire à San-Angelo, car on sait que la bataille se développait sur un front de trois lieues.

A San-Angelo se trouvait Garibaldi en personne avec le corps du général Dunn. Là, comme sur les autres points, le combat s'engagea aux premières lueurs du jour. Un grand bâtiment isolé qui servait d'ambulance fut perdu et repris cinq fois par les garibaldiens. Il contenait un grand nombre de blessés. La dernière fois qu'ils s'en rendirent maîtres, les royaux y mirent le feu, et les blessés, dont le nombre était évalué à deux cents environ, périrent dans les flammes. Deux de nos chirurgiens, qui se trouvaient alors dans l'ambulance, furent lardés de coups de baïonnette et emmenés prisonniers.

Vers deux heures, les Napolitains revinrent à la charge avec des renforts considérables de troupes fraîches, et refoulèrent nos hommes par la supériorité du nombre. Il fut alors question de se replier sur Santa-Maria, mais on apprit que la route était coupée et que les communications étaient interrompues. A cette nouvelle, Garibaldi ordonna au général Dunn de se concentrer sur les hauteurs et d'y tenir à toute extrémité, pendant qu'il irait lui-même à Caserte chercher du secours.

Pour cela il fallait passer à travers l'armée ennemie.

C'était un de ces coups d'audace qui avaient un attrait tout particulier pour ce cœur intrépide. Il partit donc, escorté seulement d'un très-petit nombre de ses officiers. Comment firent-ils ? je l'ignore ; le fait est qu'ils passèrent.

Turr était à Caserte avec une division.

Arrivé en vue de Caserte, Garibaldi envoie un de ses aides de camp à fond de train avertir le général hongrois de ce qui se passait. Celui-ci sort à l'instant avec trois mille hommes. C'étaient en grande partie des Hongrois, mais tous n'étaient pas à cheval ; il y avait parmi eux un régiment d'infanterie.

On connaît la passion des Hongrois pour les chevaux ; ce sont les centaures modernes : un Hongrois obligé de servir comme fantassin se croit pour ainsi dire déshonoré. Malheureusement on ne pouvait les monter tous.

— Prenez des chevaux à l'ennemi, leur dit Turr, et vous passerez de droit dans la cavalerie.

Ce mot suffit.

Justement ce fut le régiment des dragons de la reine qui eut la fâcheuse idée de les charger.

Les Hongrois courent dessus avec des cris de joie, sautent à la bride des chevaux, et ne songent qu'à une chose : desarçonner les cavaliers pour se mettre en selle à leur place. Les dragons, déconcertés par un genre d'attaque aussi inattendu, se défendent pourtant de leur mieux et sabrent les Hongrois. Ceux-ci, cramponnés à la bride, se font hacher en morceaux plutôt que de lâcher prise, et tout sanglants, finissent par garder leur butin.

C'est ainsi qu'un nouvel escadron de cavalerie s'improvisa sur le champ de bataille.

La situation était en ce moment des plus critiques. Garibaldi arriva brusquement au milieu des Hongrois, qui le reçurent avec des cris d'enthousiasme :

— Mes amis, leur dit-il, nos frères sont cernés à San-Angelo, allons les délivrer ! En avant !

— En avant ! répétèrent les Hongrois.

Ils se précipitent comme la foudre. Le grand Italien se lance tout seul à trente pas en tête de la colonne, poussant son cri de guerre : Garibaldi !

Ce nom, que les Napolitains ne pouvaient entendre sans être frappés d'une terreur superstitieuse, retentit sur toute la ligne. L'homme est reconnu à sa chemise rouge et plus encore à son audace, et l'ennemi recule en désordre. On le repousse ainsi dispersé et presque fuyant jusqu'à San-Angelo.

Il était temps. Le corps de Dunn était à bout de résistance; il avait perdu, entre autres officiers supérieurs, le major Ramorino, et Dunn lui-même était blessé à la cuisse. Un Français, le capitaine Lefebvre, ancien spahi, emporté par l'ardeur du combat se trouve seul un moment en face d'un peloton de Suisses. L'officier qui les commandait dit en français à ses hommes, en leur montrant Lefebvre :

— Saignez-moi donc ce gros pourceau !

Lefebvre était en effet d'une assez forte corpulence.

Les Suisses font feu sur lui, et une balle emporte son fez, car pendant un assez long séjour en Turquie, il avait pris l'habitude de cette coiffure. Lefebvre, outré, court sur l'officier suisse, le saisit au collet, et lui passe son sabre au

travers du corps, sous les yeux de ses soldats, qui ne font pas un mouvement pour le secourir.

En ce moment arrivait la colonne conduite par Garibaldi. Pris entre deux feux, les Napolitains achèvent de se débander et cèdent partout le terrain.

Telle fut cette sanglante journée du 1er octobre.

Les garibaldiens n'avaient plus devant eux l'armée de Sicile et des Calabres, qui s'était fondue comme neige et était rentrée dans ses foyers. Ils luttaient contre de vieilles troupes solides, aguerries, l'élite de l'armée royale, dévouées jusqu'au fanatisme, et très-supérieures en nombre, tandis que parmi eux beaucoup voyaient le feu pour la première fois. C'est ce qui explique comment les royaux eurent presque partout l'avantage au commencement de l'action. Mais, le premier choc essuyé, les choses changèrent de face ; les mercenaires royaux se battaient pour la discipline ; ils tenaient à vaincre comme un commerçant de bonne foi

tient à payer le billet qu'il a souscrit. Chez les garibaldiens il y avait l'enthousiasme d'une grande cause, la foi ardente qui fait accomplir des prodiges. La force brutale fut vaincue par l'idée.

CHAPITRE XII

Retour à Naples. — Les grandes dames. — Les *si* napolitains. — Nouvelle expédition. — Passage du Volturne. — Les trois moulins. — Le général Bixio. — Victor Emmanuel au camp. — Bombardement et capitulation de Capoue. — Retraite de Garibaldi.

Après cette rude affaire, j'obtins un congé qui me permit d'aller passer quelques jours à Naples.

On ne peut se faire une idée de l'animation qui régnait dans cette grande capitale. Les habitants manifestaient une joie d'autant plus grande de notre victoire que, s'il fallait en croire les prisonniers, François II avait promis à ses

troupes une semaine de pillage dans le cas où elles parviendraient à rentrer à Naples. Je suis loin de garantir le fait; tout ce que je puis dire, c'est que personne ne le révoquait en doute, et, sans remonter bien haut dans l'histoire, il y avait des précédents qui le rendaient trop vraisemblable et dont la population gardait encore un cruel souvenir.

La gare du chemin de fer était encombrée de voitures bourgeoises. On me dit que c'était la société la plus aristocratique de Naples qui envoyait ainsi ses équipages pour transporter les blessés. Chaque convoi qui arrivait était salué par des ovations enthousiastes. Les plus grandes dames se montraient dans les rues avec le mot *si* brodé à leur corsage, et les hommes portaient ce même mot à leur chapeau avec la cocarde tricolore. On rencontrait à chaque pas des marchands ambulants qui vendait des *si* en ruban ou en étoffe. Personne n'ignore que le *si* italien est l'équivalent du *oui* français; c'était une manifestation annexioniste avant le vote.

Un matin, en me réveillant, je trouvai Naples plus échauffée encore que d'habitude; les habi-

tants poussaient des cris de joie et s'embrassaient dans les rues. On venait d'apprendre la défaite du général Lamoricière, et l'on annonçait que Cialdini était en marche pour opérer sa jonction avec l'armée garibaldienne. Des acclamations en l'honneur de Garibaldi et de Victor-Emmanuel éclataient de toutes parts.

Déjà l'uniforme piémontais commençait à se montrer dans les rues quand je partis pour retourner à Maddaloni.

Les débris de l'armée napolitaine s'étaient réunis et concentrés à Capoue.

De notre côté, l'on ne perdait pas de temps pour se réorganiser. Des recrues arrivaient tous les jours et comblaient les vides faits dans nos rangs par la dernière bataille. Le bataillon des zouaves garibaldiens avait particulièrement souffert ; sur 230 hommes environ dont il se composait, 180 morts ou blessés manquaient à l'appel le lendemain du combat. On nous faisait faire chaque matin plusieurs heures d'exercice ; ce qui à vrai dire n'était pas inutile, car si nous ne manquions ni de feu ni d'audace, nous n'avions pas encore cette solidité, cette précision de ma-

nœuvres qui font la supériorité des troupes régulières.

Le temps passait ainsi, mais bientôt de sourdes rumeurs commencèrent à circuler dans l'armée. On disait que nous allions bientôt partir, et les mots de Volturne et de Capoue étaient prononcés tout bas.

Les bruits qui couraient ne tardèrent pas à se confirmer. Un soir on passa l'inspection des armes, et il y eut une distribution extraordinaire et générale de cartouches. C'était un bon signe. Le lendemain, au point du jour, nous partîmes pour Santa-Maria.

Dans la matinée suivante, nous vîmes défiler devant nous la division Dunn, qui venait de Caserte pour aller reprendre son ancienne position à San-Angelo.

Peu de jours auparavant, cette divison avait eu un engagement assez vif avec les Napolitains. Je reconnus, parmi les zouaves garibaldiens qui en faisaient partie, un Parisien de mes amis, J. Barré. Il me dit qu'ils allaient passer le Volturne les premiers. Je n'en demandai pas davantage, et profitant de l'extrême liberté de changer de corps

dont usaient ou plutôt abusaient les volontaires, je partis avec les zouaves.

Le jour même (23 octobre) nous arrivions à San-Angelo.

San-Angelo est un petit village au flanc de la montagne derrière laquelle coule le Volturne. En cet endroit la chaîne des Apennins s'interrompt brusquement pour laisser passage au fleuve. Au pied de la montagne, une plaine immense entourée de bois d'oliviers et de peupliers s'étend aussi loin que la vue peut porter.

Nous campâmes au pied de la montagne, à l'entrée même du village de San-Angelo. Devant nous s'étendait la route de Capoue, coupée par une barricade crénelée et armée de trois pièces de canon. A notre droite serpentait le chemin, qui, tantôt s'enfonçait dans la montagne, tantôt reparaissait sur les plateaux, pour disparaître de nouveau, puis, par un tour brusque à gauche, descendait au niveau du fleuve.

La journée se passa en préparatifs de campement; on construisit des gourbis. Vers les dix heures du soir on demanda dix hommes pour aller en reconnaissance au Volturne observer la posi-

tion de l'ennemi. Ce petit peloton composé de cinq Anglais et cinq Français, se mit aussitôt en marche.

La nuit était pure et sereine ; la lune éclairait la campagne si vivement que l'on jugea prudent d'ajourner l'expédition. A quatre heures du matin seulement, la lune étant couchée, une obscurité profonde régnant partout, nous partîmes, mais non plus au nombre de dix: toute ma compagnie en était, c'est-à-dire une quarantaine d'hommes.

Il ne fallut pas longtemps pour arriver au bord de fleuve. En un instant chacun eut choisi son poste, et nous restâmes là deux heures, les uns couchés à plat ventre, les autres blottis dans des broussailles, tous immobiles, silencieux, l'oreille tendue, l'œil au guet, le doigt sur la détente de la carabine. Mais les Napolitains ne donnaient pas signe d'existence, on ne voyait ni avant-postes, ni sentinelles, on ne surprenait aucun de ces bruits qui révèlent la vie militaire, nous n'entendions que le clapotement monotone de l'eau sur la rive.

Au petit jour, nous retournâmes au camp rendre compte de notre mission.

Le passage du Volturne fut immédiatement décidé. A dix heures on se mit en marche. Le colonel français Bordonne était déjà au bord de la rivière, occupé avec les zouaves de la 5e compagnie, tous anciens marins, à construire un pont. On se mit en quête de barques et l'on réussit à en trouver une cachée le long du rivage, mais sans gaffes ni avirons. Une corde fut tendue d'un bord de la rivière à l'autre; quelques hommes se jettent dans la barque, tirent sur la corde, et avancent ainsi vers l'autre bord.

Mais cette opération était trop lente pour l'impatience des volontaires. Le Volturne est large d'environ quarante mètres, et, quoique assez rapide, il a peu de profondeur. Sans attendre le retour de la barque, ils prennent leur giberne aux dents, d'une main tiennent leur fusil élevé au-dessus de leur tête, et de l'autre saisissant la corde, ils se jettent à l'eau et passent à gué.

Les premiers volontaires arrivés sur l'autre bord s'élancent au pas de course dans la montagne

qui s'élève de ce côté du fleuve et derrière laquelle est bâti Cajacchio. Ils l'explorent dans toutes les directions, en fouillant les rochers et les buissons, mais sans trouver aucune trace des Napolitains.

Capoue, que l'on apercevait dans la plaine, présentait l'aspect paisible d'une ville que rien ne trouble dans ses occupations quotidiennes. Le paysage très-pittoresque était désert et silencieux. Cependant le passage des troupes continuait, quoique la construction du pont ne fût pas achevée, faute de matériaux suffisants et d'ouvriers habitués à ce genre de travaux. Elle avançait donc, mais lentement.

Vers deux heures, la division étant presque entièrement passée, nous reçûmes l'ordre de marcher en avant, sur la route. Peu après nous fîmes halte à l'entrée d'un pauvre village encaissé au pied de la montagne, et qui ne se composait guère que de huit ou dix maisons et trois moulins. Mais ces moulins étaient dans un tel état de délabrement, que si don Quichotte les eût attaqués, il en aurait eu raison très-facilement. Telle fut du moins l'idée qui vint à tout le monde.

Nous bivouaquâmes la nuit en cet endroit, dormant peu, et entendant rouler sur le pont les voitures d'ambulance et les canons qui traversaient le fleuve. Au point du jour, toute l'armée était de ce côté du Volturne, et nous vîmes passer les divisions Cosenz et Bixio, ayant à leur tête Garibaldi, qui allait opérer sa jonction avec Cialdini.

Une heure après, un groupe de soldats repassa devant nous, portant le général Bixio qui avait fait une chute de cheval et s'était cassé la cuisse.

Nous restâmes deux jours à monter la garde auprès des trois moulins ruinés, puis cédant cette agréable position à de nouveaux venus, nous marchâmes en avant jusqu'à un point de la route où nous devions élever un retranchement. Tout près de là justement se trouvait une ancienne batterie des Napolitains abandonnée par eux lors de leur retraite. Nous n'eûmes que la peine de déménager les gabions, les fascines et tout le matériel de la batterie. En peu d'heures nous eûmes construit une barricade formidable qui reçut deux pièces de canon pour complément.

Ainsi installés, nous pouvions attendre tranquillement.

C'est alors que les Napolitains, dont on n'avait plus de nouvelles depuis l'engagement du 20 octobre, jugèrent à propos de donner signe de vie. Un beau soir, au moment où on s'y attendait le moins, c'est-à-dire vers onze heures ou minuit, ils nous envoyèrent de Capoue un coup de canon, suivi d'un second, après un intervalle de cinq minutes; puis, plus rien. C'est quelque artilleur somnambule, disions-nous, qui se sera levé de son lit pour mettre le feu à sa pièce; mais on l'aura recouché. Au point du jour, la canonnade recommença, et cette fois plus sérieusement; elle dura même jusqu'au 30 octobre. Pendant ce temps, nos avant-postes tiraillaient avec les Napolitains, mais notre artillerie se taisait, uniquement occupée des préparatifs du bombardement.

Deux grandes nouvelles nous arrivèrent coup sur coup.

Victor-Emmanuel venait d'entrer à Naples au milieu des acclamations populaires.

Garibaldi, ayant fait sa jonction avec Cialdini, était de retour, et Cajaccio s'était rendu à la

première sommation. Ces deux nouvelles furent accueillies par des cris de joie; tant d'événements qui s'accomplissaient avec une rapidité et un bonheur prodigieux étaient d'un bon augure et laissaient entrevoir dans un avenir prochain le dénoûment de notre entreprise. Cette perspective n'était pas de trop pour nous faire supporter patiemment l'ennui et la lenteur des opérations d'un siége.

Le lendemain nous vîmes défiler l'armée de Cialdini, qui tournait Capoue pour aller s'établir entre cette place et Gaëte.

Dans la matinée du 28, grand émoi au camp; on annonce l'arrivée de Victor-Emmanuel; nous nous rangeons en bataille, le tambour bat aux champs, et le nouveau roi d'Italie nous passe en revue à la tête de son état-major. Sa tournure martiale, son air *bon enfant*, si je peux ainsi parler, plurent fort aux troupes, qui lui firent un accueil dont il dut être satisfait. Le roi nous salua de la façon la plus affable, et s'en alla visiter les avant-postes, en poussant une reconnaissance jusque sous les murs de Capoue.

Le soir de ce même jour, nous eûmes l'alerte

la plus ridicule du monde. Quelques sentinelles du corps des piccioti siciliens apercevant les uniformes piémontais de l'escorte royale, qu'ils ne connaissaient pas, crurent à une sortie des Napolitains, tirèrent dessus, et se replièrent vers le camp en criant : *All' armi!*

Aussitôt tout le monde fut en l'air. On chercha les Napolitains, mais on ne vit rien, car l'escorte avait disparu. Le bataillon des zouaves fut envoyé à la recherche de l'ennemi ; il courut la campagne pendant trois heures, et naturellement ne trouva rien, sauf, à la fin, un soldat des guides sardes qui expliqua le quiproquo.

Nous rentrâmes passablement fatigués et donnant de bon cœur au diable les piccioti, cause de tout ce remue-ménage.

L'ordre vint de repasser le Volturne pour aller rejoindre Garibaldi et Victor-Emmanuel à San-Angelo, où tout était disposé pour le bombardement. Le 1er novembre à quatre heures du soir, le drapeau rouge fut hissé en haut du rocher de San-Angelo ; aussitôt une fusée partie des batteries piémontaises, de l'autre côté du Volturne annonça que le signal avait été aperçu. Le feu

commença à l'instant et la ville y répondit avec une vivacité incroyable. C'était par bordées qu'elle ripostait aux coups distincts et mesurés de nos pièces.

Notre division s'était établie sur le flanc du rocher et observait d'un œil curieux les courbes que décrivaient les bombes. Un projectile était-il bien dirigé et portait-il juste, c'était un tonnerre d'applaudissements et de bravos ; puis il se faisait un grand silence dans l'attente d'une nouvelle explosion.

Le bombardement continua avec vigueur jusqu'à minuit, pour recommencer le lendemain. Ce jour-là, vers les huit heures du soir, un violent orage éclata tout à coup ; on eût dit que les éléments déchaînés voulaient se mettre de la partie ; la pluie tombait à torrents, le vent avait pris une telle force qu'il déracinait et brisait les arbres. L'ouragan ne s'apaisa que le jour suivant à midi, mais nous n'en perdîmes rien, car on nous avait envoyés en avant, en prévision de l'assaut. Bienheureux qui put découvrir un abri ! Nous trouvâmes d'anciens gourbis que nous avions occupés peu de temps auparavant, mais il n'y

avait pas place pour tout le monde, et plusieurs d'entre nous durent se résigner à recevoir en plein champ les douches qui leur tombaient du ciel... Personne ne se plaignait cependant; la perspective de donner bientôt un dernier coup de collier avait mis tout le monde en bonne humeur.

Mais le siége devait avoir un dénoûment plus pacifique.

Dans la matinée, un parlementaire napolitain arriva de Capoue. La place demandait à capituler. Il lui fut répondu que le feu allait être suspendu pendant une heure, et que si, passé ce délai, Capoue ne s'était pas rendue à discrétion, le bombardement recommencerait immédiatement.

Au bout d'une heure le drapeau blanc flottait sur les remparts, la ville était à nous. On nous fit mettre en bataille dans la plaine, et la garnison napolitaine défila après avoir rendu les armes. Elle fut déclarée prisonnière de guerre et conduite à Naples.

Pendant ce temps, les Piémontais prenaient possession de Capoue, et je ne sais pourquoi on

eut l'idée assez singulière d'en interdire l'accès aux garibaldiens. Nous éprouvions cependant le désir bien naturel de voir un peu cette ville, qui, après tout, était un peu notre conquête. Je partis donc par un soleil magnifique qui avait succédé à l'orage de la veille, et j'arrivai en suivant les fossés à la porte du pont-levis qui regarde la route de Santa-Maria.

Je pus alors me rendre compte des difficultés qu'aurait présentées un assaut. Un double rang de fortifications à la Vauban défendait la place ; toutes les communications des fossés étaient palissadées et garnies de pièces de gros calibre qui croisaient leurs feux avec celles des bastions avancés. Il n'y avait pas moins de deux cents pièces de canon autour de l'enceinte de la ville, qui est très-petite et contient tout au plus de quatre à cinq mille habitants.

Le pont-levis était abaissé, mais gardé par un poste de bersaglieri. Des garibaldiens en grand nombre, attirés comme moi par la curiosité, étaient groupés devant la porte, en train de parlementer avec le poste. Les bersaglieri refusaient de laisser passer, nous opposant leur consigne;

les garibaldiens de leur côté alléguaient le droit du vainqueur. Il n'y avait pas de raison pour que la discussion, posée sur ce terrain, eût jamais un terme ; nous prîmes le parti de repousser tout doucement les sentinelles, qui se laissèrent faire d'assez bonne grâce, et d'entrer quand même.

A partir de ce moment le passage resta libre pour tout le monde, et il ne fut plus question de cette ridicule consigne.

L'intérieur de Capoue n'offrait nullement l'aspect d'une cité qui vient de subir les horreurs d'un bombardement. Le feu de nos batteries avait été si habilement dirigé que la citadelle seule et une partie des bastions avaient éprouvé des dommages. Je parcourus la ville en tous sens pendant trois heures, et je vis qu'elle n'avait pas été atteinte que par trois bombes. L'une avait troué le mur de façade d'une maison ; la seconde était tombée au milieu d'une rue ; une troisième enfin avait entamé la corniche d'une église. J'avançai la tête pour jeter un regard dans l'intérieur du monument, il était rempli de blessés. Les habitants se tenaient enfermés chez eux et nous regardaient des fenêtres ; la garde nationale,

déjà organisée, était mêlée aux soldats dans les rues.

Quand je rentrai au camp, on me dit que nous devions retourner à Caserte le lendemain. Dans la soirée, nous apprîmes que tous les corps garibaldiens avaient reçu l'ordre de partir pour la même destination. Qu'est-ce que tout cela pouvait signifier? Arrivés à Caserte, nous fûmes casernés au quartier dit d'Occident, formant l'aile droite du champ de manœuvre. Il y avait bien de trente à trente-cinq mille garibaldiens dans la ville.

Le bruit se répandit alors que Garibaldi allait quitter le royaume de Naples pour retourner à Caprera, et qu'on nous avait rassemblés pour recevoir ses adieux.

Cette nouvelle répandit la consternation dans l'armée.

Le 9 novembre, en effet, vers midi, les troupes se rangèrent en bataille de chaque côté de la route qui conduit de Caserte à Naples. A trois heures les roulements des tambours et le bruit des fanfares annoncèrent l'arrivée de Garibaldi. Il passa au milieu de nous au galop; puis, arrivé

à l'extrémité de nos lignes, il revint au pas, répondant aux mille acclamations qui l'accueillaient par un salut plein de grâce et de noblesse. Étant ensuite allé se placer devant la grande porte du château de Caserte, il ordonna le défilé.

Jamais roi, dans toute la pompe du pouvoir souverain, n'inspira des démonstrations aussi passionnées que cet homme héroïque, qui était là à cheval avec une faible escorte, simplement vêtu d'une grossière chemise rouge comme le dernier de ses soldats. Les volontaires agitaient leurs armes en passant devant lui avec des cris d'enthousiasme tels que personne n'en entendit jamais. Plusieurs avaient des larmes dans les yeux.

A cinq heures, Garibaldi avait quitté Caserte.

De ce moment l'armée garibaldienne avait cessé d'exister. Le chef parti, les soldats demandèrent presque tous leur congé; un très-petit nombre seulement prit du service dans l'armée piémontaise.

Pour moi, il me semblait que ce que je venais de voir était un rêve. Il est vrai que tous ces événements grandioses dont j'avais été le témoin et auxquels j'avais pris une part des plus humbles,

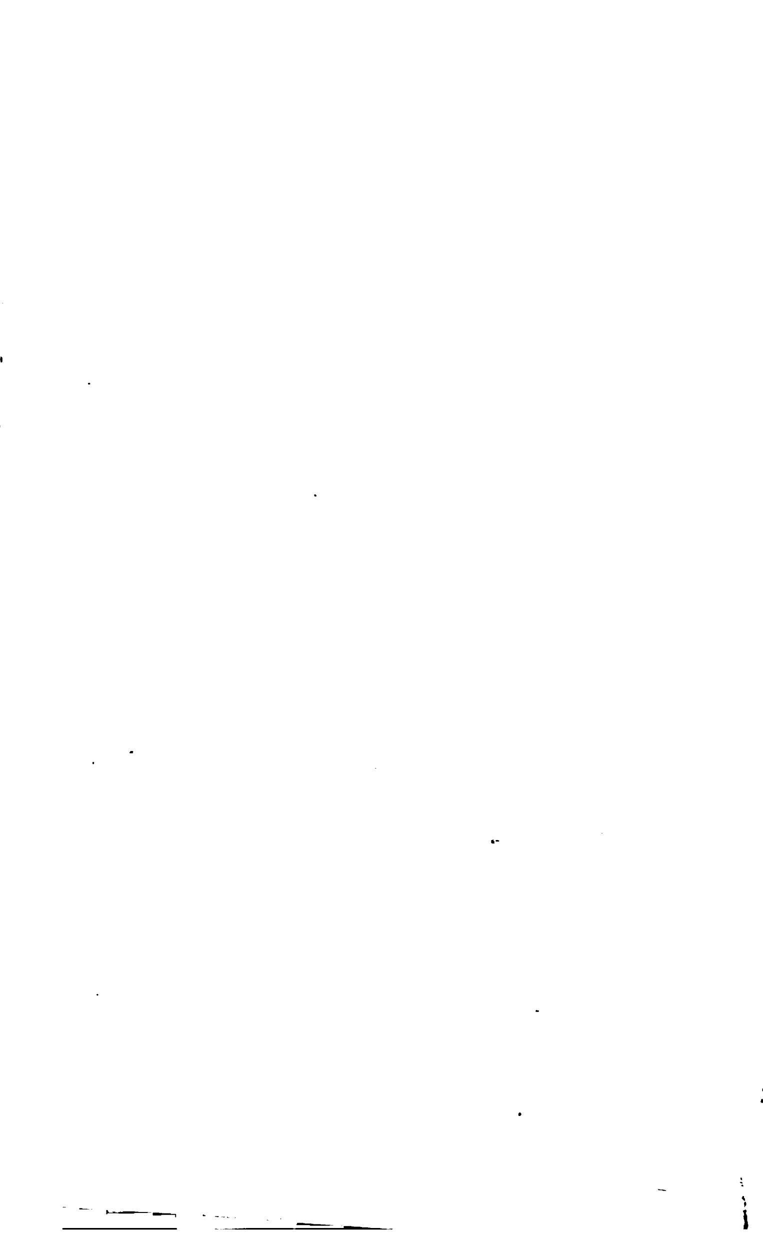
s'étaient déroulés avec une rapidité et un imprévu qui donnaient à la réalité les apparences de l'illusion. Ce fut sous l'impression de ces pensées que je pris le lendemain la route de Naples, où je devais m'embarquer pour la France.

Dans le cours de cette campagne de six mois, nous avions éprouvé, mes camarades et moi, bien des privations et des souffrances. Quelquefois même j'avais eu des heures de découragement, mais aussitôt que je me sentais faiblir, une pensée me fortifiait : Que d'hommes en ce moment traînent une existence inutile, occupés d'intérêts égoïstes et mesquins, ou accablés sous le poids d'une oisiveté stérile ! Moi, cependant, je vois s'accomplir un de ces prodiges qui laissent une trace ineffaçable dans l'histoire ; simple comparse dans le grand drame qui se déroule en Italie, j'aurai joui du spectacle et j'y aurai participé quoique dans la mesure la plus modeste. Parmi les vieillards parvenus au terme de leur carrière, y en a-t-il beaucoup qui retrouvent dans leurs souvenirs des jours marqués d'une aussi forte empreinte ?

Il y a dans le sentiment de l'action une satis-

faction intime, un attrait indéfinissable. La plupart des hommes épuisent leur vie en vagues aspirations, et reculent effrayés à l'idée de donner un corps à leurs rêves; l'action est la pierre de touche à laquelle se reconnaissent les caractères bien trempés, et c'est ce qui explique la popularité des grands acteurs qui apparaissent de loin en loin sur le théâtre du monde. La sympathie universelle excitée par Garibaldi s'adressait à l'homme qui avait voulu, qui avait su agir. Je faisais cette réflexion à Caserte pendant qu'il recevait les adieux enthousiastes de ses volontaires. Je la faisais aussi sur le pont du bateau à vapeur qui me ramenait à Gênes, lorsque nous reconnûmes du large cet îlot de Caprera où Garibaldi s'était déjà retiré pour se recueillir, en attendant l'heure de rentrer en scène. Quand cette heure sonnera, de nouveaux compagnons d'armes répondront à son appel; parmi les anciens beaucoup ont dit tout bas, en le quittant : « Au revoir! »

FIN



TABLE

Paris. — Imp. de la Libraire Nouvelle. A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

145

